NUMERO DU
3e CENTENAIRE
(Première Section)
page 1 à 24

LE BIEN PUBLIC

ORGANE DU REVEIL TRIFLUVIEN

26e ANNEE—No 22 | LE JEUDI 31 MAI 1934 | 5 sous la copie

Trois-Rivières

1634 1934

La Vallée du St. Maurice

A Travers 300 ans d'Histoire

A TRAVERS TROIS CENTS ANS D'HISTOIRE

Par l'abbé Albert Tessier

La ville des Trois-Rivières comptera, le 4 juillet prochain, 300 ans d'existence officielle. C'est en effet le 4 juillet 1634 que Laviolette, envoyé par Champlain pour établir un poste permanent aux bouches de la rivière des Trois-Rivières, débarquait au pied du Platon trifluvien et commençait l'érection d'une palissade et d'une habitation.

La terre trifluvienne n'avait pas attendu cet événement pour entrer dans l'histoire. Presque un siècle plus tôt, le 7 octobre 1535, Jacques Cartier avait hissé à la pointe d'une des îles qui sectionnent le St-Maurice en trois branches distinctes le signe du baptême civilisateur des découvreurs français: une haute croix portant l'écusson du Roy de France. Avant 1599, Dupon-Gravé était venu jusques aux Trois-Rivières, pour trouver les sauvages afin de traiter avec eux, et dès l'établissement des Français à Québec notre sol devint le rendez-vous favori des Blancs et des Indiens.

Chaque été, de 1610 à 1665, la modeste colline trifluvienne voyait affluer de partout Français et sauvages. Missionnaires, trafiquants, agents de traite, officiers civils et autres, y venaient fraterniser avec les tribus du nord et de l'ouest. On échangeait des marchandises pour des fourrures; des traités d'alliance étaient conçus; des projets d'exploration s'y amorçaient. L'apostolat missionnaire, la diplomatie, le commerce posaient ainsi chez nous les bases mêmes de la vie canadienne.

Cette situation s'explique par la prédilection que les indiens entretenaient à l'égard du site trifluvien. Les Français allaient vers eux, tâchaient de correspondre à leurs goûts et à leurs habitudes. Or depuis longtemps, les Sauvages gardaient un attachement particulier pour le sol baigné par les eaux de la triple rivière qui coulait devers le nord. Ils aimaient la douceur de cette colline de sable mobile, propice aux campements, que de majestueux pins blancs embaumaient et couvraient d'une natte glissante d'aiguilles. De la tête de ce promontoire heureux, on dominait la grande avenue bleue du fleuve et on était à l'abri des surprises de l'ennemi. A toutes ces commodités s'ajoutait l'avantage des routes naturelles: les cours d'eau.

L'artère imposante du St-Laurent ouvrait une voie facile vers l'est ou vers l'ouest et le St-Maurice projette à 350 milles vers le nord, en plein sommet des Laurentides, un réseau serré de lacs et de rivières qui formaient autant de chemins ouverts aux canots indiens. Les branches extrêmes de cette toile d'araignée liquide, étalée sur un territoire de 18,000 milles carrés, touchaient aux deux grands bassins hydrauliques de la rive nord du St-Laurent: Saguenay et Outaouais, et elles atteignaient les sources des rivières qui desservent la Baie d'Hudson. Ainsi, les habitants de tous ces territoires trouvaient vers les Trois-Rivières un débouché naturel.

Le poste des Trois-Rivières conserva pendant 60 ans, grâce à tous ces avantages, le monopole des relations commerciales et autres avec les Indiens. La pacification iroquoise de 1665, en libérant les avenues du Haut-St-Laurent, permit au poste de Montréal, fondé 8 ans après Trois-Rivières, de prendre le pas sur son aînée. A partir de ce moment, l'importance matérielle des Trois-Rivières baissa notablement. Etabli sur un sol sablonneux, impropre à la culture, le petit groupement demeura stationnaire.

Au pied de sa petite église dédiée à la Conception de Marie, la ville patiente tassait ses humbles maisons de bois, attendant son heure. Seule l'industrie pourra la tirer de sa somnolence résignée.

Pendant près de deux siècles, toutes les forces vives de la cité se dépenseront en des oeuvres extérieures dont toute la colonie bénéficiera: colonisation, défense du territoire, explorations!

Presque tous les établissements de colons taillés à même les rives laurentiennes, entre Berthier et Grondines, doivent leur naissance à des Trifluviens. Au chapitre de la défense du territoire, les soldats trifluviens apportaient un tempérament trempé par des luttes comme aucun point du pays n'en a subi. De 1640 à 1660, le poste avancé des Trois-Rivières avait été la cible préférée des Iroquois, et ses fils avaient appris ce qu'est le courage! Aussi, au cours des guerres subséquentes, ils maintinrent leur réputation d'être les meilleurs soldats du pays.

Mais c'est dans le domaine des explorations que les Trifluviens tiennent d'emblée la première place. Trois-Rivières a été appelée la terre classique des "Voyageurs" et des explorateurs. On a même écrit que les explorateurs trifluviens ont découvert à eux seuls plus de territoire vierge que tous les autres explorateurs des premiers 150 ans de l'histoire d'amérique mis ensemble!

L'affirmation est à peine exagérée. Il suffit pour s'en convaincre d'étudier les itinéraires des superbes types de découvreurs que furent les Trifluviens Jean Nicolet, Pierre Radisson, Chouart des Groseillers et les LaVérendrye! Ces hommes ont droit de réclamer pour eux le titre de premiers explorateurs des terres qui s'étendent du Haut-Mississipi à a Baie d'Hudson et de la Baie Georgienne aux Montagnes Rocheuses!

Pendant que les Trifluviens se prodiguent ainsi en formidables randonnées, ou fondent, plus modestement et plus utilement, des villages français, l'industrie des Forges apporte un peu d'animation dans le décor trifluvien. Cet établissement métallurgique marquait le premier effort industriel tenté au Canada. Mis en opération en 1737, il devait fournir jusqu'en 1883 une bonne partie des poêles, des socs de charrue, et des divers ustensiles de fer ou de fonte dont avaient besoin les habitants du pays.

Il faut attendre jusqu'en 1850 pour voir poindre l'aurore d'une ère nouvelle. A cette époque, le Gouvernement entreprit d'intensifier l'exploitation de la forêt. Les commandes britanniques laissaient prévoir un commerce d'exportation important. Nulle région n'était mieux disposée pour répondre à ces besoins nouveaux que le territoire du St-Maurice. Aux limites mêmes de la ville des Trois-Rivières s'élevaient de magnifiques peuplements de pins et la forêt s'étendait sans interruption jusqu'à la hauteur des terres. Le bassin de 18,000 milles carrés que dessert le St-Maurice offrait une réserve inépuisable, et les eaux permettaient le transport facile du bois coupé jusqu'au port d'embarquement: Les Trois-Rivières.

Limitée d'abord aux bois de construction, l'industrie forestière connut rapidement une plus vaste extension. En 1887, une pulperie s'éleva dans la forêt mauricienne, à 30 milles au nord des Trois-Rivières, près de la chute de La Grand'-Mère. Cette usine se mua, dès l'année 1898, en papeterie, la deuxième du genre à naître au Canada. En même temps la ville de Grand'Mère recevait son existence légale par l'incorporation devant la Législature.

Et ce fut la marche en avant à un rythme accéléré: la solitude mauricienne s'emplit d'une animation trépidante. En même temps que la ville de Grand'Mère s'incorporait (1898) une autre ville s'implantait au rebord du bouclier canadien, à Shawinigan, pendant que les ingénieurs domptaient la chute et transformaient ses énergies en chevaux-vapeur. Une deuxième papeterie naquit à Shawinigan, dès 1900; en 1908, un nouveau bond: cette fois c'est à 100 milles au nord des Trois-Rivières, que l'industrie du papier taille en pleine forêt une ville moderne: La Tuque!

Pendant que ces villes surgissnt comme par miracle, la ville-mère, postée aux bouches de la merveilleuse rivière, ne reste pas indifférente à ce réveil. Elle transforme ses scieries démodées en modernes manufactures; de 1910 à 1912, quatre usines monstres surgiront comme par magie aux abords immédiats de la ville. En tout: 7 papeteries-pulperies, mangeant chaque saison une trentaine de millions de billes pour les changer en papier, pulpe, carton, etc.... Sur les 3,000 tonnes de production quotidienne de cette chaine d'usines, le papier à journal compte pour 2,700 tonnes: soit le 1-10 de la production totale de l'univers!

Reine incontestable du papier, la région détient un autre monopole-record: celui de l'énergie électrique. Dans sa course de 350 milles, le St-Maurice subit une dénivellation de 1325 pieds et ses eaux dévalent par une série de gradins de granit qui forment des chutes facilement exploitables. La compagnie électrique Shawinigan a développé à date 850,000 c.v. et il reste une réserve d'environ 1-2 million de c.v. susceptibles d'être mis en valeur.

En moins de 35 ans, $300,000,000 ont été investis dans l'industrie mauricienne; la population urbaine de la région est passée de 12,000 à 80,000. Ce n'est pas l'heure ici de commenter les contrecoups sociaux de ce trop brusque développement matériel: ils sont nombreux et complexes.

Heureusement que la cité trifluvienne ne s'est pas contentée d'organiser sa vie matérielle. Née il y a trois siècles d'une pensée spirituelle, elle entend conserver à l'esprit sa primauté.

Elle se souvient que sur son sol ont germé les premières pousses de la civilisation française et catholique en Amérique; que les premières leçons de religion et de langue française y ont été données aux indiens en 1616, par le frère Pacifique Duplessis; que Pierre Boucher y a écrit en 1663, le premier volume en prose de la littérature canadienne; que les Ursulines y sont venues dès 1697, y prendre soin des âmes et des corps.. que Ludger Duvernap y a fondé son premier journal en 1817: La Gazette des Trois-Rivières..

Elle se souvient, et c'est précisément vers ces leçons de noblesse et de courage qu'elle veut tourner son âme en cette année de son troisième centenaire. Elle a appris de nouveau, à la lumière de la crise qui a foudroyé tant d'espoirs imprudents, que la flamme et les puissances de l'esprit restent *les seules* choses stables, quand la foi y met la clairvoyance et l'équilibre! Aussi, dans la glorification de ses trois siècles d'existence, c'est avant tout vers les grandeurs spirituelles que notre ville veut se tourner! Elle veut demander à ceux qui ont donné pour elle leur coeur et leur vie de lui réapprendre le secret des fortes vertus d'ordre, de fierté, de ténacité, qu'ils pratiquaient avec plénitude et qui ont donné à leur vie cette splendide fécondité dont nous bénéficions aujourd'hui.

Abbé Albert TESSIER.

"Amber is as Amber does"

(Voyage à la Croche)

par Lyman B. Owen

Par Lyman B. Owen

N.D.L.R.—Nous publions ci-dessous, un article de M. Lyman B. Owen, écrivain et revuiste américain, directeur de l'Albany Academy Dramatic Club. M. Owen a visité le pays mauricien et il en a gardé un envoûtement qui s'exprime par des poèmes en proses, écrits dans une langue intense et colorée. Ces poèmes sont presqu'intraduisibles. Nous nous excusons donc auprès de l'auteur de la gaucherie que nous avons mis à transposer en français ses impressions mauriciennes. —

C. M.

Nous partons de Grandes Piles pour La Tuque ayant quelque peu le même sentiment qu'éprouve un bibliophile en touchant au dénouement d'un livre prenant. La route de La Tuque, ruban gris de glaise et de gravelle, se déroule sur une longueur de quatre-vingts milles. Tantôt épousant les contours du St-Maurice, tantôt les délaissant pour escalader une arête de montagne et tantôt s'insinuant dans le sous-bois, le chemin dévale à travers une forêt âpre et sauvage.

x x x

Dans mon esprit l'idée du St-Maurice s'associe à celle de l'ambre. Il y en a qui, en le voyant, pensent au bronze, d'autres à la boue. Quelques un de mes amis, des artistes y verront de la terre de sienne brûlée ou, — quand sa lourde nappe ondule à travers les interstices de la feuillée, de la terre verte. Mais moi, pour bien des raisons, je pense à l'ambre.

Par endroits, ce long serpent ambré déroule ses graciles anneaux à travers des hameaux assoupis. Ailleurs, dans un décor magnifique, c'est un torrent écumeux où les billots se bousculent.

x x x

La rivière La Croche, un des principaux tributaires du St-Maurice, fait également penser à l'ambre. Ici elle vacille comme un homme ivre entre deux falaises. Quand ses eaux, par un caprice naturel, forment une baie, la rive opposée s'avance, jalouse de l'espace occupée par l'onde rougeâtre.

Le village La Croche a la tranquilité du cours d'eau qui lui a donné son nom. Il s'allonge paresseusement dans la vallée verte, dont le sol gras lui assure la vie. Ses paisibles maisons aux teintes claires semblent dormir d'un sommeil léthargique sous l'élancement d'une énorme croix, visible de plusieurs milles à la ronde et due à la munificence du Père Michy.

x x x

Quand je rencontrai le Père Michy pour la première fois, il rentrait d'une excursion dans la forêt. Coiffé d'un feutre noir, vêtu d'un pantalon de même teinte et d'une ample blouse. Ce curé Canadien-Français, d'un commerce très savoureux, est un type intéressant à analyser. Il diffère sous maints aspects de son congénère, le curé de campagne américain. Car il n'a pas perdu contact avec la terre et n'a pas désappris la simplicité qu'elle inspire. Il dessert son territoire avec autorité mais sans tyrannie. Il est humble et généreux. L'esprit de l'aventure se cache sous sa naturelle bonhomie. Dans les bois, bon guide et compagnon, il observe avec une curiosité toujours neuve le mystérieux travail de la nature. Le plus humble brin d'herbe l'intéresse autant que le majestueux orignal. Il possède une nature franche, loyale qui s'épanche en propos imagés sur les rivières, la forêt et les lacs mauriciens.

Après l'avoir salué et échangé avec lui les politesses d'usage, le Père Michy nous procura un guide et nous fit cette joie de nous ouvrir l'accès de son club Hippolyte.

Le matin suivant, le guide portagea pendant six milles, dans la montagne nos provisions et nos bagages. Il se servit d'un traîneau bas à lisses de bois, ce qui étonna fort nos yeux inexpérimentés. Mais nous vîmes bientôt que ce traîneau était le plus apte à véhiculer nos lourds sacs à travers les souches et troncs d'arbres morts qui pavoisent le sentier.

x x x

La Croche est le vrai paradis des chasseurs et des pêcheurs. Je ne connais aucune contrée où l'abondance de la perdrix et du lièvre y soit surpassée. Plusieurs sportsmen américains que j'ai entretenu de ce pays foisonnant de gibier m'ont dit que la perdrix, à leur avis, devait appartenir à une famille d'oiseaux palmidéens ou poules d'eau. Contrairement à ce dire, la perdrix du nord est de la même espèce que j'ai rencontrée dans les Adironkas et dans les territoires de chasse de la Nouvelle-Angleterre. Sans doute la perdrix canadienne est-elle moins farouche que sa parente américaine parce qu'elle est moins "chassée" et qu'elle a pas à combattre la vermine et le blizzard.

x x x

Nous arrivâmes au club [illegible] sans accident et je m'installai [illegible] séjour de quatre jours durant [illegible] je pêchai la truite dans les [illegible] qui ressemblent aux maillons d'une chaîne gigantesque jetée à travers la forêt. Le soir nous revenions au camp avec des chapelets de [illegible]

(Suite à la page [illegible])

Quelques grandes figures du passé trifluvien

Jacq. Hertel

le premier colon trifluvien

De la fondation de Québec (1608) à sa prise par les Anglais (1629), la colonie canadienne reste limitée à des proportions qui auraient découragé le fondateur le moins exigeant. En 20 années d'efforts opiniâtres, Champlain n'avait réussi à amener au pays qu'une poignée de Français et il n'y avait pas assez de terre défrichée dans toute la colonie pour faire vivre cinq familles.

Lorsque le Canada lui fut remis et qu'il y revint en 1633, il se remit à la tâche avec une énergie décuplée. Le petit noyau de population qu'il avait pu attacher au pays n'avait pas quitté le Canada même pendant l'occupation anglaise. Les interprètes en particulier avaient délibérément tenu leur poste d'agents de liaison auprès des Indiens et ils avaient réussi à les garder fidèles à la France.

Ces interprètes tiennent la place dominante dans le premier quart de siècle de la Nouvelle-France. Cela ne doit pas nous laisser indifférents puisque les plus fameux étaient des Trifluviens: "Marguerie, dont le courage, la force physique et la mâle beauté restent légendaires, eut des aventures à défrayer deux romans de Fenimore Cooper ; Hertel qui portait des gants à frange d'or et des manteaux fastueux jusque parmi les souches de son "désert" et qui fut le premier syndic des Habitants; les trois Godefroy, canotiers sans rivaux, vainqueurs des sauvages dans les jeux athlétiques. fondateurs de seigneuries, commerçants et "Canadiens" ardents: voilà quels étaient ces fameux interprètes qui ont donné leur nom aux trente premières années de la colonie" (Sulte).

Champlain eut dans ces hommes des auxiliaires inestimables. Ils étaient jeunes, plein d'entrain et de vigueur; leur résistance physique et leur culture leur permirent de prendre sur les Indiens un ascendant qui assura à la France un prestige incontesté. Ils se firent également les aides de l'apostolat missionnaire de sorte que leur oeuvre civilisatrice fut complète.

C'est pept-être le plus beau titre de gloire de notre ville d'avoir à son origine de pareils hommes. Jacques Hertel, qui avait prévu la fondation prochaine de notre ville, fut le premier à vouloir y fixer sa vie. Il reçut la première concession de terre sur notre sol trifluvien, à la fin de l'année 1633.

Jean Nicolet naquit à Cherbourg, vers 1598, du mariage de Thomas Nicolet, messager du roi, et de Marguerite Delamer. C'est en 1618 qu'il s'embarqua pour le Canada, étant engagé au service de la Compagnie des Marchands. Les Relations des Jésuites rapportent plusieurs faits remarquables sur la vie de ce Trifluvien qui fut une des plus belles figures de notre histoire.

Le P. Buteux

premier missionnaire trifluvien

Presque toute la vie apostolique du Père Buteaux au Canada s'est dépensée aux Trois-Rivières. Accompagné de son supérieur le Père Paul Lejeune, il vint prendre charge de la pauvre mission trifluvienne à l'automne de 1634. Il y resta presque sans interruption jusqu'à sa mort tragique en 1652.

Ces 18 années de dévouement prodigué sur notre terre doivent nous faire avoir en particulière vénération cet humble missionnaire. "C'était, disent les Relations un homme d'oraison, et d'une mortification si constante que sa vie a été un jeune quasi continuel". "On reconnaissait entre nos néophytes ceux qui étaient sortis de sa main par une tendresse de dévotion et un esprit de foi solide et tout à fait extraordinaire".

En 1651, le Père Buteux avait remonté le St-Maurice jusqu'au pays des Attakamèques, Il a laissé de ce voyage de trois mois vers la tête de notre "fleuve de bronze" un récit d'un extrême intérêt. Le 4 avril 1652, il repartait ponr le même endroit, poussé par le désir de faire un séjour chez les Indiens qui l'avaient en extraordinaire dilection. La veille, il écrivait au Père Ragueneau: "Je pars accompagné de mes misères, j'ai grand besoin de prières; je demande en toute humilité celles de votre Révérensce et celles de nos Pères. Le coeur me dit que mon bonheur approche".

Ces paroles indiquent bien qu'il pressentait la mort qui le guettait. Souvenir le Père Buteaux avait demandé la grâce du martyre. Il fut exaucé. Le dix mai, après plus d'un mois d'une montée très lent. il fut assailli, au cours d'un "portage" par un parti. l'Iroiquois. Une décharge de fusil abattit son compagnon Fontarabie et le coucha lui-même sur le sol, la poitrine traversée de deux balles et le bras droit rompu. Les ennemis achevèrent de les assommer à coups de hache, et, après les avoir dépouillés de leurs habits, ils les précipittèrent dans la rivière.

Un Huron, échappé aux Iroquois apporta aux Trois-Rivières la pénible nouvelle. Des Indiens chrétiens essayèrent de repêcher le corps de leur bien-aimé missionnaire mais ils ne purent le retrouver. Le St-Maurice garda la dépouille du martyr. Sa mort fut très vivement sentie partout. "C'est une perte incroyable pour la mission" écrivait de Québec la vénérable Mère Marie de l'Incornation.

Le premier Jésuite à mettre le pied aux Trois-Rivières fut le Père Jean de Brébeuf; en juillet 1625, l'année de son arrivée au Canada, le Père de Brébeuf partit de Québec, accompagné du Père de la Roche d'Aillon, Récollet, et se rendait ici sur un bateau de marchand, puis il quitta notre ville pour se rendre au pays des Hurons.

Laviolette

le fondateur de notre ville

Avant 1634 notre terre avait été le théâtre de bien des événements qui lui donnent une place importante dans notre histoire. Toutefois rien de permanent n'avait encore marqué l'emprise française chez nous. En dehors de Québec, aucun établissement stable. Champlain voulut après l'épreuve de l'occupation anglaise, élargir les cadres de la colonie.

Son premier geste fut d'établir aux Trois-Rivières, dont il appréciait depuis longtemps les avantages, un poste fortifié qui serait le noyau d'une ville future. Il chargea le sieur de Laviolette de l'expédition. La barque qui portait le fondateur de notre cité quitta Québec le 1er juillet 1634. Elle atteignit les Trois-Rivières, le mardi 4 juillet, suivant. Avec quelques artisans, elle portait deux jésuites, les PP. Jean de Bréboeuf et Antoine Daniel. L'interprète Jean Nicolet était aussi du groupe. .. .. ..

Le 4 juillet 1634 marque la naissance officielle de notre cité. Dès son arrivée, Laviolette mit ses hommes au travail et rapidement les premières fondations du fort couronnèrent le sommet du Platon. Laviolette avait ordre de bâtir le fort trifluvien de grosses pièces de bois fichées en terre et de lui donner des dimensions assez spacieuses pour fournir le logement requis.

Champlain vint lui-même surveiller les travaux et donner des instructions utiles. Il vit avec satisfaction s'élever cette deuxième habitation qui consolidait l'emprise française sur la vallée du St-Laurent. Le 3 août, il était de retour à Québec. L'année suivante il écrivait au cardinal de Richelieu ces lignes qui montrent en quelle estime il avait le pays trifluvien: "L'habitation des Trois-Rivières est placée dans un des plus beaux endroits de tout ce pays où la température de l'air est bien plus modérée, la pêche et la chasse plus abondante qu'à Québec".

Le Platon conserve le souvenir de bien des gloires. Toute une vie de dévouement et de sacrifices s'est déroulée là. Nous qui bénéficions de l'héritage édifié et transmis par ces preux, gardons-nous assez pieusement leur mémoire?

Capitanal était un chef de la tribu des Algonquins qui habitait le site des Trois-Rivières. C'était un sauvage fort estimé des Français; il avait une grande autorité sur les gens de sa nation. Le 24 mai 1633, il paraissait à un grand Conseil réuni devant Champlain, et il insistait fortement auprès de ce dernier pour qu'un fort soit établi ici même, aux Trois-Rivières.

Jean Nicolet

explorateur et diplomate

Jean Nicolet est peut-être la plus complète personnification de l'interprète primitif. A la fois ambassadeurs diplomates, agents de liaison, explorateurs, ces hommes furent d'incomparables serviteurs de la civilisation française et catholique. Vigoureux, pleins d'audace, prêts à tous les risques et à toutes les aventures, ils constituaient une "légion ailée" qui portait aux points les plus reculés du pays le prestige de la France. Initiés par un long noviciat à la langue et à la psychologie indiennes, ils avaient sur les sauvages un ascendant extraordinaire.

Nicolet était venu au pays en 1618. Pour répondre aux désirs de Champlain, il s'était rendu immédiatement chez les Algonquins de l'Outaouais, avec lesquels il vécut deux ans, partageant leur existence nomade, s'astreignant aux pires corvées, se pliant à tous les caprices et inconvénients de la vie sauvage. Nicolet avait vite gagné la confiance des Algonquins. Ils lui confièrent même un jour la direction d'un parti de 400 de leurs envoyés en ambassade auprès des Iroquois. De 1620 à 1632, Nicolet vécut au milieu des Nipissings et des Hurons, qui l'admettaient dans leurs Conseils au rang de leurs chefs les plus réputés. Pendant l'occupation anglaise de 1629 à 1632, il demeura avec les Indiens et il sut les garder dans la fidélité du souvenir français.

En 1634, Champlain chargea Nicolet d'une mission délicate. Il s'agissait d'aller à la Baie Verte négocier la paix avec une puissante tribu qui faisait la guerre aux alliés des Français. C'était une course de plus de 1200 milles. Nicolet l'entreprit sans hésiter. Il fut ainsi le premier blanc à atteindre le lac Michigan. Les "gens de mer" accueillirent avec respect l'envoyé français. "Pour cette circonstance, écrit le P. Vimont, Nicolet avait revêtu une robe de damas de Chine". Nul doute que dans sa croyance la tribu des "Gens de mer" se trouvait assez près de la mer Pacifique pour avoir des relations avec les mandarins du Céleste Empire. Le traité de paix fut suivi d'un banquet monstre auquel prirent part plus de 4000 Indiens. Durant l'hiver Nicolet explora la région sud-ouest du lac Michigan et se rendit assez près du Mississipi. Il ne voulut pas pousser plus loin car le moment était venu de retourner rendre compte de sa mission à Champlain. Il était de retour à Québec à la fin de Juillet 1635.

Nicolet s'établit ensuite aux Trois-Rivières sa véritable patrie. Il périt dans une tempête sur le fleuve, victime de son dévouement.

La Vérendrye

le découvreur des Rocheuses

A partir du 15e siècle une idée fixe avait hanté le cerveau de tous les explorateurs européens: trouver une route pour atteindre l'Orient. Ce rêve tenace n'était pas étranger à la résolution prise par la Vérendrye de percer le secret des terres encore inexplorées qui s'étendaient à l'ouest du lac Supérieur.

A ses risques et à ses frais, il entreprit de donner à la France des territoires qui doubleraient l'étendue de la colonie canadienne. Il engagea dans cette aventure toute sa famille et tous ses biens. Le 8 juin 1731 à la tête d'une expédition d'une cinquantaine d'hommes, il quittait Montréal, escorté de trois de ses fils et de son neveu Lajemmeraye. Il lui fallut 78 jours pour toucher l'extrémité ouest du lac Supérieur. A partir de là c'était l'inconnu.

L'épique randonnée dura douze ans! Douze années d'épreuves, de tracas, durant lesquelles la cupidité et l'envie ajoutèrent leurs basseses aux obstacles qui paralysaient sans cesse l'élan des découvreurs. Chaque pas en avant était payé de sacrifices inouis. Mais, obstinés, résolus, sans une tentation de rebrousser chemin. La Verendrye et ses fils allaient toujours soutenus par le "beau songe très pur qui inspirait leur dessein". Ils jalonnaient leur route de forts, jetant ainsi à travers tout l'Ouest les bases de villes futures. Le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta et une forte partie de l'ouest américain actuels furent ainsi gagnés à la France par ces Trifluviens prodigieux. Seul l'infranchissable barrière des Rocheuses put les arrêter. C'est sur elle que, le 1er anvier 1743, se brisa leur beau rêve. La déception fut grande. Leur espoir d'atteindre la mer de l'ouest s'évanouissait. Longeant les montagnes, les frères La Verendrye atteignirent la branche principale du Missouri, et à la fin de mars 1743, ils prenaient officiellement possession au nom de la France, de tous les territoires découverts.

Le nom des La Verendrye occupe dans la grande histoire canadienne et américaine une piece prépondérante. L'importance de leurs découvertes n'est égalée peut-être que par celles des grands explorateurs Cartier et Champlain. Leur nom est en grand honneur aux Etats-Unis et dans l'ouest canadien. N'oublions pas qu'ils sont spécifiquement Trifluviens et accordons-leur au moins un peu de la vénération dont on les entoure là-bas.

CONSERVEZ CETTE ANNONCE

GRATIS!
UNE PIPE

AGENTS DEMANDES AGENTS DEMANDES

Envoyez-moi cette annonce et $1.50 et vous recevrez UN PAQUET ECHANTILLON renfermant 10 LBS DE BON TABAC EN FEUILLE FORT OU FAIBLE, et GRATUITEMENT, une pipe en bruyère véritable et un briquet à gazoline.

Expédition partout sur réception de $1.50

20 lbs. pour $3.50. 50 lbs pour $7.00.
100 lbs pour $8.00

Adresse: Pur Quesnel, 4 lbs pour $1.50

G. DUBOIS
24, Ave Henderson, OTTAWA, Ont.

Bon pour une pipe en bruyère véritable

CONSERVEZ cette ANNONCE

ACHETEZ VOTRE TABAC PAR LA POSTE.—VOUS OBTENEZ un PRODUIT de QUALITE et ECONOMISEZ DE L'ARGENT.

DR J. H. REMINGTON

SPECIALISTE

MALADIES DES ENFANTS

Téléphone 1170 402 Laviolette

Trois-Rivières

Pourquoi les fêtes trifluviennes ?

par Eddy Hamelin, ptre

Toutes les sociétés célèbrent avec éclat leurs anniversaires En tête se présente l'Eglise. Cette année voit se clore un jubilé romain et s'ouvrir un jubilé universel d'un an pour commémorer le 19e centenaire de la Rédemption par la Croix. La crise n'a pas fait hésiter un seul instant le Pape dans son impérieux désir de voir affluer vers la Ville-Eternelle les pèlerins partis de tous les points de la Chrétienté. Elle ne saurait justifier les oppositions malheureuses, sinon mesquines, aux fêtes des Trois-Rivières. D'ailleurs les motifs on ne peut plus valables de ces assises religieuses et patriotiques ne manquent pas. Jusqu'ici on a fait admettre les raisons de convenance et les avantages matériels appelant ces célébrations. Envisageons la question à un point de vue moins mercantile mais plus élevé. Notre 3e centenaire est un devoir de justice envers les grands morts et un bienfait pour la Cité.

DEVOIR DE JUSTICE ENVERS LES MORTS

Le souvenir des ancêtres, l'admiration de leurs hauts faits et de leurs fortes vertus, ce sont là des sentiments naturels. Ils ont leur source dans cette propension particulière que le Créateur a déposée dans ses créatures douées de raison, ou simplement d'instinct, pour les auteurs de leurs jours. Les Egyptiens momifiaient leurs défunts, les Grecs prononçaient chaque année des oraisons funèbres à la mémoire des sacrifiés de la patrie, les Romains idolatraient leurs césars, les Hurons eux-mêmes, tous les dix ans ,célébraient leurs pères. Le culte des morts répond donc à un secret penchant de la nature auquel obéissent tous les peuples. "L'auteur de la nature, dit Balmès, n'a pas voulu que certaines convictions d'importance souveraine eussent besoin d'être raisonnées."

Mais il est des cas où les ancêtres ont tant mérité de leurs descendants, que la gratitude devient bien autre chose qu'un sentiment aveugle fécond en émotions agréables. Elle devient un véritable devoir. C'est ce qu'elle est pour tout peuple envers les bâtisseurs de la patrie, les sauveurs aux jours de grandes épreuves, les travailleurs dont les oeuvres jettent un beau lustre sur un pays. Et cette vérité a reçu la sanction de l'autorité suprême de l'Eglise. En élevant sur les autels la plus vaillante des filles de France, notre saint Père le Pape, s'appuyant sur un article de saint Thomas d'Aquin, rappelle que "le patriotisme est plus qu'une poussée instinctive et naturelle, c'est un devoir, c'est une vertu, une vertu qui se rattache à la piété; en sorte qu'après le culte dû à Dieu, nous devons avoir le culte des parents et des ancêtres."

Selon la doctrine officielle de l'Eglise nous avons donc l'obligation d'honorer ces ancêtres éloignés qui ont rendu possible notre existence et qui ont commencé à thésauriser ces richesses morales dont nous avons recueilli l'héritage. Ce sont eux qui nous ont permis d'être ce que nous sommes. La reconnaissance demande d'évoquer leurs souvenirs, de mettre souvent en lumière leurs belles actions, leurs sacrifices, leurs héroismes.

D'ailleurs ils s'attendaient à cette gloire posthume que Cicéron appelle la meilleure preuvce de l'immortalité de l'âme." Ils sont venus ici avec cette intuition, avec une indicible confiance en l'avenir. Ne leur reprochons pas cette arrière-pensée au milieu de leurs durs labeurs, des ennuis du sol natal, des luttes âpres. Elle est irrésistible et fort légitime. Car si cette attente de la vie future ne se trouvait au fond de l'humaine nature, personne ne chercherait à bâtir pour défier le temps et l'espace. l'Egypte n'aurait pas ses pyramides, la Chine ses murailles, chaque pays ses manuments. Si les ambitions se bornaient au silence de la tombe, chacun vivrait au petit bonheur, comme les animaux, et le monde croupirait dans le chaos où l'a plongé la chute originelle. Au contraire rendons à ces ancêtres la gloire qu'ils ont si bien méritée, consacrons par la plus magnifique apothéose leur mémoire immortelle. Et ne disons pas qu'ils ne sauraient être sensibles à la reconnaissance de tout un peuple. Ce serait nous attaquer au dogme de la vie future. Non, les morts ne sont pas indifférents à nos témoignages d'estime et d'affection. Du haut de leur séjour de bonheur ils assistent avec un contentement céleste à la glorification de leurs oeuvres; ils moissonnent la gloire et le triomphe que leurs gestes civilisateurs et chrétiens leur ont valus auprès des générations postérieures.

Et si l'espoir qu'avaient nos pères dans la gratitude de la postérité leur a été une force, ceux qui veulent travailler dans le même sens sont encouragés par cette action des contemporains. La justice rendue aux morts est un encouragements pour les vivants. C'est une satisfaction pour la conscience générale de voir qu'on rend un hommage unanime au travail, au dévouement, au sacrifice. Cette certitude que la justice se fera un jour soutient dans les déboires, fortifie devant les obstacles, immunise contre les attaques mesquines ou jalouses. Ainsi plus hardis et plus forts, retrempés aux sources vives du passé, ceux dont les talents et la vaillance destinent à de grandes choses reprennent le sillon montant qu'ils ont déjà ouvert. Et devant le lumineux halo dont on enveloppe le passé le peuple entier revit avec émotion tout ce monde de gloire où vivaient les aïeux.

Notre 3ème centenaire offre donc l'accomplissement d'un devoir de justice envers les morts, accomplissement qui constitue pour les vivants un fort encouragement.

BIENFAIT POUR LA CITE

Mais comme tout devoir accompli comporte un intérêt incontestable, nos fêtes de juillet et d'août seront un bienfait pour la Cité.

D'abord elle ressentira une vigoureuse poussée de fierté. La fierté nationale est compatible aux peuples comme aux individus. Elle est innée. Mais il faut la développer, la rendre productive d'actes positifs afin qu'elle règle nos pensées et qu'en tout temps elle prescrive nos devoirs. En voyant se dérouler sous ses yeux la longue théorie des oeuvres immortelles de ses pères, le peuple ne peut résister à la satisfaction d'avoir de tels ancêtres. Il sent qu'il porte en son âme une noble hérédité. Il prend conscience de sa nature propre, Alors ils se redresse pour proclamer hautement ce qu'il est comme pour résister aux adversaires qui souhaitent son esclavage. En connaissant mieux nos pères, nous nous ferons mieux nous-mêmes et nous nous ferons mieux connaître des autres. Croîtrons alors l'attachement à la patrie et l'esprit de solidarité. Magnifique résultat dont les peuples antiques ont trouvé le secret dans la glorification du passé. "Tous les législateurs de l'antiquité, dit Rousseau, cherchaient les liens qui attachassent les citoyens à la patrie et les uns aux autres; ils les trouvaient dans les spectacles qui leur rappelaient l'histoire des ancêtres."

Puis que nous diront toutes ces gens accourues de partout? En surprenant leurs regards éblouis devant la beauté de nos paysages et la majesté des deux fleuves, devant le charme discret dse reliques du passé, nous comprendrons le rôle de notre ville dans la province et le pays. Jusqu'ici nous avons peut-être p ucroire que Trois-Rivières ne compte que par ses usines de papier. Mais quand on tirera le voile pour jeter en plein soleil les statues de Laviolette, de Lavérendrye et de Sulte, quand on exaltera missionnaires, apôtres laïques et militaires qui ont évangélisé, défriché et sauvé ce sol, ces nombreux visiteurs venus jusque d'Europe proclameront surtout l'importance historique de notre Cité. Et ce titre joint à celui de Reine de la Mauricie ne contribuera pas peu à grandir notre fierté.

Aussi les manifestations que l'on projette dresseront un vivant tableau où nous y lirons nos devoirs de patriotes. C'est-à-dire que nous réaliserons notre responsabilité, celle de continuer l'oeuvre de nos pères. Il ne faut pas jouir en égoïstes du patrimoine matériel et moral que nous ont taillé les ancêtres. Il ne suffit pas même de le conserver intact, tel qu'ils nous l'ont légué. Il nous incombe de le développer encore, de l'agrandir, d'accroître son importance dans la vie du Canada. Pour cela gardons intangible notre attachement à la petite patrie, à ses coutumes, à ses traditions, à sa foi. Ce qui ne signifie pas cependant de rester stationnaires. Non. Tout e nrespectant le passé glorieux, soyons sensibles aux impulsions progressives. Mais ne prenons pas pour progrès la transmutation de notre âme française et catholique en une âme amériiaine et matérialiste. C'est une triste déchéance. Que notre patriotisme se fasse vigilant d'une vigilance intellectuelle et morale contre les infiltrations étrangères.

Enfin soyons dignes des morts que nous célébrons. Si nous ne portons pas aussi haut notre idéal de la patrie, si nous n'envisageons pas la vie comme une ascension continuelle vers les sommets, si nous ne croyons pas à la valeur du travail, du sacrifice, du dévouement complet, en relisant leur vie nous sentirons revenir la foi en la nécessité d'être vertueux, vaillants et dévoués. Et à notre tour nous travaillerons pour développer l'oeuvre dont nous jouissons. C'est le seul moyen de nous hausser à la taille de ces pionniers.

Voilà donc ce que déterminera en nous pour le plus grand avantage de notre ville l'hommage que nous préparons aux ouvriers de la petite patrie.

CONCLUSION

Comme conclusion à ces lignes destinées spécialement à ceux qui regardent avec appréhension les fêtes qui s'en viennent, répétons après tant d'autres que le culte des ancêtres doit faire partie intégrante de notre vie. D'où il résulte que l'enseignement de l'histoire est un intérêt et un devoir. Il prépare les générations montantes à leurs responsabilités envers l'avenir. Il permet à tous de rendre aux aieux l'hommage de leur reconnaissance pour ce qu'ils ont laissé à leurs descendants. D'ailleurs un peuple qui ne sait honorer son passé se prive de toute la sève féconde qui lui assure son épanouissement. Ce n'est pas dans l'atmosphère que plongent les racines d'un arbre mais dans le sol, et plus profondément elles fouillent la terre, plus abondamment elles recueillent les sucs nécessaires à la floraison.

En définitive, puisque nous avons tant à retirer de l'exaltation de nos grands morts, ne formons qu'un seul coeur et une seule âme, unissons toutes nos énergies valeureuses pour assurer le plus brillant succès à nos fêtes trifluviennes de juillet et d'août prochains.

E. HAMELIN, ptre.

Quelques faits et événements trifluviens avant 1634

par le R. P. Gonzalve Poulin, o.f.m.

C'est à tort qu'on croit "le tourisme" de création moderne. Il a toujours existé, chez nos pères surtout. Il possédait jadis un cachet de pittoresque et d'aventure qu'on lui demanderait en vain aujourd'hui. La répétition des siècles a enlevé aux voyages, ce caractère d'inédit et de merveille qu'on leur prêtait jadis.

Il y a trois siècles, les Trois-Rivières avait un peu les attirances d'une terre promise; voilà pourquoi cette ville fut beaucoup explorée même avant sa fondation. Les premiers explorateurs des Trois-Rivières remontent au 7 octobre 1535, jour où Cartier prit possession de l'endroit en plantant une grande Croix sur l'Ile St-Quentin. En 1599, Chauvin parlant des Trois-Rivières avoue que c'est un lieu plus commode à habiter que Tadoussac.

En 1603, Champlain y vient faire son tour. Il le recommande en ces termes dans son journal: "Ce serait à mon jugement un lieu propice à habiter, et pourrait-on le fortifier promptement, car sa situation est forte de soi et proche d'un grand lac (le lac St-Pierre) qui n'en est qu'à quelques quatre lieues. Aussi que l'habitation des Trois-Rivières serait un bien pour la liberté de quelques nations (sauvages) qui n'osent venir par là à cause des Iroquois, leurs ennemis, qui tiennent toute la rivière du Canada (le Saint-Laurent) bordée; mais étant habitée, on pourrait rendre les dits Iroquois et autres sauvages amis, ou à tout le moins, sous la faveur de la dite habitation, les dits sauvages viendraient librement, sans crainte et danger". Dans un autre endroit, Champlain écrit que cette ville est "l'un des plus beaux endroits du pays, où la température de l'air est bien plus modérée, le terroir plus fertile, la chasse et la pêche plus abondantes qu'à Québec."

Le père Joseph Le Caron, récollet, fut le premier missionnaire à passer par les Trois-Rivières. alors qu'il se rendait au Sault-St-Louis en 1615. Le 26 juillet de la même année, le père Jamet, récollet, célèbre la première messe aux Trois-Rivières. La première mission trifluvienne fut prêchée de juin au 11 juillet 1616 par le père Jean Dolbeau. En 1617, le frère Pacifique Duplessis y professe ses premières leçons aux sauvages et sauve en 1618 la colonie entière d'un massacre général.

Malgré la misère des temps, nos ancêtres ont toujours aimé les réjouissances. En 1618, eut lieu aux Trois-Rivières, sur le conseil du père Huet, récollet, le premier feu de la St-Pierre.

La colonie des Trois-Rivières progressait lentement. En 1619, on put y installer un missionnaire permanent. Le père Guillaume Poulin fut le premier à détenir ce poste.

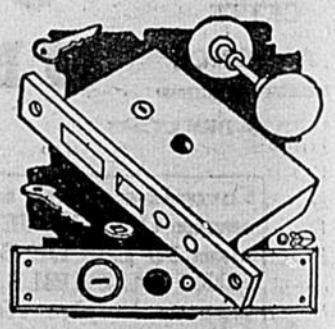
Le père Sagard, historien récollet en visite aux Trois-Rivièires avec le père Nicolas Viel, futur martyr, avoue qu'il contempla les Trois-Rivières pour être un endroit fort agréable et charmant."

Citons aussi les nombreux coureurs de bois et trafiquants qui firent des Trois-Rivières leur "Eldorado" à cause de la traite des fourrures, du gibier abondant, de la splendeur de ses eaux et de ses bois, et de ce je ne sais quoi de neuf et de grandiose qui retenait le voyageur civilisé au coeur de la primitive Mauricie. (1)

Père Gonzalve POULIN, o.f.m.

(1) On trouvera des renseignements plus précis sur la vie trifluvienne avant 1634 dans le beau livre du R. P. Jouve "Les Franciscains aux Trois-Rivières", actuellement sous presse.

LA PORTE DE "DEVANT"



Sera toujours chez le propriétaire soigneux l'objet d'une attention spéciale. C'est la meilleure annonce.

Demandez les accessoires de

CYRILLE LABELLE & CIE

10, RUE DES FORGES

Les Trois-Rivières

LA MAURICIE, ROYAUME DU PAPIER

Par l'abbé Albert Tessier

I

Royaume du papier! Deux vocables qui ne sont pas précisément évocateurs de richesse ni de stabilité en ces temps de dépression monarchique et écconomique! Aussi ce n'est pas pour la vaine gloriole d'affubler notre région d'une royauté, hélas! bien précaire, que j'ai pris ce titre pompeux. On me l'a suggéré et je l'ai accepté sans résistance!

Il y a longtemps que le pays tribuvien détient des monopoles. Avant même l'érection d'un poste permanent par Laviolette, en 1634, la peu prétentieuse colline du Platon était en quelque sorte le centre de la vie économique canadienne! Chaque été, à partir de 1610, Blancs et Indiens s'y rassemblaient. On y échangeait des fourrures pour des marchandises européennes; des traités d'alliance s'y nouaient; des projets d'exploration s'y amorçaient. Le commerce, la diplomatie, l'apostolat missionnaire. posaient chez nous les bases mêmes de la vie canadienne.

Pendant plus d'un demi-siècle presque toute la traite des fourrures se fit aux bouches du St-Maurice. Ce fait trouve son explication dans la vogue dont jouissait notre région: "les sauvages se plaisaient davantage aux Trois-Rivières que non pas à Kébec, aussi font-ils là plus souvent leur séjour et en plus grand nombre", écrit l'auteur de la Relation de 1636.

Cette préférence des Indiens peut s'expliquer par des habitudes ataviques, mais elle est justifiée surtout par la situation exceptionnellement avantageuse de notre sol au croisement de deux importantes routes d'eau, à la porte même de l'immense forêt qui se déroule jusqu'aux rives de la Baie d'Hudson.

Le Saint-Maurice, la forêt! Ils expliquent à eux seuls toute notre histoire locale.

Le St-Maurice se déploie vers le nord comme un arbre opulent. Ses tributaires et les milliers de lacs qui les alimentent forment une ramure liquide qui offrait aux Indiens un réseau routier idéal. Les branches projetées en tous sens étaient une invitation constante au voyage. A l'est, la Bastonnais, la Croche et la Trenche, appelaient vers Trois-Rivières les sauvages du bassin du Lac-St-Jean. Ceux du nord sortaient du bassin de la Baie d'Hudson par la Wabino et par les lacs de la tête du St-Maurice. A l'ouest, les sources de la Gatineau, principal affluent de l'Outaouais, avoisinaient la rivière Ruban, et celles de la Lièvre touchaient à la rivière Manouan. Ainsi le bassin du St-Maurice était littéralement le centre et le coeur de toute la rive nord du St-Laurent.

Le St-Maurice draine une des plus riches régions forestières de la province. Outre des facilités exceptionnelles de communication, ce territoire offrait aux Indiens une abondance extraordinaire de poisson et de gibier pour la nourriture, le vêtement, l'habitation et, après l'arrivée des Blancs, pour le commerce. Il n'en fallait pas plus pour donner à la Mauricie l'importance que signalent les plus anciens documents de notre histoire.

Au début, l'homme n'avait arraché à la forêt que la fourrure et la chair des animaux qu'elle abritait, mais, insatiable, il s'en prit rapidement à elle-même. Après les entailles du colon avide de lui dérober les rares lambeaux de terre cultivable où elle plongeait ses racines, la forêt connut les assauts concertés des marchands de bois.

Par milliers les bûcherons montèrent à l'assaut, ouvrant de larges trouées dans cette toison vivante qui, depuis des millénaires, s'étalait en toute quiétude sur le sol tourmenté de notre petit pays, Et chaque printemps, les eaux lourdes du St-Maurice, habituées au seul glissement léger des canots d'écorce, se couvrirent d'une mouvante carapace de beaux arbres tronçonnés, amputés de leurs branches, décapités, saignant leur sève odorante par toutes les blessures de la hache ou les écorchures des cailloux.

Depuis trois-quarts de siècle, notre forêt n'a pas connu de répit. Il n'y a pas un coin de l'immense domaine qu'elle possédait sur le St-Maurice (17,000 milles carrés) où n'ait pénétré l'invasion des coupeurs d'arbres. Complices résignés, les flots bronzés de la rivière ont porté docilement vers la civilisation les tributs que l'homme prélevait sur elle. Procession impressionnante que celle de ces millions de billes répétant chaque année la même course: tantôt glissant mollement entre les rives assombries de verdure; tantôt se bousculant et tourbillonnant dans les rapides aux crêtes d'argent, ou culbutant en des chocs sourds, happées par les chutes tuchantmultueuses; tantôt s'accumulant sur les ilots de sable ou déchirant leur épiderme rugueux sur les pointes acérées des rocs, mais poursuivant quand même leur descente irrésistible vers les cités édifiées par l'homme.

II

Aux époques d'exploitation fiévreuse, plus de trente millions de billes faisaient annuellement ce lugubre pélerinage!! Aux ravages de la hache il faut ajouter les drames de l'incendie qui, presque chaque année, dévore des milliers, sinon des millions, d'arbres sains. Et malgré tout notre forêt a tenu! Elle règne encore maîtresse sur 14,000 milles carrés de territoire mauricien. Elle demeure notre principale richesse matérielle, celle qui contribuera le plus à la stabilité de notre vie économique pourvu que ceux qui l'exploitent ne sacrifient pas l'avenir à d'imprévoyantes convoitises.

x x x

C'est vers 1850 que commença l'exploitation méthodique des vastes réserves forestières du St-Maurice. Jusque là, seuls les Indiens, les trappeurs ou les commerçants de pelleteries, avaient pénétré dans l'arrière-forêt jusqu'aux sources de la grande rivière, à 350 milles au nord. Stimulé par l'accroissement considérable que prenaient les exportations de bois canadien en Grande-Bretagne, le Gouvernement décida de faire un relevé des richesses forestières du St-Maurice. En 1852, des sommes assez considérables furent dépensées pour la construction d'estacades et pour l'établissement d'une glissoire aux chutes Shawinigan. Ces travaux se poursuivirent par la suite de faon à favoriser le flottage du bois sur tout le cours de la rivière à partir de la Tuque, à une centaine de milles au nord.

III

D'abord limitée à la coupe du pin et des bois de construction, l'exploitation de la forêt s'intensifia rapidement et s'étendit à tous les résineux lorsque s'ouvrirent les premières usines de pulpe et de papier. Les travaux forestiers, ouvrirent la voie à la pénétration de l'homme, confiné jusque-là à la bordure du St-Laurent.

Vers 1850 la forêt commençait aux limites mêmes de la ville des Trois-Rivières. Avec l'établissement de la première scierie de Georges Baptist, les maigres noyaux de colons qui s'étaient taillés des établissements de fortune connurent un peu de prospérité et virent de nombreuses recrues grossir leurs rangs.

Autour de 1855, un député influent, M. Joseph Cauchon, mena une campagne publicitaire énergique en faveur de la colonisation de la vallée du St-Maurice. Il faut cependant attendre jusqu'à l'achèvement du chemin de fer des Piles, en 1880, pour assister à un développement appréciable le la région. Vers cette date, un homme d'affaires de Montréal, M. John Forman, conçut le projet d'établir à la Grand'Mère, à 30 milles au nord des Trois-Rivières, une usine de pulpe. Il y avait à ce moment-là, dans tout le Canada, six pulperies seulement, commandant une production fort restreinte et employant à peine une centaine d'hommes.

Il fallut de la persévérance à M. Forman pour mener à bien son entreprise. Le financier montréalais avait de la ténacité. Il tint bon et après des déboires variés, la "Laurentide Pulp Company Limited pouvait enfin entrer en opération vers la fin de l'année 1887. Cette usine modeste réussissait à malaxer une cinquantaine de tonnes de pulpe par jour . Elle employait environ 75 hommes.

Jusqu'en 1896 on se contenta de fabriquer prosaïquement de la pulpe, mais cette année vit surgir de nouvelles ambitions, de nouveaux projets plus audacieux. La pulperie modeste résolut de se transformer en moulin à papier. Des capitalistes canadiens et américains — parmi lesquels on trouve les plus grands noms de la finance — s'intéressèrent activement au projet et les choses allèrent rondement.

Le changement exigea des travaux très considérables qui amenèrent plusieurs centaines d'ouvriers sur les lieux. Le nouveau moulin entra en opérations dès 1898. C'était le deuxième du genre dans tout le Canada. Avec lui naît officiellement la ville de Grand'Mère qui reçut son incorporation le 15 janvier 1898.

A partir de ce moment toute la paisible vallée du St-Maurice connut une activité trépidante. En même temps que Grand'Mère, Shawinigan surgissait comme par enchantement autour de la chute sauvage que les ingénieurs de la Shawinigan Water & Power Company entreprenaient de maîtriser. Presqu'en même temps que à côté de la fameuse compagnie d'énergie électrique formée en 1898, s'organisait aussitôt une seconde compagnie très considérable: La Belgo Canadian Paper (1900).

Cette effervescence ne fit ensuite que s'intensifier à un rythme accéléré. En 1908, La Tuque prend naissance autour d'une autre industrie forestière, la Brown Corporation, puis la contagion atteint les bouches mêmes du St-Maurice. La petite ville des Trois-Rivières, qui somnolait depuis des siècles sur ses terrasses de sable roux, entre elle aussi dans le mouvement! En 1910, sur une des îles qui sectionnent le St-Maurice en trois branches, s'élèvent les imposantes usines de la Wayagamack Pulp & Paper Co.; en 1919, sur la crête du cap Métabéroutin se dressent les murs de la Canadian International Pulp & Paper Co., qui remplacera une des plus anciennes scieries de la ville; en 1920, tout près des Trois-Rivières, dans la mystique petite ville du Cap-de-la-Madeleine, c'est la St-Maurice P. & P. Co., qui vient s'ajouter à la chaîne, suivie le près par la St-Lawrence P. & P. Co, construite à la sortie ouest des Trois-Rivières (1922).

En moins de trente ans sept usines ont surgi, édifiées à coups de millions. En 1887, il y avait $92,000. d'investis dans tout le Canada pour l'exploitation de la pulpe. Pour les trois moulins de la ville des Trois-Rivières et pour celui du Cap-de-la-Madeleine, les capitalistes avaient mis en peu au-delà de 40 millions de dollars en 1923. Il y a eu depuis d'autres mouvements de fonds dont le public a subi les ricochets! La production annuelle de ces quatre usines se chiffrait à $50,000,000.00 vers 1925. Pour les sept moulins de la Mauricie, la valeur de cette production annuelle s'élevait à 76 millions de dollars vers la même époque!

On comprend facilement que cette plongée dans des millions a complètement bouleversé la vie de la Vallée du St-Maurice. Là où, en 1900, il s'y avait qu'une petite ville engourdie d'une dizaine de milliers d'habitants, s'agite, remue et s'affaire une population urbaine de 80,000 habitants répartis en cinq centres tres industriels complètement transformés, ou surgis de toutes pièces, depuis un quart de siècle: Trois-Rivières, Cap-de-la-Madeleine, Shawinigan, Grand'Mère et La Tuque. Ces trois dernières villes n'ont pas 35 ans d'existence!

Faut-il se réjouir de cette brusque poussée en avant? Ce progrès matériel trop subit résistera-t-il aux coups du temps? Il est bien difficile de ne pas entretenir d'appréhensions sur la solidité d'entreprises développées avec une telle frénésie. Un premier avertissement est venu troubler les enthousiasmes et rappeler que les lois de la vie normale s'accommodent mal de tels soubresauts...

IV

Sans pousser plus avant les pronostics pessimistes, il me faut justifier par des chiffres le titre de mon article.

La Maurice, royaume du papier! Il est facile d'établir à coups de chiffres les titres incontestables de cette royauté. Aux heures de production-record, les 7 moulins de la Mauricie fabriquaient chaque jour plus de 3,000 tonnes de matériel: papier, pulpe, carton, etc.... Sur ce chiffre mastodonte, le papier à journal figure à lui seul pour 2,700 tonnes quotidiennes, soit une production annuelle d'au moins 700,000 tonnes!! Comme l'ensemble du papier à journal manufacturé dans l'univers ne dépasse pas 7 millions de tonnes par année, nos 7 moulins peuvent se vanter d'alimenter 1-10 des journaux du globe! Même en nous en tenant aux seules usines situées dans les limites de la ville des Trois-Rivières (Wayagamack, Canadian International et St-Lamrence), nous pouvons réclamer, avec 500,000 tonnes par année, une part royale, soit 1-14 de la production mondiale!

Il n'y a peut-être pas lieu de nous glorifier trop de pareils records! Après une vie propre et saine sous le grand ciel libre, nos arbres pouvaient aspirer à une fin plus noble que celle qui les attend sous les rotatives hystériques des grandes feuilles d'information! Quand on songe que le plus grand quotidien de langue française des deux Amériques dévore chaque jour plus de 250 arbres on ne peut se défendre d'une certaine pitié à l'égard de notre forêt.

Résistera-t-elle longtemps à pareil massacre? Lorsqu'elles sont en pleine activité, nos usines locales réclament un tribut annuel de un million et quart de cordes de bois! Pour sa part, la forêt mauricienne a fourni à certaines époques une contribution d'une trentaine de millions de "billots", par année!

La crise lui avait apporté un peu de répit, mais l'activité fébrile d'autrefois semble devoir reprendre. Déjà des milliers d'hommes sont retournés à l'assaut des arbres, et les contremaîtres font de nouveau danser les millions danns leurs colonnes d'estimés et sur leurs contrats!

Les imprudences passées devraient nous rendre plus circonspects. Si l'on veut durer, il faut se soumettre à un certain rythme, maintenir en tout un équilibre sage. Autrement nous aurons peut-être à déplorer avant peu d'années la disparition prématurée d'une de nos plus riches et de nos plus abondantes richesses naturelles!

(Suite à la page 44.)

L'aspect religieux du troisième centenaire

Par l'abbé Eddy Hamelin

La ville des Trois-Rivières désire avec raison célébrer son troisième centenaire par une série de fêtes évocatrices. Plusieurs belles figures de notre histoire se sont penchées sur son berceau. Pendant de longues années ce poste fut le centre principal des activités commerciales. Certains gestes héroïques se sont déroulés dans son décor grandiose; et son développement est jalonné de personnages et de faits dignes d'une haute glorification. Cette synthèse de l'histoire trifluvienne se doit d'être très éloquente.

Mais dans l'exaltation de son passé, Trois-Rivières ne manquera pas de produire, en un vivant relief, la part large et féconde de la Religion. Car ses fondateurs et pionniers, comme les fondateurs et pionniers de Québec et de Montréal, commes les fondateurs et pionniers de tous les coins de pays français en Amérique, ont été mus par un zèle apostolique autant que par le patriotique souci de donner de vastes territoires à leur Roi. "Partout la civilisation canadienne-française revendique des origines religieuses".

La première manifestation de foi en terre trifluvienne remonte à Jacques Cartier. Revenant d'Hochelaga vers Kébec, en l'après-midi ensoleillée du 7 octobre 1535, l'Emérillon alla "poser en travers d'une rivière qui vient devers le nord et se jette dans le fleuve Saint-Laurent". "Jacques Cartier, écrit l'abbé A. Tessier, conquis par la grâce reposante du site, veut consacrer à Dieu et au Roi de France ce coin de terre dont il entrevoit déjà la féconde destinée. A l'extrémité d'une des îles qui sectionnent l'entrée de la rivière, il dresse une grande croix écussonnée aux fleurs de lys royales. Le Malouin peut maintenant poursuivre sa route. La terre trifluvienne est consacrée à Dieu; elle porte au front le signe de l'immortalité."

Si cette croix plantée sur la pointe de l'île Saint-Quentin n'a pas, sur l'histoire du pays, le retentissement prodigieux de la croix de Gaspé, il reste que la ville jubilaire se doit de renouveler le geste de Cartier pour bien marquer que c'est de ce grand découvreur qu'elle a reçu le don de l'Evangile comme le baiser de la civilisation.

Un silence de près de cent années s'étend sur les forêts des Trois-Rivières. Mais dès l'arrivée des Récollets au pays, le nom de Dieu retentira sur le bord des eaux mauriciennes. Le premier juillet 1616, le Frère Pacifique Duplessis débarque en terre trifluvienne pour y séjourner aussi longtemps que le Seigneur le voudra. Apothicaire habile dans son Vendôme natal, cet humble convers possède une culture intellectuelle assez soignée. Jointe à un zèle vraiment surhumain, elle lui fera rendre les services les plus signalés. A peine en possession de la langue primitive des barbares, il emploie "tout son coeur, toute sa patience, toute son adresse à leur enseigner les vocables de France pour les instruire des mystères de notre sainte foi, les rendre sociables avec nous, les accoutumer à nos façons de vivre", selon l'expression du Père Le Caron. Aussi la figure du Frère Pacifique Duplessis reste-t-elle attachée à la gloire qui auréole la cité de Laviolette d'avoir vu se donner, sous le panache de ses pins séculaires, les premières leçons de français en Amérique.

Mais le Frère Pacifique Duplessis n'est pas prêtre. S'il peut instruire et baptiser les Sauvages, il lui est impossible de remplacer les Pères dans l'administration des autres sacrements. Bientôt un religieux-prêtre vient seconder et compléter son oeuvre missionnaire. C'est le Père Huet qui, en l'été de 1618, fait bâtir une chapelle "avec des rameaux". Première église des Trois-Rivières. Alors la mission se stabilise. Cependant lorsque Québec tombera aux mains des Anglais, les Récollets repasseront les mers pour ne revenir au Canada que cinquante ans plus tard. Dans l'intervalle une habitation se construit aux Trois-Rivières, quelques colons édifient leurs foyers et, à l'automne 1634, le Père Lejeune, Supérieur des Jésuites en Canada, se présente avec le Père Buteux pour y organiser le service religieux, cependant que les Pères Brébeuf et Daniel, qui avaient accompagné Laviolette dans sa fondation, regagnent la Huronie. Ces deux missionnaires illustrent avec éclat l'histoire apostolique du pays. Le Père Lejeune a mérité d'être appelé "le père des missions jésuites en Canada". Le Père Buteux, après avoir dépensé une large part de son esprit et de son coeur au service de ses compatriotes des Trois-Rivières et des Sauvages du Saint-Maurice, cueillit la palme du martyre dans les solitudes de Shawinnigan, le 10 mai 1652.

Dans l'apothéose que les citoyens des Trois-Rivières réservent aux pionniers de leur ville, ces apôtres auront l'exaltation qu'ils méritent. Dans l'ébauche du programme qui se déroulera durant ces jours solennels apparaissent en évidence ces nobles et saintes figures.

Il y a davantage. Si l'on doit, en cet anniversaire, chanter le courage, l'intrépidité, l'héroïsme des fondateurs de la ville dans leurs travaux colonisateurs et guerriers, on doit encore plus produire en pleine lumière leurs magnifiques vertus chrétiennes. Les artisans des Trois-Rivières ont tous été des apôtres. Leur histoire est parsemée de gestes religieux aussi nombreux et éclatants que leurs actions militaires.

—Ce sont d'abord Godefroy de Normanville et François Marguerie, arrivés au pays vers 1616, à peine un an avant Louis Hébert. Ces deux jeunes normands contribuèrent puissamment à donner du prestige à la France par leur vaillance et leur endurance physique si hautement admirée des Sauvages. Mais leur dévouement à la cause missionnaire les grandit davantage dans l'histoire de nos origines. "Le sieur de Normanville, écrit le Père Vimont, faisait faire les prières tout haut aux sauvages, au commencement de la messe. Sur le soir, le Père prenait une partie des cabanes et le sieur de Normanville l'autre, et ainsi on faisait prier tout le monde". De même dans l'exercice de ce noble rôle, on le trouve, en 1642, au fort de Richelieu comme assistant du Père Lejeune. Pris pour la troisième fois par les Iroquois, en 1652, il meurt dans les tourments. Son désir est exaucé. N'avait-il pas écrit: "Etant tous les jours dans les occasions, je suis sans cesse exposé à être pris par les Iroquois. Mais j'espère que Dieu me fera la grâce de souffrir leurs feux avec constance, et que j'aurai le bonheur de baptiser quelques enfants moribonds et même quelques adultes malades que j'instruirai dans leur pays avant de mourir." François Marguerie marcha sur les traces de son ami. Egalement captif des barbares qui le torturent de mille manières, il parvient cependant à s'échapper. Mais il se noie devant les Trois-Rivières avec son compagnon, le jeune Jean Amyot.

Toutefois, en tête des ouvriers des premières heures des Trois-Rivières se place la belle figure de Jean Nicolet, interprète et commis des Cent Associés, ambassadeur-apôtre chez les Indiens et chargé de mission pour le lac Michigan. Il vient au Canada en 1618, apportant des habitudes de vertus contractées sous la surveillance de parents sincèrement catholiques. Toujours, dans ses longues courses chez les Sauvages, loin du prêtre, loin de la civilisation, il reste le modèle du chrétien et de l'apôtre. "Il nous a laissé, écrit le Père Vimont, des exemples qui sont au-dessus de l'homme marié, tiennent de la vie apostolique et laissent une envie aux plus fervents religieux de l'imiter". Il porte constamment, dans son modeste bagage, une petite Vie des Saints. Il fait des centaines de mille pour aller rencontrer un missionniare afin de se procurer le bonheur de recevoir les sacrements. Ah! c'est qu'il comprend, comme le fondateur de la Nouvelle-France, que la force et le courage se soutiennent dans la prière et l'imitation des vertus de ceux qui font la gloire de l'Eglise. Après ses voyages il devient aux Trois-Rivières pour y passer le reste de ses jours. Il y mène une vie de zèle et de dévouement sans limite auprès des pauvres Sauvages, comme au service de la ville naissante. Il meurt noyé en revenant de Québec vers son poste où l'appelle une affaire très grave. "C'était, dit l'abbé Auguste Gosselin, le couronnement glorieux d'une vie toute de dévouement et de sacrifices pour le bien de sa patrie et de sa religion".

Quelques années s'écoulent et paraît un tout jeune homme que l'historien Sulte surnomme avec enthousiasme "le plus célèbre des Trifluviens", François Hertel, "le Héros", à cause de ses exploits militaires. Mais d'où lui viennent ce courage, cette vaillance, cette force de caractère et cette trempe d'âme? D'une intense piété accrue par une délicatesse de conscience vraiment digne d'une religieuse. L'épreuve qui le frappe au cours de l'année 1661 met en pleine lumière toutes ses belles vertus chrétiennes poussées à un haut degré. "Surpris par quatre Iroquois, dit l'abbé A. Tessier, François Hertel se laisse prendre sans résistance, parce qu'il craint de ne pas être en bon état pour mourir. Puis de sa lointaine captivité il écrit au Père Lemoine: "Mon Père, si je pouvais avoir le bonheur de me confesser!... Je me recommande à vos bonnes prières, particulièrement au Saint Sacrifice de la Messe. Je vous prie de faire mes baisements à ma pauvre mère, et la consoler". Plus bas, sur la rustique écorce qui lui tient lieu de papier à lettre, ces lignes d'une émouvante grandeur: "Mon Père, je vous prie de bénir la main qui vous écrit, et qui a un doigt brûlé dans un calumet, pour amende honorable à la Majesté de Dieu que j'ai offensé, l'autre a un pouce coupé, mais ne le dites pas à ma mère." Des accents de cette sublimité ne peuvent jaillir que de grandes, de très grandes âmes. A sa mère, le prisonnier écrit cette lettre touchante: "Je sais bien que ma prise vous aura bien affligée, je vous demande pardon de vous avoir désobéi. Ce sont mes péchés qui m'ont mis dans cet état où je suis. Je vous prie de dire aux bons confrères de Notre-Dame qu'ils prient Dieu et la sainte Vierge pour moi, ma chère mère, et vous et toutes mes soeurs". Ces lignes parlent d'elles-mêmes. Tout commentaire serait superflu.

Enfin voici que se dresse la rayonnante et grandiose personnalité de Pierre Boucher, sauveur de la patrie en 1653, comme Dollard en 1660, comme Madeleine de Verchères en 1692. Ce fait héroïque suffirait pour justifier sa glorification. Cependant Pierre Boucher s'impose davantage à l'exaltation par l'exemple sublime de sa foi agissante. Il est l'apôtre laïque par excellence. Il s'attache aux religieux par des liens puissants et les seconde de toutes ses forces. Sa piété ne se dément jamais ni dans la joie, ni dans l'adversité, et jamais le respect humain n'effleure son âme plus pure que l'eau du rocher. Dieu est le principe et la fin de tous ses actes. La divine Mère de Jésus a aussi sa part de ce grand coeur. Il établit dans son domaine la congrégation de la sainte Vierge et pendant longtemps il en est le digne président. Comme Cartier, Champlain et Maisonneuve, il veut attirer les bénédictions du ciel par l'intercession de celle qui est toute puissante sur le coeur de son Fils.

Mais c'est surtout dans ses adieux que l'on trouve le parfait chrétien. Dans ce dernier entretien avec les siens apparaît dans toute sa splendeur son âme imprégnée de foi et d'humilité. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit il leur ordonne d'être toujours des catholiques modèles et de loyaux sujets de sa Majesté le Roi de France, il leur commande la confraternité et la bonne entente entre eux. "Ne laissez jamais, dit-il, les mesquins intérêts du lucre diviser votre foyer, et aimez-vous les uns les autres." Paroles des vénérables patriarches, paroles du grand apôtre de l'Amour. Cet homme qui fut l'un des plus vaillants soldats de la colonie, qui gouverna les Trois-Rivières, que Louis XIV avait anobli, fut avant et pardessus tout un soldat de l'Eglise, de la sainte Vierge, de Jésus-Christ.

Ainsi ces quelques hommes, religieux et laïques, dont l'action s'est étendue sur le berceau des Trois-Rivières donnent amplement raison d'espérer que les fêtes du troisième centenaire de la cité de Laviolette seront une confirmation de cette vérité historique: "Il entrait manifestement dans les desseins de la Providence que les grandes découvertes servissent à la diffusion de l'Evangile".

Toutefois les solennelles assises de 1934 ne s'arrêteront pas à ces hommes, puisqu'elles doivent produire toute la synthèse de l'histoire trifluvienne. Elles sauront démontrer que l'atmosphère religieuse dans laquelle fut baignée la ville naissante s'est maintenue dense et féconde. Sous l'égide de l'Eglise s'est accompli le merveilleux développement des Trois-Rivieres, comme ailleurs celui du Canada tout entier. On ne saurait trop le répéter. Aussi, plus éclatante que son expansion matérielle brille son expansion religieuse.

A mesure que la pacification des Sauvages s'effectue, permettant à la petite population trifluvienne de respirer librement l'air frais et embaumé de ses forêts et de ses rivières, la vie s'organise. Les Jésuites élèvent un temple paroissial dès 1684. Les Dames Ursulines de Québec essaiment vers Trois-Rivières, en 1697, pour y étendre leur oeuvre éducationnelle. Dix générations de mères de familles ont puisé entre les murs austères de leur couvent la science de l'esprit et du coeur. Les Récollets, réinstallés dans leur ancien poste sitôt revenus au pays, en 1670, construisent leur église conventuelle en 1698. Reconstruite et agrandie, en 1754, elle a bravé les ans malgré l'épreuve qui a changé le cours de ses destinées en permettant à nos frères protestants d'en acquérir la propriété, quelques années après la spoliation des biens des Jésuites qui en étaient devenus les détenteurs. Or cette humble église, tapie dans l'ombre d'un bosquet à l'angle nord-est de la terrasse qui surplombe le havre apparaît plus qu'une relique vénérable. Elle fascine les regards des amateurs d'antiquité, elle fait battre les coeurs patriotes, elle ranime la flamme religieuse des trifluviens. Ne recèle-t-elle pas, dans l'épais silence de sa crypte, les restes mortels du premier Canadien-français que la piété populaire vénère comme un saint? L'histoire des Ursulines atteste que, parmi d'autres religieux et quelques laïques de marque, se trouve "le Frère Didace Pelletier, Récollet, natif de Ste-Anne de Beaupré, mort en odeur de sainteté dans notre Hôtel-Dieu, le 21 février 1699, et que Dieu honore du don des miracles". Dieu voudra-t-il, qu'en cette occasion unique des fêtes du troisième cente-

(Suite à la page 16.)

Trois-Rivières, son bilan industriel et ses possibilités

par Henri FERRON

Comptable licencié, professeur d'initiation commerciale au Séminaire Saint-Joseph.

Nous sommes à la veille des fêtes qui commémoreront le troisième centenaire de la cité de Laciolette. Le passé a été évoqué avec succès par nos historiens; on a fait la lumière sur de grande figures qui, jusqu'ici étaient demeurées dans l'ombre; on a éveillé des faits jusqu'aujourd'hui ignorés, on a fait revivre toute l'histoire régionale et on l'a popularisée.

Il semble opportun dans une période d'arrêt, qu'après avoir étudié profondément le passé, nous scrutions un peu l'avenir de notre ville, par l'analyse de nos forces latentes et de nos ressources qui ne demandent qu'à être développées et ceci m'a fourni le sujet de cet article: "Trois-Rivières, son bilan industriel et ses possibilités".

C'est à nous, les jeunes, qu'il appartient de nous demander ce que sera notre ville dans 20 ou 30 ans et non à la génération de ceux qui terminent paisiblement leur carrière. Si, en émettant nos idées, épris parfois d'enthousiasme, nous errons un peu en dehors de la ligne du juste milieu, nous sommes convaincus que les plus vieux ne nous en tiendront pas compte, puisqu'ils comprennent toute notre bonne volonté.

Nous commencerons d'abord par fixer le sens que nous voulons donner au mot industrie, nous discuterons des facteurs qui font choisir tel site plutôt que tel autre pour l'établissement d'une industrie, nous ferons ensuite le bilan de ce que nous possédons dans le domaine industriel et nous en viendrons à la possibilité de nouveaux développements.

Choix d'un site industriel:

Nous entendrons ici par industriel l'industrie manufacturière qui consiste dans la transformation de matières premières, inutilisables par elles-mêmes, de façon à les rendre utiles et susceptibles de satisfaire à des besoins de l'humanité, ou encore transformation d'une chose déjà utile en une utilité nouvelle. Toutes les commodités de la vie sont le résultat du travail et de cette transformation en un endroit quelconque du globe. La vie industrielle est une vie intense et pleine de recherche de la part de celui qui conçoit et dirige, car la migration des individus de même que le déplacement des maisons d'affaires ne sont pas l'oeuvre du hasard. Des forces multiples attirent ou repoussent. Des raisons particulières déterminent le choix d'un industriel en quête d'un site.

Lorsqu'un individu, possédant les capitaux nécessaires à l'établissement d'une usine, a conçu l'idée de fabriquer tel produit qui répond à un désir, exprimé ou non, de ses semblables, il doit se livrer alors à une période d'étude afin de choisir le point géographique qui conviendra le mieux au succès de son industrie, car plusieurs facteurs sont nécessaires à sa production; il devra se procurer la matière première le plus avantageusement possible.

Il y a aussi d'autres causes plutôt d'ordre psychologique, qui influencent souvent l'industriel parce que l'on a réussi à exercer sur lui une persuasion efficace. Comme on le voit le choix d'un site est un problème important et complexe.

A l'occasion du troisième centenaire de notre ville il semble que chacun doit faire un peu quelque chose afin de faire valoir ce que nous possédons et pouvons offrir, que tous nous devrions pouvoir répondre à l'étranger qui nous demanderait à brûle-pourpoint: A quels facteurs est dû le développemen t des Trois-Rivières? Quels avantages peut offrir Trois-Rivières? Quelques mots d'explications, une tournée à travers la ville, parlant de nos ressources, donnant l'historique de nos industries et leur nature, peuvent faire naître toute une foule d'idées dans le cerveau d'un industriel en quête d'un site. N'allons pas dire des choses à notre désavantage et décrier notre ville. Jouons le rôle d'un honnête vendeur, convaincu de la qualité de sa marchandise, et laissons à l'acheteur le soin de trouver nos points faibles.

Bilan de nos industries :

Les industries que nous possédons à notre actif sont d'origine assez récente, puisque notre développement sous ce rapport a été lent. Occupés d'abord au commerce des fourrures, nous avons servi ensuite de centre de peuplement à un district très vaste. Ce n'est qu'en 1852, alors que commença l'exploitation de ce qui devait faire notre richesse et notre renommée, le bois, que date les débuts de notre véritable développement industriel. En effet en 1852 Messieurs Norcross et Philipps établirent une scierie qui fut connue sous le nom de "Moulin des Américains". Le produit de cette industrie, de la planche et du madrier était expédié aux quatre coins du globe et particulièrement aux Etats-Unis. Le moulin des Américains était situé exactement où se trouve aujourd'hui la scierie de l'International Pulp & Paper Co.

Déjà en 1827, les frères Bellefeuille établissaient une fonderie et un atelier de réparations qui existent encore aujourd'hui à *l'Enseigne du Vieux Marteau.*

En 1854 se fonde une industrie, qui, je crois, est la plus ancienne qui existe encore de nos jours, Balcer Clove Manufacturing Co.

En 1860 s'ouvre une manufacture de cercueils connue aujourd'hui sous le nom de Girard & Godin Ltée.

En 1867 Geo. Baptist, construisait une scierie sur l'Ile de la Potherie, site actuel de la Wayagamack Pulp & Paper.

Même année 1867, construction du chemin de fer Québec-Trois-Rivières.

1880, construction du chemin de fer Trois-Rivières-Montréal.

1881 ouverture d'une manufacture de biscuits et de bonbons, J. N. Godin.

1883 les vieilles Forges St-Maurice cessent de fonctionner après avoir fourni le Canada, pendant 150 ans, de poêles,. chaudrons,. marmites, charrues, fer à repasser, etc.

1889 La Compagnie Canadienne des Conduits posait ses établissements ici. Le directeur de cette compagnie, M. de La Vallée-Poussin, ingénieur belge. Cette firme fut achetée plus tard par la Montreal Pipe Foundry qui devint par la suite la Canada Iron Foundry.

1893 ouverture de la Tebbutt Shoe Co.

1897 fondation de la North Shore pour desservir Trois-Rivières.

1907 des Ecossais fondent ici la Wabasso Cotton.

1908 grand incendie. des Trois-Rivières.

1910 Les mêmes hommes qui avaient jeté les bases de la Wabasso Cotton fondent la Wayagamack Pulp and Paper, réputée dans le monde par sa pulpe et son papier Kraft.

1913 Aboud & Frères ouvrent une manufacture de chemises et nous quitèrent en 1932 pour aller s'établir au Cap-de-la-Madeleine.

1922 l'International Pulp & Paper Co. commence à produire. La même année la St-Lawrence est fondée par le roi des mines, M. Timmins.

1932 La City Gas & Electric produit le gaz artificiel et l'offre en vente au public et aux industries.

Nous avons là en résumé les principales dates de notre développement industriel. Il y a eu différentes autres industries qui ont fonctionné un certain temps et sont ensuite disparues. Parmi ces tentatives il en est une en particulier qu'il est intéressant de noter; vers 1900, je n'ai pu me procurer la date exacte, une entreprise s'est formée lans le but d'exploiter le gaz de St-Barnabé Nord et de l'amener aux Trois-Rivières. On utilisa le gaz pendant quelques mois pour voir ensuite les puits se tarir. Certains prétendent que le gaz aurait été suffisant si l'on avait restreint la consommation à l'usage domestique. S'il vous est donné de passer à Yamachiche et montant vers St-Barnabé, le long de la Rivière appelée "Grande Rivière d'Yamachiche" vous verrez encore aujourd'hui que pratiquement tous les cultivateurs de l'endroit possèdent leur installation individupelle et utilisent le gaz pour l'éclairage et le chauffage.

Les industries que nous avions en 1929 employaient 7,-002 personnes, payaient en salaires, en gages $7,792,000. annuellement et mettaient sur le marché des produits ayant une valeur de $42,477,000. et le capital investi dans l'industrie était de $84,695,000.

Trois-Rivières et ses *possibilités industrielles.*

Trois-Rivières est avantageusement situé au point de vue industriel. En plus d'avoir en face d'elle une grande voie d'eau, par chemin de fer elle est en contact direct avec les villes du nord, et avec Québec et Montréal. Au moyen de nos traversiers on atteint un autre chemin de fer sur le sud. Mais c'est surtout notre port naturel à eau profonde et d'accès facile qui est destiné à jouer un grand rôle dans notre développement économique. Il est sur la grande route de l'Atlantique, sur la route de l'est des Etats-Unis par le Richelieu et sur celle du centre canadien et américain par les grands lacs, le trafic dans notrer port augmente continuellement, puisque Trois-Rivières est le centre de distribution de toute la vallée du St-Maurice et de la partie avoisinante de la rice sud et est appelée à devenir un grand centre d'entreposage. La population qui s'y approvisionne naturellement est d'environ 145,000.

Dans un rayon de 50 milles au sud, à l'est et à l'ouest, et de 100 milles vers le nord toire, immensément riche se toutes les activités d'un terri- déverse vers notre ville.

Après avoir établi le bilan de nos industries, demandons-nous s'il n'y aurait pas possibilité de succès pour de nouvelles industries.

Trois-Rivières possédant le coton et notre ville voisine, le Cap-de-la-Madeleine, la soie artificielle, une industrie de confection pour dames aulait sur les lieux la matière première et pour débouché, le marché local d'abord et toujours le grand marché canadien.

Drummondville possède une industrie de soie artificielle semblable à la T.S.R. of Lyons du Cap-de-la-Madeleine. Cette industrie a donné naissance à trois autres industries qui utilisent le produit de cette dernière comme matière plemière: l'industrie des bas et tricots de soie, teinture de la soie, enfin impression de la soie. Il semble que des industries de ce genre auraient des chances de succèc dans notre région.

L'histoire note que Trois-Rivières possédait autrefois une des plus anciennes briqueteries du Canada. J'ignore les causes de sa disparition, mais peut-être serait-il possible de la faire revivre.

Ce qui nous manque surtout ici n'est pas tant la grande industrie que la petite et la moyenne industrie, qu'une classe d'artisans qui soit une soupape, une classe toujours souple et assurée de son existence, à côté des masses ouvrières, qui, elles, dépendent du destin d'un jour et ne sont pas plus assurées de leur lendemain que les feuilles des arbres de la forêt. Ce qui nous manque c'est la diversité, en même temps que de petits ateliers qui soient un rouage dans la production.

Notre Ecole Technique fourni des techniciens qui ont des connaissances suffisantes pour fonder de petits établissements qui permettraient à leur propriétaire de gagner honorablement leur vie. Les Frères Lebrun ont exposé récemment des travaux en fer forgé qui démontrent chez eux un goût rafiné et des aptitudes qui mériteraient à être exploitées dans une petite industrie qui pourraient peut-être employer quelques individus sous leur direction. Notre région n'aurait pas le pouvoir d'absorbsion suffisant, puisque le fer forgé est plutôt un article de luxe, qui n'est apprécié que par les esprits cultivés et ne peut être acquis que par le petit nombre, étant donné son prix. Il suffirait de se mettre en contact avec des maisons importantes de la métropole pour qu'une telle production soit facilement absorbée et procure à leurs auteurs une rémunération convenable et un brillant avenir.

Lucien Romier disait en 1932 en pleine période de dépression économique: "Je garantis la fortune à quiconque apportera demain un produit nouveau, quelqu'il soit, pourvu qu'il soit utile à ses semblables et actuellement la promesse de bonnes affaires est à celui qui avant de savoir ce qu'il produira ou vendra, ira dans la foule, dans les maisons et verra ce dont on a besoin; puis l'ayant vu, sachant ce dont on manque, le fabriquera et l'offrira." C'est le genre d'industrie dont je viens de parler plus haut, qui avec la grande industrie, assurerait notre solidité et donnerait naissance à une quantité de petits patrons indépendants et libres. Je ne fais que toucher des grandes lignes,, des questions qui devraient être étudiées et approfondies, car elles sont autant de jalons le long de la route à suivre, autant de chaînons de la chaîne d'entreprises dont devra se composer notre organisme économique. Dans la petite comme dans la moyenne industrie combien d'entreprises pourraient être organisées qui compléteraient l'agriculture de notre région. L'industrie de la mise en conserve mériterait peut-être d'être exploitee avantageusement dans notre district.

Pour organiser ou attirer des industries on doit procéder lentement et avec méthode, puisque tous les mouvements d'expansion requièrent de lents et pénibles efforts de recherches et de documentation. Un développement trop rapide d'une ville ressemble souvent à un feu d'artifice merveilleux; c'est très joli le temps que ça dure, mais après, l'obscurité nous paraît plus grande. Mieux vaut que moins d'industries naissent, mais que celles qui naîtront ici, naissent viables, de façon à ne pas créer une prospérité factice d'un moment, pour ensuite disparaître.

(Suite à la page 10.)

UNE HISTOIRE DE GALVAUDEUX

par Dollard Dubé

de la Société d'Histoire Régionale des Trois-Rivières.

C'était tard dans l'automne de 1890. On était partis de La Tuque en "bacagnoles" pour aller coucher à une vieille ferme abandonnée à quelques milles plus haut. On était six en tout. Narcisse Bourassa, un des pionniers de La Tuque, France Rivard, Charles Dubé, Tt-Louis Blais, un nommé Jos Lauzon, qui venait de d'dans le bas, à c'qui disait, en nous demandant de l'*emmener avec nous* autres, et enfin moi, comme de raison,, Antoine XXX. On s'était rendus comme ça le soir, pour pas perdre trop de temps le lendemain matin sur l'ouvrage.

Quand on est arrivés, il commençait à faire brun un peu, alors, Narcisse, qui était l'for'man d'la "gang" nous dit: "B'en, à c't'heure, les gars on va faire un peu de "train" dans le campement, pour pas que ça soit trop malpropre, on va allumer un bon feu dans l'poêle, puis après, ceux qui voudront manger une "bine" auront rien qu'à s'approcher: France en a préparé des sucrées de bonnes à La Tuque avant de partir. Pas vrai France?...

—Ca dépend des goûts, ça Monsieur Narcisse.

Et nous voilà en train de faire un peu de "ménage": France rajuste le tuyau du poêle et allume ce dernier, Narcisse rafistole un vieux banc, Charles bouche les carreaux des fenêtres avec des bouts de carton, Tit-Louis balaie un peu pendant que le grand Jos Lauzon et moi allons chercher de la bonne eau fraîche. Au bout d'une demi-heure on est tous installés autour de la table, au-dessus de laquelle on a suspendu le fanal au plafond, et, les langues, comme les fourchettes ne chôment pas.

Après avoir ben mangé, on fait un brin de jasette, entre deux, trois ou quatre pipées, puis chacun gagne son coin pour passer la nuit. Le lit de chacun, c'est le plancher qu'on a recouvert de petites branches de sapin, excepté, b'en entendu pour le forman, qui doit coucher sur quatre planches, à deux pieds de terre, dans un coin.

France, comme de raison, est le dernier à se coucher. Après avoir lavé la vaisselle, il est venu s'asseoir sur une grosse bûche, près du poêle, et il reste là, les coudes sur les genoux, la tête penchée dans la main gauche, la pipe qu'il porte de temps à autre à sa bouche, dans la main droite pendante, l'oeil vague, lointain.

"C'est i' parce que ta femme est pas venu que tu veux pas te coucher, à soirée, lui demande Charles, narquoisement. Allons, viens don' te r'poser comme nous autres, hein ! C'est toujours pas elle, ta femme, qui va bûcher à ta place toute la journée de d'main..."

Mais France ne répond pas. Alors Charles voyant que son sermon ne prend pas, se renfrogne dans ses couvertures et ne dit plus autre chose que: "Bonsoûère, France, d'abord que tu veux pas te coucher".

Puis, tout retombe dans le silence. Seuls le crépitement du bois un peu vert danh le poêle et des raies lumineuses qui sautent en zigzags rouges ou dorés sur le plancher en pièces équarries, et sur les murs, marquent le temps et notre présence, avec le ronflement des hommes.

Au bout d'une heure, France se lève, remet quelques bonnes grosses bûches dans le poêle, éteint complètement le fanal et va s'étendre dans son coin, après avoir fait sa prière.

Ca fait pas dix minutes qu'il est couché que tout le campement est rudement secoué. pendant qu'une grosse boule de feu le traverse d'un bout à l'autre, frappe le poêle, renverse la table et va sortir par la cambuse en laissant sa trouée toute fumante et noircie dans le rebord.

Du coup, tous les hommes sont sur pieds.

"Qu'est-ce que c'est ça?... clame le contremaître. Allumez le fanal!...

—C'est peut-être un avertissement dit France.

—I' a pourtant pas de méchant monde parmi nous autres, reprend Narcisse.

—Ca serait-i' pas que le campement est hanté plutôt, que j'leur dis.

—C'est pas possible, dit Narcisse, i' a rien que nous autres qui s'nons ici depuis des années. En tout cas, c'est pas ordinaire. Si vous voulez les ga's, on va dire le chapelet.

On se jette tous à genous et Narcisse commence les prières. Moi, j'vous dis b'en franchement que j'ai pas le goût au chapelet, je fais rien que regarder dans le trou qui fume encore dans le mur, c'est plus fort que moi, j'sens que ma nuit est finie et que j'pourrai p'us dormir.

Après le chapelet, moi j'leur dit: "a c't'heure, les ga's on va aller coucher chez Jean Baptiste Boucher. I' reste qu'à trois quarts de mille dans le haut, et ça va i' faire rien qu'plaisir d'avoir d'la compagnie. Correct?

—Correct.

On rapaille nos nippes, on attelle les chevaux, qui n'ont pas touché un brin de foin dans leur litière et on part dans la nuit fraîche, par un beau clair de lune.

Avant le perdre la ferme de vue, Ti Louis se r'tourne en disant: "J'le saurai ben moé, c'qui a là dedans.

—"Dis pas ça, Louis, ça peut te porter malchance ajoute Charles d'une voix tremblante.

—Malchance ou pas malchance, je jure que j'en aurait le coeur net...

x x x x

—Qu'est-ce qui vous amène? nous d'mande Baptiste à notre arrivée.

—On pourrait-t-i passer la nuit avec toé, Baptiste, lui demande Narcisse, j'pense que l'tonnerre est tombé sur la vieille ferme.

—L'tonnerre, ça tombe rien quand i' mouille, ça, répond Baptiste.

—Tu penses, toi. B'en moi, j'ai déjà entendu dire par le grand John St-Ours. qu'il avait vu ça, lui, un jour, dans les hauts. L'tonnerre était tombé sans un brin de pluie. En tout cas ç'a fait pareil comme le tonnerre. C'était une grosse boule de feu qui a traversé le campement de long en large et qui est allé faire un trou grand comme ça dons le mur de la cambuse. Tu parle qu'on a eu peur.

—"Oui, b'en vous êtes toujours pas pour coucher dehors. Allez dételer et on va faire de la place, en se tassant un peu. D'main, au petit jour, on r'tourn'ra voir ça.

Le lend'main matin, on r'tourne tous voir la vieille ferme de malheur. Il n'y a plus de trou ni dans la porte, ni dans le mur de la cambusé, la poêle est b'en en place, la table aussi, mais il n'y a plus un brin de foin dans la litière. V'la Baptiste qui part d'un grand éclat de rire. "J'pense, les jeunes, qu'vous êtes tous un peu poules mouillées".

—Si on est si poules mouillées que ça, tu peux toujours esayer de passer la nuit tout seul ici à soir, toi, lui répond Narcisse.

—C'est pas ça qui peut m'effaroucher, les jeunes. Ca fait cinq ans que je passe tout fin seul dans mon campement et i'a pas eu encore un diable pour venir me déranger.

—"B'en, dans c'cas là, j'm'en va' rester moi aussi, dit Ta-Louis, j'vous ai dit qu'j'en aurais l'coeur net, et je n'suis pas homme à r'culer levant c'que j'dis. Accepte tu ma campagnie, Baptiste?

Et on s'en r'tourne tous pour le travail de la journée. Vous pouvez penser que la boule de feu ne nous partait pas de la mémoire, et on avait b'en hât d'arriver au lendemain matin pour voir la binette de Jean Baptiste le brave.

"T'as pas changé d'idée, toujours Baptiste, lui demande Charles, en ricanant, sur la fin de la journée.

"Crains pas, lui répond Baptiste, je n'suis pas homme à r'venir sur c'que j'dis. A huit heures, à soir, a's'rai installé dans la grande ferme. J'vous invite à v'nir passer l'commencement d'la veillée avec moi, si l'coeur vous en dit. Vous vous en r'tournerez à l'heure que vous voudrez.

Comme de faite, à huit heures, Baptiste est b'en installé dans la grand' ferme et attend notre visite, qui ne tarde pas comme vous pensez. On parle, on rit, une histoire n'attend pas l'autre. Narcisse, lui, conte des peurs, toutes sortes de peurs, des vraies et des pas vraies, qui sont toutes arrivées dans les hauts, à c'qu'il dit; tellement qu'il nous en fait dresser les ch'veux sur la tête des fois. On voit b'en qu'il n'a pas pu digérer la "poule mouillée" de Baptiste, et qu'il veut l'amollir avant de le quitter. Mais Baptiste n'en rit que plus fort et lui en colle à son tour deux ou trois supérieures par ci par là.

Vers neuf heures, Charles commence à bailler et à parler de s'en aller. Mais Ti Louis ne l'entend pas ainsi:

"Moi, les ga's, j'ai dit quej'restais ici pour en avoir l'coeur net et i' a pas un sacre 'iable pour m'en empêcher. Pas vrai Baptiste?

—Comme tu voudras, mon vieux, mais moi j'te r'tiens pas.

—Peut-être que vous accepteriez un autre compagnon, leur demande France, à brûle pourpoint.

—"Tiens, tu fais le brave toi aussi lui ricana Narcisse.

—C'est pas que j'sois plus brave que les autres, mais puisqu'y a rien d'changé dans le campement depuis hier au soir, on s'est peut être imaginé ça ensemble.

—Ah! pour ça, non, par exemple, que j'leur réponds. J'vous jur' que j'lai vu, moi, la boule de feu. J'ai passé tout le temps du chapelet à regarder le trou qu'elle avait fait dans le mur; tiens, ici, on voit encore la marque.

J'pense que t'as la berlue. mon vieux, dit Baptiste j'en vois pas une seule marque, moi. Vous autres, les ga's?

Narcisse s'approche, regarde le mur l'examine et m'dit, en se r'tournant: "P't'ê'b'en qu'on s'est trompé, Antoine. Tiens, jai b'en envie de passer la nuit ici.

—Ca, c'est ton affaire. Viens ou viens pas, ça m'est égal. Moi, c'est entendu, j'passe la nuit ici.

—Moi aussi, répond Charles. d'abord que c'est comme ça. Après tout, ons'ra pas pire ici que tout seuls là bas. P'is on aura pas besoin de sortir; rien qu'à r'donner un peu plus d'foin aux bêtes Tu veux b'en qu'on reste avec toi, hein! Baptiste?...

ça c'est votre affaire, les ga's. Allez-vous en si vous voulez, ça n'me dérang'ra pas plus que si vous restez.

—B'en. j'sus toujours pas pour aller passer la nuit tout fin seul avec le grand Jos, dans l'campement de Baptiste, que j'leur dis on va rester, nous aussi Mais si i'arrive que' qu' chose, vous s'rez responsables.

—Prends pas d'crainte, m'répond Baptiste. Couche toi comme les autres et dors b'en sur tes deux oreilles. C'est moi qui t'réveil'rai d'main matin.

x x x x

Comme de faite, on s'couche, après avoir fait ensemble not' prière; Baptiste fait un bon feu dans l'poêle, et à ma d'mande, i' laisse flamber le bout d'chandelle, dans l'fanal.

Vous comprenez que j'dormais pas gros.

Vers minuit, v'la t'i pas que la porte qui était barrée avec un gros verrou d'deux pouces, s'ouvre brusquement et un grand homme brun, habillé tout en noir et pas d'tête sur les épaules, entre, passe d'un bout à l'autre du campement, sans s'arrêter ni dire un mot, et va monter l'escalier qui mène au grenier.

"As-tu vu, Baptiste? lance sourdement Ti Louis.

—Oui, mais j'pense que c'est un tour de France. Attends, j'va aller voir s'i' est couché.

—Rest'couché, Baptiste, répond France, j'te jur'que c'est pas moi, j'ai assez peur que ce soit l'diable.

—Non, j'reste pas couché comme ça moi, j'm'en v'a l'savoir c'qui a.

Et Baptiste se lève, mais pour se r'coucher d'un coup, comme si quelqu'un l'avait r'poussé. Puis quatre hommes entrent de nouveau par la porte Ils sont tous habillés en noir comme le premier, mais portent comme une espèce de tombe. I' traversent silencieusement le campement et montent l'escalier comme l'autre, mais en frappant les marches avec leurs souliers d'fer. Rendus en haut, i' laissent tomber lourdement la tombe sur le plancher et un vacarme d'enfer commence.

Baptiste, qui est pas un peureux, s'lève d'un bond tout en colère: "J'en ai assez d'ces folies là, moi. Prends ta hache, Louis et mets toi près de la porte. Si 'y en a un qui veut sortir ou rentrer, manque le pas. P'is vous autres, les ga's, bougez pas".

Et Baptiste prend lui aussi sa hache et monte l'escalier, p'is i' s'arrête, comme figé, en haut. Des hommes, qui avaient une boule de feu à la place de la tête, dansaient une folle sarabande autour d'un mort. Des chaînes rampaient sur le plancher et le long des murs avec un bruit infernal; des verrs s'entrechoquaient et volaient en éclats; d'immenses plaques de fer se frappaient l'une contre l'autre comme des cimbales; un grand endiablé frappait à grands coups répétés sur une enclume avec une masse formidable que trois hommes ordinaires auraient pas levée d'terre p'is, par dessous tout ce tonnerre d'enfer, des rires diaboliques, des gémissements, des pleurs, des cris de douleurs... tellement qu'on en avait tous les cheveux dressés sur la tête.

Ti Louis, près de la porte serrait sa hache si fortement qu'il en avait tous les doigts crispés à blanc et Baptiste dont on voyait toujours l'bout des bottes ne bougeait pas d'une ligne.

Combien ça duré d'temps? j'pense b'en que personne le sait. En tout cas, Baptiste a descendu rien qu'après que tous les bruits ont arrêté. Alors, i'a dit à Ti-Louis("As-tu vu passer quelqu'un?

—Non, répondit Ti Louis, tout pâle.

—Viens avec moi. I'sont tous sortis par une des f'nêtres en haut.

Et tous deux montèrent. Tout était rentré dans le cal,me comme si rien n'avait été. Seulement un volet de fenêtre était ouvert.

"Vois-tu, dit Baptiste, c'est par là qu'i' sont partis tout d'un coup. Attends-moi ici, j'm'en va' aller voir

P'is i' s'avance jusqu'à la fenêtre, se baisse pour regarder dehors. La f'nêtre est à dix bons pieds du sol; l'air est frais, la lune est pleine et personne en bas. Alors, i' prend le volet de droite et vient pour le fermer, mais en se r'culant d'un pas, il reçoit violemment le volet de gouche en plein derrière la tête, et le volet de droite s'arrache de sa main. P'is un grand coup d'vent entre en sifflant par la f'nêtre, éteint son fanal et le jette à la renverse. Ce que voyant, Ti-Louis descend à toutes jambes, pendant que le vacarme recommence de plus bel.

Baptiste, qui n'a pas perdu connaissance, assiste, tout tremblant et muet à cette farambole endiablée. Mais personne ne le touche, on semble ignorer sa présence. De peine et de misère, il parvient à ramper jusqu'à l'escalier qu'il enfourche en trois bonds et vient tomber à quatre pattes au pied du poêle, où Ti-Louis est tombé tout à l'heure presque sans connaissance.

"Sortons d'ici, gémit-il, c'est l'diable". L'un après l'autre on s'glisse tant bien que mal vers la porte. Celle ci s'arrache violemment de ses gonds et vole en éclats au beau milieu de la pièce, sans frapper personne, pendant qu'un vent froid nous pousse une pluie fine et glaciale dans la figure. P'is tout redevient tranquille et nous v'la tous dehors comme par enchant'ment. Seul'ment, i' en manque un, le grand Jos.

"C'est drôle, j'lai pas vu faire sa prière, moi, hier au soir, remarque Narcisse".

—Moi non plus, dit France, mais p't'ê'b'en qu'ça l'a pas réveillé tout ça.

—En tout cas, dit Baptiste, allons finir la nuit à mon campement, on l'saura d'main matin, c'qui a au fond d'ça.

Vous comprenez qu'on n'a pas dormi l'reste d'la nuit. Baptiste nous a tout conté c'qui avait vu et entendu. effrayant! !

Le lend'main matin, on s'rend tout en groupe à la ferme maudite. Rien n'était dérangé, tout était comme la veille au soir, quand on était rentré pour veiller.

"Cout' don' dit tout à coup Baptiste. Votre ami, Jos. qui était avec vous autres hier, on l'a toujours b'en pas r'vu. Ca s'rait-t' i pas Jos l'galvaudeux, c'grand gaillard là? .

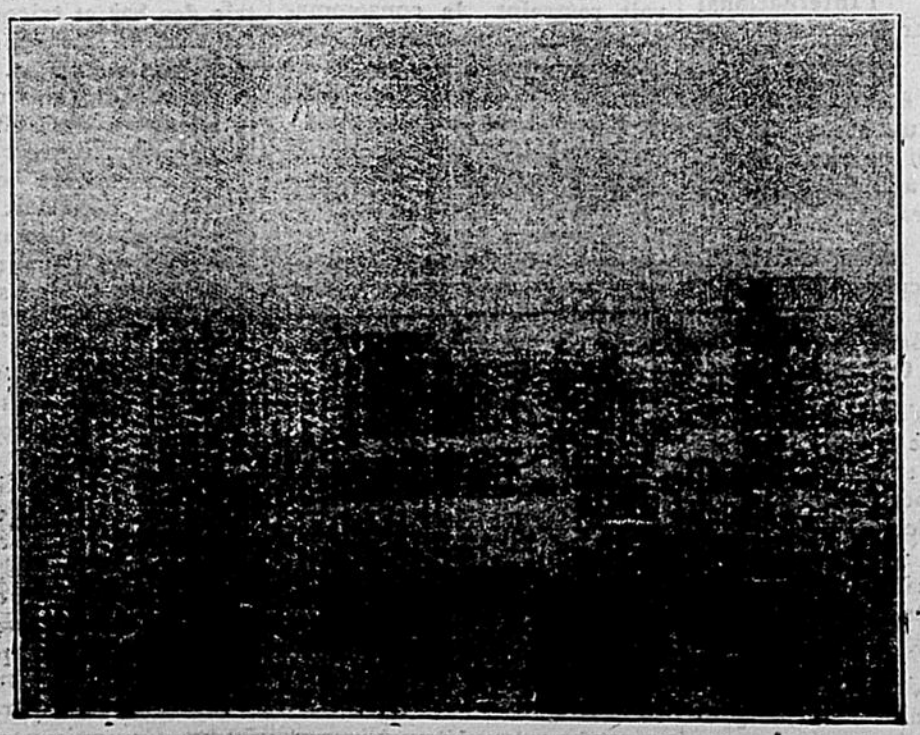
—I' nous a dit qu'son nom était Lauzon et qu'i venait d'en bas, dit Narcisse.

—B'en c'est justement lui, not' porte malheur. J'en ai b'en entendu parlé, maisj'pensais pas qu'c'était comme ça. Ca msurprendrais pas que l' diab'e soit v'nu l'chercher. Tâchez d'choisir mieux vot' mondt. à c't' heure hein! ça s'ra une bonne leçon pour vous autres...

Et voilà comment finit lhistoire de Jos L'Galvaudeux.

Mes p'tits amis, termine Antoine vous avez pas vu ça, vous autres, ces affaires là. B'en si vous voulez pas les voir, tâchez d'pas sortir avec du mauvais monde.

DOLLARD DUBE
de la Société d'Histoire
Régionale des T.-Rivières



Les flotteurs de bois sur le Saint-Maurice avant 1900.

1934 EVOQUE TROIS SIECLES D'HISTOIRE TRIFLUVIENNE

Les premiers trifluviens possédaient un audace conquerant qui les poussa à fouler les premiers les terres inconnues de l'ouest du continent américain.

BERNARD BENOIT Gérant

LA GREAT-WEST LIFE

AGENTS DE LA VILLE

J. Donat Beaumier
F. X. Bergeron
Lorenzo Bureau
J. Oscar Rivard
Raymond Rivard.

AGENTS DE LA CAMPAGNE

Alfred Brochu, La Tuque, P. Q.
Ant. Dolbec, Shawinigan Falls, P. Q.
A. L. Dumont Bécancourt, P. Q.
E. G. Nobert, Ste-Geneviève de Batiscan, P. Q.
J. P. Poulin, La Sarre, P. Q.
Raoul Shooner, Pierreville, P. Q.
J. A. Trépanier, Louiseville, P. Q.

EDIFICE LORANGER — TROIS-RIVIERES — 1371 HART

CHEZ-NOUS

LES OFFICIERS ET LES DIRECTEURS

DE LA

CHAMBRE DE COMMERCE

SOUHAITENT A TOUS LES

Touristes qui visiteront Trois-Rivières au cours des fêtes du Troisième Centenaire

UNE CORDIALE BIENVENUE

DIRECTEURS

J. A. BERTRAND,
I. H. COPELAND,
MAURICE FORTIN,
NORMAN LABELLE
FRANÇOIS LAJOIE,
EMILE JEAN.

OFFICIERS

FRANÇOIS LAJOIE, président,
ROBERT RYAN, vice-président,
F. M. MARCOTTE, trésorier,
G. E. ALLEN, secrétaire.

DIRECTEURS

WILLIAM LAMBTON,
F. M. MARCOTTE,
CHS E. PAGE,
J. H. RENE DE COTRET,
F. I. RITCHIE,
ROBERT RYAN.

Quelques vieilles maisons de la région trifluvienne

Conservées et réparées par les soins de la Commission des Monuments Historiques de la Province à Yamachiche, à Batiscan et à Ste-Anne de la Pérade.

I—LA MAISON GERIN-LAJOIE, A YAMACHICHE

M. Léon Gérin parle ainsi de la maison où était né son père, Antoine Gérin-Lajoie, l'auteur de Jean Rivard, le 4 août 1824:

"La maison de bois, basse, mais assez longue, avec sa cuisine et sa remise en allonge, datait du siècle précédent. C'était bien une des plus anciennes, sinon des plus décoratives des alentours. Contrairement à ses voisines, elle s'élevait du côté sud de la grande route, entre celle-ci et le fleuve. Au-delà des grands herbages de la rive basse et plane, miroitait dans le lointain la surface argentine du lac, sur laquelle se déplaçait avec la lenteur d'un hanneton, l'image réduite d'un vapeur ou d'un voilier.

".....

"L'intérieur de cette vieille maison avait bien son charme fait d'âge et de simplicité. Derrière ses volets de planches qui tournaient en grinçant sur leurs gonds de fer coulé, se cachaient des meubles comme on n'en voit plus souvent aujourd'hui: de grandes couchettes en bois, quelques-unes avec leur alcôve, des chaises et des tables de confection domestique, des "catalognes" recouvrant le plancher, des bahuts, une huche un banc-lit (à la fois coffre, siège et couchette), des rouets à pédale avec leur dévidoir, sans parler des images de piété et des portraits de familles à cadres de bois ou de cônes de sapin, suspendus au mur de la salle ou du petit salon."

x x x

II—LE MANOIR- PRESBYTERE DE BATISCAN

C'est le 3 mars 1639 que messire Jacques de la Ferté, aumônier ordinaire du Roi, abbé de Sainte-Madeleine-de-Châteaudun, chantre et chanoine de la Sainte-Chapelle du Palais Royal à Paris, un des associés de la Compagnie de la Nouvelle-France, concéda aux Pèers Jésuite établis dans la Nouvelle-France, ce qui fut connu un peu plus tard sous le nom de seigneurie de Batiscan. Cette concession, ainsi qu'il est expliqué dans l'acte de donation reçu le même jour par les sieurs Hervé Bergeron et Jérôme Cousinet, notaires au Châtelet de Paris, était faite" pour l'amour de Dieu."

Les Pères Jésuites prirent officiellement possession de leur concession le 10 octobre 1662. Ce jour-là, le Frère François Malherbe, procureur des msisions des Trois-Rivières et du Cap-de-la-Madeleine, se transportait à Batiscan avec les témoins, Guillaume de Larue et drien Guillot, et prenait possession à la mode du temps, c'est-à-dire "en arrachant des herbes et en jetant des pierres."

A l'est du village de Batiscan, entre la route nationale et le fleuve, on voit une grande maison de pierre qui a servi longtemps de manoir et de presbytère. Sa façade est du côté du fleuve car, jadis, le chemin du roi passait au sud de la maison. Tout près, s'élevait l'ancienne église de Batiscan dont il reste encore des traces sur le sol. En quelle année fut construite cette maison? Les documents nous manquent pour l'établir mais elle date certainement du dix-septième siècle.

La spacieuse résidence est aujourd'hui la propriété de M. Albert Décary, et est en parfait état de conservation.. On trouve les pentures, les serrures, les loquets, les targettes de fer ou en cuivre qui furent posés au dix-septième siècle. Bref, l'ancien manoir et presbytère de Batiscan est peut-être la vieille maison la mieux conservée du Canada. Honneur à M. Décary et à ses anciens propriétaires!

x x x

III—LE MANOIR DE LA PERADE

C'est le manoir où décéda, le 8 août 1747, Marie-Anne Jarret de Verchères, femme de Pierre-Thomas Tarieu de la Pérade, celle qui est entrée dans l'histoire sous le surnom d'héroïne de Verchères. Elle avait vécu un peu plus de quarante ans dans ce manoir.

Le manoir de la Pérade fut construit en trois parties. Celle du nord-est de cinquante pieds de front par vingt-six de profondeur, en pierre de grève, à un étage, date de 1673. Elle fut bâtie par Thomas-Xavier Tarieu de Lanouguère (Lanaudière), officier au régiment de Carignan, co-seigneur avec Edmond de Suève, son compagnon d'armes, de la seigneurie de Ste-Anne de la Pérade.

La partie centrale de vingt-six pieds de front sur trente-six de profondeur, fut construite par Pierre-Thomas Tarieu de la Pérade, quatre ans après son mariage avec Marie-Madeleine de Verchères. Cette partie fut rehaussée de deux autres étages, en 1873, par Pamphile du Tremblay, capitaine de milice et seigneur Dorvilliers, et dame Marie-Clémentine Dufort, son épouse, qui possédait le manoir depuis 1867.

Enfin, la partie sud-ouest, de vingt-six pieds par vingt-six, à un étage, fut construite en 1825, par l'honorable John Hale, membre du Conseil législatif, et seigneur de la Pérade, pour y recevoir lord Dalhousie, gouverneur du Canada.

A cette époque, le chemin royal était au sud-est du manoir, sur le coteau. C'est en 1845 que l'honorable M. Hale réussit à le déplacer pour le faire passer au nord-est du manoir.

En 1891, l'honorable M. Mercier, premier ministre de la province de Québec, qui avait acheté le manoir de la Pérade, y reçut les zouaves pontificaux et y tint même une couple de séances du Conseil exécutif de la Province.

Nous venons de voir que lord Dalhousie fut l'hôte de l'honorable M. Hale au manoir de la Pérade. Sous le régime français, la maison seigneuriale de la Pérade avait aussi reçu des personnages distingués. Les gouverneurs de Vaudreuil et de Beauharnois s'arrêtèrent à deux ou trois reprises au manoir de la Pérade afin de saluer M. de la Pérade et sa femme, l'héroique Madelon.

(Notes recueillies dans "Vieux Manoirs, vieilles maisons").

Ayons le culte des vieilles demeures

....Nous n'osons demander que l'on revienne aux anciens modèles. On nous permettra, du moins, de faire appel à toutes les bonnes volontés pour garder ce qui nous reste de l'héritage de nos ancêtres.

En effet, à ces vieilles demeures dont nous prenons la défense, "s'accroche un lambeau de notre histoire... Elles ont cheminé pour ainsi dire en même temps que nos pères à travers les siècles, abritant des générations, amalgamant sans cesse hier et demain et présentant à chaque instant ce caractère de continuité qui les rend sensibles à notre entendement. Elles ont beau dater d'un autre époque lointaine, cet anachronisme ne gêne pas notre esprit, parce que, s'étant associées à tous les événements de notre histoire, elles arrivent jusqu'à nos jours, en les reliant les uns aux autres, pour démontrer l'imprégnation constante du passé sur le présent. Elles nous aident à nous reconnaître d'une façon tangible dans la marche de la tradition, qui n'est autre que la fécondation ininterrompue des minutes à venir par celles qui viennent de s'éteindre".

Les vieilles demeures sont les gardiennes du passé. Entre elles et les personnes qui les habitent s'établit comme une communion d'idés, de sentiments qui se perpétuent d'une génération à l'autre et forment la base des traditions familiales.

(Vieux manoirs, vieilles maisons)

T.-R., son bilan

(Suite de la page 7)

Notre ville doit de toutes ses forces développer ses chances, les préserver et les mettre en valeur. C'est un bien noble placement, pour celui qui a des capitaux disponibles, que de chercher à les faire fructifier dans l'industrie, puisqu'en plus de proluire quelque chose d'utile, il donne du travail à ses semblables. Il y a des industriels qui mènent une vie bien tranquille, qui n'ont jamais occupé de poste pour faire rejaillir la gloire sur leur nom, mais qui sont sûrement des hommes supérieurs; des hommes qui tout en cherchant à gagner honorablement leur vie, ont la préoccupation constante d'assurer et même d'améliorer l'existence des employés qu'ils nourrissent.

On place à la bourse, dans des compagnies dont on a aucun contrôle et l'on craindrait de risquer le même montant dans une industrie dont on serait nous-mêmes les administrateurs. Qu'est-ce après tout que le placement dans des actions sinon un placement dans une industrie qui n'a pas plus de chance de réussite que celles que l'on pourrait développer nous-mêmes, pourvu qu'on s'enjoure des experts nécessaires à son bon fonctionnement.

Il n'y a aucun doute que 1934 amènera de nouvelles industries à notre ville, puisque Trois-Rivières a été mis sur la carte géographique et son nom popularisé. On a vanté son site, son climat, son histoire, ses possibilités d'avenir. On a démontré les qualités de sa main-d'oeuvre, ses facilités de transport, le bon marché de l'énergie électrique au point de vue industriel. L'air frais du fleuve et le paysage éloigné des montagnes, en même temps que les relations humaines, rendent la vie des plus agréables.

Le troisième centenaire aura son lendemain et ses conséquences économiques. Il faut que tous et chacun de nous profitent de l'occasion pour faire connaître Trois-Rivières aux visiteurs et étrangers de toute sorte qui viendront ici durant le cours de l'été.

Notre prospérité individuelle dépend en grande partie du développement de notre industrie, qui, en augmentant le pouvoir d'achat, du même coup améliore notre situation dans quelque domaine qu'on exerce notre activité.

Henri FERRON, C.A.,
Comptable Licencié.

La légendaire église des Récollets aux T-Rivières

Trois-Rivières serait une ville fade et sans charmes n'étaient les maisons anciennes, vestiges du régime français, qui mettent dans le décor trifluvien cette note pittoresque que les effets d'architecture moderne sont inaptes à dégager. Ces vieilles maisons de pierre ont comme une apparence humaine, tant elles évoquent ce fier passé formé d'actions chevaleresques et de sereine gloire. Nous les regardons du mêême oeil ennuyé avec lequel nous percevons les choses ordinaires du paysage; et pourtant, elles ont été les témoins d'une autre vie, plus âpre et plus difficile que la nôtre, elles respirent un héroïsme obscur dont la présence des anciens maîtres les a comme pénétrées; et c'est toute l'histoire, toute la trame de cette épopée miraculeuse que leurs pierres saturés de soleil décèleraient si elles pouvaient parler.

Parmi ces monuments faits pour la vénération et qui humanisent le visage de notre ville nous comptons la vieille église des Récollets.

Toute une légende à laquelle se mêle bien quelque fantasmagorie entoure ses vieux murs. Les historiens n'ont pas encore mis un terme à l'imagination de quelques conteurs trifluviens qui mettent sur le compte de ce temple les histoires les plus renversantes en mêm temps que les plus pittoresques.

x x x

Le premier monastère fut bâti en 1697 en bois rond. Les premiers Trifluviens qui étaient pour la plupart des Catholiques virent avec joie l'élévation de ses murs qui marquait le commencement du culte en terre trifluvienne. Malgré son intérieur rudimentaire il servit pendant deux années au culte religieux. Le dimanche, même quand il n'y avait pas de prêtres pour officier, les premiers colons avec leurs épouses a tournées des mantelets à dentelles, envahissaient le monastère pour adorer Dieu en commun en récitant des prières à haute voix. On peut dire que ce fut le berceau du catholicisme aux Trois-Rivières.

En 1699, le bon frère Didace vint chez nous pour organiser le service religieux de façon régulière. Il était humble et dévoué uniquement au bien des âmes. Il s'adonna donc à la tâche de construire la chapelle à l'extrémité est du monastère. Ce temple modeste tombait en ruine quarante-cinq ans plus tard. Tout fut démoli pour que le monastère actuel, de trente pieds plus long que celui qui devait le remplacer, fut reconstruit. En 1750 on éleva la chapelle actuelle qui fut abandonnée aux Anglais lors de la conquête. Fait curieux et qui ne laisse d'étonner le bon sens, on y célébrait alternativement des offices catholiques et protestants.

Cependant la chapelle n'avait été cédée aux occupants qu'à la condition qu'elle dût rester aux mains du dernier Récollet. Cette close eut sa raison jusqu'en 1776.

Le dernier récollet,— ceci n'est peut-être que légendaire, —était un frère convers maniaque et simple d'esprit. D'une nature douce il chérissait les enfants que ses histoires charmaient. Quand l'humble frère, portant la sébile, passait par les rues de la ville vêtu de bure ,lse bambins guoguenards et tout en espièglerles s'attroupaient sur ses pas. Ils savaient les petits drôles, qu'une seule chose avait le don d'exacerber cette bonne âme. C'était qu'on sonnât la cloche du couvent, privilège qu'il se réservait et qu'il considérait comme la plus pure réjouissance permise à son état.

Il arriva donc fréquemment que les moutards se concertassent pour lui jouer ce mauvais tour. On l'attirait loin du monastère pendant qu'une main rusée ébranlait le timbre. On voyait alors le bon convers traverser la ville en course folle et, s'arrêter essoufflé sous le porche.

x x x

De 1776 à 1780, le monastre est abandonné et la chapelle ne sert plus que pour les offices protestants. En 1880, la sacristie est transformée en cours de justice. Le juge y prononce des sentences rigoureuses devant le peuple qui a droit d'assister aux plaidoiries.

Pour subvenir à des besoins nouveaux, le monastère sert de prison locale. C'est alors qu'on édifie la prison actuelle qui ne devient habitable que vers 1823, alors que l'église Anglicane fait l'acquisition de tout l'établissement.

De ce fait le monastère et la chapelle tombaient sous la régie du roi d'Angleterre. Pour commémorer cet événement on plaça au-dessus de l'autel un symbolique oiseau d'or.

Quel historien ressuscitera la légende attachée à ces murs qui ont vu se grouper dans leur enceinte la plupart de nos missionnaires, soldats et coureurs de bois ?

C. M.

LES RELIQUES DU REGIME FRANCAIS DANS LA CITE DE LAVIOLETTE

De vieilles maisons, ennoblies par le temps, dans lesquelles se sont succédées des générations, conservent à Trois-Rivières un cachet particulier.

Trois-Rivières est un foyer de reliques de notre histoire. Son trésor ancien est remarquable. Le temps a épargné les manoirs et les habitations seigneuriales. C'est l'orgueil de cette ville de vieillir en conservant ces demeures d'apparence archaïque, au gracieux profil, dont la présence évoque une brillante période de notre passé.

LA MAISON DE TONNANCOUR

La maison de Tonnancour, constitue au début du dix-huitième siècle fut successivement la propriété de Godefroi de Tonnancour, conseiller du roi, et de l'Hon. Brassard Des Chenaux, juge provincial. Les autorités militaires l'acquirent ensuite pour la transformer en caserne. Elle fut plus tard transformée en presbytère. Elle est maintenant occupée par la communauté des Filles de Jésus.

L'ANCIEN COUVENT DES RECOLLETS

Bâti en 1742, ce couvent fut habité par les Récollets jusqu'en 1776. On le transforma ensuite en cour de justice, en prison, puis enpalais de justice. Vers 1823, lord Dalhousie donna la chapelle et le couvent aux Anglicans des Trois-Rivières. Depuis la chapelle sert au culte et le couvent au rectory.

MAISONS DE GANNES ET DE HERTEL DE LA FRENIERE

Deux maisons témoins du régime français. L'une fut édifiée en 1754 par M. de Gannes, major du gouvernement des Trois-Rivières et l'autre vers 1780 par le sieur de la Frenière, Joseph Hertel de Cournoyer. Elles se trouvent situées dans un décor pittoresque, en face de l'ancien couvent des Récollets et près du monastère des Ursulines.

LE MANOIR BOUCHER DE NIVERVILLE

Cette habitation est vieille de 178 ans. Les lignes pures de son architecture, son aspect vieillot et le caractère de son ancienneté en font la plus précieuse du vieux Trois-Rivières. Elle fut construite par François Chastelain, officier des troupes de la marine. Une de ses filles épousa Joseph Boucher de Niverville, qui en devint le possesseur.

LE MONASTERE DES URSULINES

Toit pointu, avec fausses cheminées en bois et des lucarnes en accent circonflexe, fenêtres fermées avec des contrevents, ce monastère aux façades blanches donne un air de ville française aux Trois-Rivières actuel. Les Ursulines l'occupent depuis 1700. Deux fois incendié, il fut reconstruit avec les mêmes mûrs.

LE MOULIN A VENT

Il fut érigé en 1781 par Nathaniel Day, adjudant g néral des troupes à Québec, en partie avec la pierre d'un moudin antérieur, construit en 1697 par les sieurs Longval et Laframboise. En 1800 les héritiers Day le vendirent à Louis Gouin puis il changea de propriétaires plusieurs fois jusqu'en 1859, alors que la ville l'acheta.

Ayons le culte de nos vieilles maisons !

Le Département du Secrétaire de la Province

Honorable ATHANASE DAVID, Secrétaire de la Province

Les travaux de voirie pour la première route de terre entre Québec et Montréal

Commencés en 1706 par Pierre Robineau de Bécancourt, les travaux de déblaiement se poursuivent jusqu'en 1734. "Ce travail donne une communication par terre depuis Québec jusqu'à Montréal, écrit Lanouiller dans son rapport. Bel éloge de ce dernier.

En 1706, Pierre Robineau de Bécancour, grand voyer de la Nouvelle-France, reçoit ordre de visiter les trois gouvernements de Québec, de Montréal et des Trois-Rivières afin de faire réparer les chemins défectueux et d'en tracer des nouveaux. Ce qui presse le plus c'est le chemin entre Québec et Montréal. La route fluviale ne suffit plus: elle est trop lente. On décide de l'ouvrir sur la rive nord. Cette rive, en effet, présente moins de difficultés techniques. Elle a, de plus, l'avantage d'être presque entièrement habitée, et le chemin du roi y est déjà ouvert sur d'assez longs parcours. Il ne s'agit que de le compléter.

Le grand voyer ne se met sérieusement à l'ouvrage que dans l'été de 1708. C'est aux portes de Montréal qu'il commence son travail. Au mois d'août, il fait ouvrir une communication directe de la ville avec le bout d'en bas de l'île. Dans l'été de 1710, il ordonne des réparations générales, dans le grand chemin entre Portneuf et les Trois-Rivières. Le choses traînent en longueur. En 1713 et en 1722 l'intendant émet des ordonnances, obligeant les habitants des paroisses de Saint-Augustin, de la Pointe-aux-Trembles, de Batiscan, de Champlain et du Cap-de-la-Madeleine, à faire les chemins et ponts dans leurs paroisses respectives, conformément aux procès-verbaux du grand voyer (1).

Les travaux se poursuivent lentement: en certains endroits, il faut changer le tracé primitif et les habitants peu nombreux ne peuvent suffire à la besogne. Tout de même, en 1730, il y a un chemin presque les Trois-Rivières.

Il faut maintenant réunir les Trois-Rivières à Montréal. C'est la partie la plus difficile de l'ouvrage. En 1727, il n'existe encore que des tronçons de cette route. L'on se rend bien difficilement de Montréal à Saint-Sulpice. Mais, de Saint-Sulpice à la Pointe-du-Lac, tout est à faire. Les travaux préliminaires commencent en 1727, dans les seigneuries de Lavaltrie, de d'Autray et de Lanoraie. Ici, nous sommes en pays encore inhabité; les bras manquent et l'ouvrage se ressent de la pénurie des ouvriers. Enfin, en 1730, un homme d'énergie s'attelle à la tâche, Jean-Eustache Lanouiller de Boisclerc. Il vient de remplacer comme grand voyer Pierre Robineau de Bécancour. Dès le mois de février 1731, une ordonnance de l'intendant Hocquart enjoint à tous les officiers de milice d'obéir au sieur de Lanoullier qui va s'occuper incessamment du rétablissement des chemins publics dans les trois gouvernements. Lanoullier se met à l'oeuvre au printemps de 1731, et ordonne une réparaponts sur la rive nord.

A l'automne, l'intendant écrit au ministre que le grand voyer a fait un beau travail duran l'été. "Il a mi sen règle, dit-il, tous les habitants pour la réparation et l'entretien des grands chemins, service qui avait été négligé jusqu'à présent, au point qu'ils ne se croyaient presque plus tenus des réparations. Il a encore tracé et fait établir le long du lac Saint-Pierre un chemin qui était projeté depuis plus de trente ans et qui sera dans sa perfection l'été prochain; ce nouveau chemin qui est sur une hauteur dans les terres et à couvert des inondations, a déjà engagé plusieurs habitants à prendre des concessions de ce côté-là, et il y a lieu de croire que dans peu d'années la communication jusqu'à présent par eau" (2). Dans l'été de 1733, Lanoullier fait porter à vingt-quatre pieds de largeur le chemin entre Portneuf et la Pointe-du-Lac. Mais c'est surtout dans la partie de ce chemin, comprise entre la Pointe-du-Lac et Maskinongé, qu'il déploie son zèle. Il reste cent quarante-cinq jours à cheval, depuis le neuf de mai jusqu'au premier octobre.

A l'automne de 1733, le chemin est presque terminé. "Il ne reste plus, écrit Hocquart, pour le mettre en sa perfection, que d'arracher quelques souches dans l'estendue d'environ deux lieues depuis la Rivières-du-Loup jusqu'à celle de Maskinongé à dix lieues des Trois-Rivières où le lac finit. L'ouvrage aurait esté entièrement fait cette année si une partie des habitants de ces quartiers n'eussent esté obligez de le quitter pour aller ailleurs chercher à subsister, n'ayant pas recueilly en 1732 de quoi vivre jusqu'à la nouvelle récolte. Le Sr Boisclerc s'est rendu cet esté sur les lieux et il a fait mettre tout le chemin dans un tel estat que dans quinze jours de travail à trente hommes les voitures y pourront passer librement. Il a continué de faire faire autour du lac sur les différentes rivières des ponts au nombre de dix, depuis quarante jusqu'à soixante pieds de longueur. Il en reste encore trois à faire sur les rivières Maskinongé, du Loup et grand Yamachiche, et un bac à la Grande Rivières-du-Loup. Il montera l'hyver prochai nsur les glaces pour faire tirer les bois nécessaires pour leur construction.... Celuy (le chemin) qu'il a fait faire sur la hauteur des terres près du lac, a engagé un grand nombre d'habitants de s'y establir. Ils s'empressent à demander des concessions sur le front de chemin; douze habitants y ont élevé des bâtiments cette année; les défrichements continuent et plusieurs ont déjà recueilli. Les terres y sont communément bonnes, et il y a tout lieu d'espérer que ce canton de la colonie qui estait comme abandonné, sera bientôt establi dans peu d'années. Vous ne pouviez, Monseigneur, choisir pour ce pays un meilleur grand voyer que le Sr Boisclerc. Il est infatigable dans ses courses; il met toute sa satisfaction à remplir sa charge avec l'application et l'activité qu'on peut désirer et je ne peux vous marquer assez combien j'en suis content. La colonie se ressent dès aujourd'hui des avantages qu'il y procure et elle en aurait ressenti de pareils depuis longtemps si ses prédécesseurs avaient exercé leur charge avec le mesme zèle que luy. Il estait temps d'y pouvoir pour remédier à leur négligence et à l'abandon dans lequel estaient tombez l'entretie net l'établissement des chemins publics" (3).

Voilà certes, un bel éloge de Lanoullier de Boisclerc et il était mérité. Hocquart ajoutait qu'il avait fait payé les frais des course du grand voyeer sur le produit du Domaine, et que le total de ses dépenses se montait à 9421 l. iod, ce qui suffisait à peine, dit-il pour son remboursement. Il demandait au ministre d'accorder à un grand voyer si bien méritant une gratification digne de ses services.

Lanoullier, rendant compte lui-même au ministre des courses qu'il avait faites lui disait: "Ce travail donne une communication par terre depuis Québec jusqu'à Montréal, et le chemin se fait actuellement avec le même cheval en quatre jours. L'utilité en est déjà si connue que les habitants vont commodément par terre les uns chez les autres pour leurs besoins et commerce sans l'embarras et risque où ils se trouvaient auparavant lorsqu'ils estaient obligés de le faire en canot. Je ne crains pas de vous dire, Monseigneur, que l'année prochaine les voitures roulantes iront et viendront de Québec à Montréal". (40). Lanoullier escomptait trop l'avenir. Son grand chemin était loin d'être carrossable. A Maskinongé, il est inondé sur une étendue de plus de trois lieues dans la saison du printemps; il faut le reporter à une lieue et demi en arrière, dans les terres (5).

Lanoullier perfectionne son oeuvre et, d'année en année, il répare ce qui est défectueux.

"En 1747, il annonce au ministre qu'il est allé en calèche de Quézec à Montréal, au mois d'août. "Ce chemin, dit-il, serait praticable pour les voitures s'il y avait des bacqs construits sur les rivières de Batiscan parce qu'on peut faire et construire des ponts sur les autres rivières, la plupart estant guaybles et en ayant de construit sur celles de Portneuf et De Chevrotière et devant en faire construire un sur la rivière de Champlain. Je fery tirer sur les neiges cet hiver tous les matériaux nécessaires pour la construction. L'on travaillera le printemps prochain au chemin qui conduit de la rivière de Maskinongé à celle de Berthier. L'espace de terre qui est entre les deux rivières est très bonne et propre à l'agriculture et dès que le chemin sera ouvert il s'y establira beaucoup d'habitants tou le long et de chaque costé, comme il s'en est estably autour du lac" (6).

Comme on le voit, il reste encore beaucoup à faire, constructions des ponts, établissement de bacs sur les grandes rivières, pour rendre la route de Québec à Montréal parfaitement carrossable. Le fleuve est encore la voie de communication la plus facile, quoique la plus longue, et l'on continuera de s'en servir, quitte à prendre la route de terre dans les cas pressants. Tout de même, des voitures de poste circulaient entre Québec et Montréal, dans les dernières années du régime français.

Dans son mémoire sur l'état de la Nouvtlle-France (1757). Bougainville dit à ce propos:

"On paie les voitures à une seule place sur le pied d'un cheval, à deux sur le pied de deux chevaux, et on les paie à raison de vingt sols par lieue pour un cheval, et on porte les hardes avec des petites charettes, ou en traînes pendant les glaces, qui vont avec un cheval en relais. Ces voitures portent de trois à quatre cents presque tout le monde voyage en poste, et personne ne la court à francétrier". (7).

Ivanhoe Caron, Ptre.

Bulletin des recherches historiques, août 1925

(1) Edits et Ordonnances, v II, pp. 433-440.

(2) Archives du Canada, 10 octobre 1732, Corr. gén., v. 58, fol. 24; Archives de Québec.

(3) Archives du Canada, 14 octobre 1733, Corr gén. v. 60, p. 6; Archives de Québec.

(4) Archives du Canada, 17 octobre 1733, Corr. gén. v. 60, p. 17; Archives de Québec.

(5) Archives du Canada. Hocquart au ministre ,11 octobre 1737, Corr. gén. v. 68, p. 14; Archives de Québec.

(6) Archives du Canada, 4 novembre 1747, Morr. gén. v. 89, p. 16.

(7) Jublié dans le Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1923-24, p. 63.

A Trois-Rivières revient l'honneur d'avoir établi le premier Syndicat d'initiative dans la Province

Les syndicats d'initiatives groupent dans une même région ou un même district toutes les forces vives du tourisme, c'est-à-dire toutes les organisations o uassociations qui, directement ou indirectement, peuvent contribuer au développement de l'industrie touristique. Il n'est pas nécessaire de revenir sur ce que dit la loi au sujet des syndicats d'initiatives. La loi comporte pour eux tout un programme. Il n'y a pas de doute que l'établissement des syndicats est une chose nécessaire au progrès du tourisme, car l'organisation centrale ne peut tout faire elle-même. Il lui faut l'appui et la coopération de ceux qui sont le plus directement intéressés au progrès de cette industrie.

Le département de la voirie a suppléé jusqu'ici dans une grande mesure à l'absence des syndicats d'initiatives. Le département a en effet catalogué dans ses guides et dans ses brochures les ressources touristiques des principales régions de la province. Il appartient aux syndicats d'initiatives de compléter l'inventaire préparé par le département, afin d'offrir au public voyageur des renseignements détaillés, complets et tout à fait à jour sur les ressources de chaque région.

Comme leur nom l'indique, les syndicats d'initiatives supposent l'initiative des citoyens directement intéressés. L'organisation centrale doit s'efforcer de susciter cette initiative et l'aider ensuite, mais elle ne doit pas aller trop vite en besogne et devancer le désir des principaux intéressés. La création et le maintien de syndicats vraiment actifs, éclairés et effectifs est une tâche sur la facilité et sur la rapidité de laquelle il ne faut pas se faire d'illusions.

Syndicat d'initiatives de la vallée du Saint-Maurice.— A la vallée du Saint-Maurice et plus particulièrement à la ville des Trois-Rivières revient l'honneur d'avoir créé le premier syndicat d'initiatives de la province. Ce syndicat existait même avant la lettre puisque, dès le début de 1932, l'organisation actuelle existait d'une façon embryonnaire. Son fondateur était allé étudier en France l'organisation et le fonctionnement des syndicats, et il avait rapporté au pays une foule de renseignements de la plus grande utilité pour l'organisation qu'il désirait fonder à Trois-Rivières. L'organisation définitive du syndcat de la vallée du Saint-Maurice a été hâtée et facilitée par la loi du tourisme et par l'encouragement officiel. Ces syndicat comprend les comtés de Champlain, de Saint-Maurice, de Maskinongé et de Laviolette. Son siège principal est à Trois-Rivières où, entre autres choses, il a établi un bureau de renseignements qui fait honneur à la cité de Laviolette, à la vallée du Saint-Maurice et à la province.

Le syndicat d'initiatives de la Vallée du Saint-Maurice a été inauguré officiellement le 7 octobre dernier à Trois-Rivières. Cette inauguration a donné lieu à une manifestation très imposante à laquelle ont assisté tous les représentants de la région, le Ministère de la voirie et quelques-uns de ses officiers ,ainsi qu'un bon nombre de membres du Conseil du Tourisme.

Le syndicat d'initiative de la vallée du Saint-Maurice a servi de modèle pour l'organisation des autres syndicats que voici.

Le syndicat d'initiatives du Lac St-Jean et du Haut-Saguenay— Ce syndicat comprend les comtés de Chicoutimi, du Lac St-Jean et de Roberval. Son siège social est à Chicoutimi Il opère un bureau de renseignements.

Le syndicat d'initiatives de Charlevoix Saguenay — Ce syndicat comprend le comté de Saguenay et celui de Charlevoix. Son siège social est à La Malbaie;

Le syndicat d'initiatives de Hull et de la région— Ce syndicat comprend les comtés de Pontiac, de Hull, de Gatineau et de Papineau. Son siège social est à Hull;

Le syndicat d'initiatives de la région de la Beauce— Ce syndicat comprend les comtés de Beauce, de Frontenac et de Dorchester. Son siège social est à St-Georges-Est.

IL Y A 200 ANS, S'OUVRAIT LA PREMIERE ROUTE ENTRE QUEBEC ET MONTREAL

Le premier lien dans le réseau des grandes routes du Canada fut inauguré en août 1734 quand M. Lanouillier de Boisclerc, premier grand-voyer, parcourut en voiture la distance entre Montréal et Québec.

AUTREFOIS

Nos premières voitures furent les canots et les barques et la première route fut le Saint-Laurent dont nos ancêtres remontaient les sources afin de pénétrer peu à peu dans les immenses forêts qui recouvraient alors le pays.

C'est en suivant le cours de notre grand fleuve que les gouverneurs allaient de Québec à Montréal. Et c'est en canot que Mgr de Laval fit ses longues courses apostoliques.

Quand les forêts bordaient le Saint-Laurent une lisière de maisons s'inscrivit déjà en bordure du fleuve. Des villages s'instaurèrent rapidement. Le temps était venu d'ébaucher les premiers chemins, afin de permettre aux pionniers de se visiter et de venir en ville sans avoir à subir les désagrémnts de la raquette et du canot.

La route allait devenir le lien des villages et des villes. Le 3 mai 1665 on inaugurait le premier chemin du roi de la colonie.

AUJOURD'HUI

Aujourd'hui, reliant les villes aux villages, les villages aux villages, de belles routes sillonnent la province. Le touriste qui envahit notre terre chaque été est émerveillé par les sites et les décors enchanteurs que les chemins tracés à travers les champs lui permettent de visiter.

La Mauricie est particulièrement favorisée. Elle est parcourue dans toute sa superficie par des routes macadamisées ou gravelées. Ce pays sauvage hérissé de forêts d'une beauté âpre mais unique au monde peut être parcouru dans toute son étendue, grâce aux chemins que le Ministère de la Voirie y a fait construire en ces dernières années

C'EST SUR DE BONNES ROUTES QU'UN PAYS MARCHE VERS LA PROSPERITE

L'Hon. J. E. PERREAULT, ministre — *J.-L. BOULANGER, sous-ministre*

Arthur Bergeron, sous-ministre suppléant

LE MINISTERE DE LA VOIRIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

SHAWINIGAN

par Moïsette Olier.

A mon mari, le docteur J. Garceau.
"Ton pays sera le mien".
M. O.

VISIONS ANCIENNES

GRANDES ORGUES

CHASINIGANE: Une forêt de sapins agrippés au roc. Majestueuse cathédrale à la nef odorante... Ogives recueillies où monte la prière de glorieuses orgues.

Comme une allée resplendissante, dalle de porphyre dans l'enceinte gothique, un fleuve infini traverse à flots fervents l'édifice de paix, pierre et pénombre.

Au coeur des granit, le clavier inconnu, au lyrisme prodigieux, répète depuis des âges son hymne grandiose. Il transforme le temple forestier en retraite d'harmonies, accroche aux échos sa musique empoignante. Il les asaille de ses éclats sonores, déferle sur eux en ondes vibrantes que les rochers dynamiques diffusent et amplifient.

Avares d'azur, les feuillages et les rameaux filtrent le jour comme de parcimonieuses verrières... mais à la tribune de roc les ténèbres vertes se déchirent et, en même temps que le soleil, les Chutes, virtuoses inspirées, se révèlent radieuses et solennelles, hardies, souverainement tragiques, aveuglantes comme des astres.

Divin éblouissement.
Triomphale grandeur.
Apothéose d'énergie.

...Dans l'âme immuable du beau fleuve, un drame véhément se consomme. Lié au roc pour vivre des sommets, ce sauvage mystique sent qu'une force invincible l'arrache à sa montagne et va le jeter dans les bras amollissants de la plaine. Il résiste de toute la force déployée de ses ondes, grandes orgues sublimes et désolées, dont l'oppressant lamento proclame l'agitation. Jusqu'ici il a trop entendu les appels de l'altitude pour s'abandonner sans lutte aux sollicitations d'un destin pacifié et des sentiers faciles ne retrouveront plus l'ivresse des vertiges et la purifiante atmosphère des hauteurs.

Sa montagne!... Portant tous les âges du monde sur ses épaules voûtées, sculptée par les siècles qui ont modifié son visage, par les vents qui ont ridé son masque, par l'air et ses corrodants qui ont rongé ses traits, par le souffle des saisons qui ont patiné son épiderme, par la révolution des années qui a adouci son profil altier, elle conserve sur son front vénérable assez de majesté pour satisfaire le culte que lui a voué le fleuve fougueux, aux temps reculés où elle portait encore, jeunesse exaltante sa couronne de pics, de flèches aériennes, d'aiguilles et de cimes qui prenaient dans l'azur des envolées éblouissantes...

Dans leur voyage antique, les glaciers millénaires, puissants tailleurs de pierre, ont frusté la montagne de son diadème impérial. Ils sont passés comme des rabots sur ses membres anguleux, ont usé son torse et grugé ses flancs, fait le métier de niveleurs, n'oubliant qu'ici et là, d'orgueilleuses arêtes. Sa montagne!... Plus tard, comme éclate le malheur, un séisme hideux l'a mutilée, mais morcelant, hachant et fragmentant le roc il a posé une nouvelle et timide tiare sur son front découronné.

Avant d'atteindre la fosse qui le chassera des hauteurs, semblant pressentir le divorce qui l'attend, le fleuve éploré a couru des chemins de hasard. Il s'est divisé en deux bras suppliants, et, le coeur avide, a cherché l'issue heureuse qui le souderait de nouveau à la chaîne aimée... Mais il n'a fait que bondir plus tôt dans les marches de granit.

L'étreinte des eaux, se renouant dans le tumulte, convertit en fugue éclatante la douce mélopée mauricienne. Happée par le vide, la puissante masse d'ondes se dresse de stupeur. Sur la pierre nue, le bond formidable de ce cortège de flots précipités, déchaîne la tempête. Le vivant bloc de verre qui se brise avec fracas sur les parois aigues de l'abîme, remplit de sa retentissante détresse, et de ses remous aux transparences d'or, l'antre prestigieux!

Spectacle de notre orgueil que l'émeute du fleuve surpris par l'aventure. Formidable détonation qui monte du gouffre et secoue les bases du temple sylvestre. Reflux vertical du torrent qui s'indigne, se démonte, lance vers l'azur sans fond la plainte de ses tourbillons désespérés et ses larmes de soleil.

Artiste éperdue, la rivière troublée, s'enfièvre. Elle contemple sa montagne et, du frémissant répertoire de ses vagues entrechoquées, improvise un sublime chant d'adieu.

Tumulte de regrets, houle de souffrance, marée de sanglots, ressac d'angoisses, tels sont les jeux violents qu'ouvrent les Chutes, grandes orgues de la sombre nef, pour exécuter, départ bémolisé, le déchirant leitmotiv de la séparation.

Toutes les voix du nord: archets de l'âpre nature, voix des espaces insondables et voix tourmentée des ravins, voix des loups et voix des rafales, voix célestes des oiseaux, voix des pins et des peupliers, plaintive voix du chevreuil, voix rauque de l'orignal, voix morne de la pluie, voix des glaces, sonores comme des simbales, voix terrible des ouragans, toutes ces voix émouvantes, sombrées dans les flots migrateurs, longtemps endormies dans leur cristal mouvant, s'éveillent dans la console de granit, et au rythme impétueux des cascades, elles se lamentent, elles vibrent, elles gémissent comme des agonies humaines.

Du coeur béant de la montagne, les lugubres arpèges du fleuve inconsolables, s'élèvent comme une tragique clameur de beffroi. Et dans le gouffre lyrique où se confrontent la fatalité et le rêve, le beau Saint-Maurice n'est plus cette rivière heureuse qui a suivi avec enthousiasme son chemin de roc. C'est un fanatique des hauteurs condamné à descendre et se refusant avec dépit aux indolences de l'ensorceleuse baie d'azur qui endort le soleil et les flots dans sa vasque tranquille.

Il se transforme pour la lutte en mont d'ambre et d'harmonies, se grandit à la mesure des falaises brunes, se soulève, s'exalte, monte... monte... monte... se décuple, domine les rochers qui l'environnent et asperge leur face froide de la pluie ocre de ses embruns.

Mais dans sa carapace houleuse, le mont éphémère oscille. Sa base mouvante a tôt fait d'éclater. Sa lisse échine se fend. Les fissures deviennent des crevasses; les brèches, les béantes gorges. Il s'affaisse, se réduit à une butte bouillannante et puérile... à une simple croupe. Il enfonce et se redresse ... enfonce et tourbillonne... enfonce et n'est plus qu'une dune qui valse éperdûment, qui se heurte à tous les crocs de granit en empruntant la sonorité transcendante des tonnerres pour prodiguer au roc ses louanges véhémentes.

Poussée sans relâche par sa propre masse et aspirée par la plaine, projetée en avant par les dalles obliques, ballottée, tordue, convulsée, l'indomptable montagne d'eau se cabre, s'insurge encore et retourne inlassablement ses crêtes obstinées vers l'impénétrable sphinx brun.

Hissé sur sa détresse, le torrent échafaude sans cesse de nouveaux barrages pour retenir ses flots d'or dans l'enceinte de granit... Il élève des volcans qui s'effondrent sous leur lave ambrée... des typhons qui se grisent de violences et croulent à leur tour.

Au cours de ses nuits extravagantes, la rivière désespérée s'empare des profondeurs recueillies du silence. Son chant d'adieu au granit dramatise les ténèbres. Il réveille les zéphirs et les tanières. Il réveille les feuilles, les ailes, les galopades dans la brousse. Tandis que la forêt soulève sa lourde paupière et partage l'insomnie du flot, le fleuve éploré, long film sonore, déroule dans l'obscurité, en ondes musicales et glorieuses, le thème incessant de sa mélancolie.. ... .

VISIONS NOUVELLES

SHAWINIGAN: clair de lune de la Mauricie.

Paysage de lumière et de clochers sous la balustrade bleue d'un horizon circulaire, qu'ouvragent des montagnes.

C'est elle qui allume les lampes de son pays, du même geste secret dont la nuit allume les étoiles au firmament.

Jaillie d'une étincelle électrique, elle s'est épanouie brusquement comme la radieuse gerbe d'un feu d'artifice.

Axe de l'énergie canadienne.

Essor de collines... Le cortège allègre des maisons suit résolument toutes les pentes.

On la découvre des hauteurs, et le soir, au fond de sa vallée de silence, elle rutile comme un ciel d'Orient, prodigieusement éclairé.

Deux bras clairs, arrondis en une attitude d'humaine étreinte, les deux bras du Saint-Maurice, entourent la cité et lui font une ceinture aux anneaux d'argent.

Symbole de perpétuité; tous ses édifices, ses maisons de bois, ses maisons de pierre, ses temples ont le roc pour assises.

D'une improvisation hâtive, elle n'a pas la perfection des cités lentement construites, mais son charme réside dans la fraîcheur de sa physionomie riante et dans cette nature pleine d'exaltation, de magie et de noblesse qui garde, malgré les mutilations civilisatrices, quelque chose de son âme primitive, grave, rêveuse et tourmentée.

La course symétrique des artères ne se lasse pas d'aboutir à des points pittoresques. Chaque bout de rue découvre au regard un rivage, une cime, un ciel élargi, quelque inoubliable fresque.

Bien sommaire est l'art architectural, mais les beaux arbres qui dressent leur tête frissonnante, accueillent d'amoureux gazouillis et tissent de leurs lourds feuillages d'ingénieux rideaux le long des chaussées, rendent leur plein de poésie aux quartiers inélégants.

Six paroisses. Le bon Dieu est partout. Ici, il a sa maison sur le trottoir, comme un citoyen modeste. Là, sur une terrasse, à mi-côte, au milieu des verdures et au-dessus de l'onde voyageuse d'où semblent monter des hymnes. Comme un artiste solitaire qui attend, dans un beau décor, la visite de ses amis... Ailleurs, dans sa maison de briques rouges, le Maître ne veut que l'espace qu'aurait un parterre, entre Lui et ses disciples.

Au centre, pour fuir l'agitation commerciale. Il s'est retiré sur une butte recueillie, d'où il projette sur la petite ville affairée, la grande ombre immobile de son beau temple. Sommet inspiré, perpétuel sermon sur la montagne qui invite le chrétien à élever plus haut que la vie matérielle, ses soucis et ses efforts.

Toujours, à côté de l'église, l'école, le couvent... vaisseaux spacieux qui prennent à leur bord l'enfance et la jeunesse pour leur découvrir les horizons de l'intelligence, les pôles de la vie et le gouvernement du sol.

.. ..

Petite ville diligente, taillée dans le granit, sortie de la forêt profonde et qui, en moins de trente ans, a su sereinement atteindre un développement de miracle, vivre sa vie et ne rien envier à ses soeurs centenaires.

Pendant que ses produits accèdent à tous les marchés du monde, elle se tourne vers ses problèmes intérieurs, songe à son âme, songe à ses rêves, à son esthétique, à son bien-être matériel et moral, à ses devoirs patriotiques, à ses membres souffrants, à sa sécurité, à ses sports, à ses ambitions politiques...

Ville industrielle. Ses usines sont des puissances occultes qui opèrent dans l'ombre. On les devine au va-et-vient des ouvriers, à certains indices révélateurs... on ne les aperçoit pas.

Ville idéale puisqu'elle a su, en multipliant l'industrie, sauvegarder son atmosphère des effluves chimiques et ses horizons de l'endeuillement.

C'est la ville qui met en mouvement toutes les autres villes et qui savoure cependant la paix qui la baigne. Elle actionne à distance la ferraille gémissante des tramways, mais véhicule sa population en silencieux autocars.

... .

Le fleuve, jadis sans entraves, vient aujourd'hui heurter son front têtu à une digue noire, implacable comme une volonté d'homme. Le coeur gonflé, il s'abandonne avec mélancolie aux lois obstinées des maîtres qui retiennent ses élans et spéculent sur son énergie.

Vidé de ses tourbillons et de ses harmonies, l'abîme béant n'est plus qu'un sinistre et inutile enfer de granit.

Quand par hasard les écluses rendent au flot captif l'espace et le mouvement, ivre d'air printanier, ivre d'une course de revanche et d'émancipation musicale, il s'élance avec emportement dans les rythmes modernisés d'un bal barbare et blanc, orchestre sa soudaine joie de vivre en un jazz vertigineux... Eblouissante apostasie des grandes orgues martyrisées qui convertissent leur brève résurrection en une harcelante VALSE AUX ENFERS...

MOISETTE OLIER

Impressions symphoniques sur les chûtes de Shawinigan

J'aime les chutes d'eaux puissantes qui transforment
En électricité leurs monstres énergies.
J'aime la force éclaboussante de leurs vagues
Qui mentent en geysers volcaniques, informes,
Epuisant le clavier des troublantes magies.
J'aime la rumeur sourde, accablante qui fait
Notre être, ce pygmée, s'accoler au néant.
Oh! j'aime avec délire, avec effroi, l'effet
Fantastique de l'onde avec ses trous béants;
L'effet ensorceleur de ces eaux qui divaguent,
Comme un génie en proie à des fureurs sublimes.
Et cette mer de flots, et ce monde d'écume,
Dont l'avalanche croule à grand bruit aux abîmes,
Crachant à plein gosier ses rages de géant;
Et ces torses tordus des vagues qui bouillonnent,
Ce fier blasphème des enfers aigris qui fument
De colère; ces chocs herculéens qui tonnent.
Le flot qui bat le roc et ruisselle, en clamant
De sa voix de Stentor sa rancoeur éternelle:
Spectacle renversant d'un mysticisme lourd;
Prodige de beauté, de clameur, d'énergie,
Epuisant le clavier des troublantes magies.
Vaste ébullition grondant comme en un four
Formidable, portrait des passions charnelles.
J'aime les chutes d'eaux, symbole de puissance,
Comme un souffle de Dieu qui renverse le monde;
J'aime les chutes d'eau dans leur course profonde,
Active qui poudroie aux glauques horizons.
J'aime les chutes d'eaux tombant en oraison,
Dans les soirs violaçant sous le halo solaire,
Et chantant à plein choeur le magistral bréviaire
Du monde entier qui bouge en sainte effervescence.
Immense symphonie, en ton chorus sonore,
Le doigt de Dieu te guide aux flancs du Saint-Maurice.
Chef-d'oeuvre naturel, que le génie humain
N'éclipsera jamais de l'oeuvre de ses mains.
Shawinigan! Cataractes! dive nourrice,
De ton grand sein penché comme une mer, tu donnes
Au pays du Québec sa lumière, et j'adore
En ta grandeur, le Dieu qui a créé ton corps
Monumental. Chptes, chantez, clamez encor
Vos musiques de feux et d'eaux qui nous étonnent.

Roger BRIEN.

M. Albert GIGAIRE,
maire des Chûtes Shawinigan.

Amber is as Amber does

(Suite de la page 2.)

Un soir notre guide, après avoir puisé de l'eau à la source, préparait un bivouac ,à quelques pas du club. Je me tenais près de lui pendant que la brunante nous enveloppait de ses ailes subtiles. La mousse rougeâtre prenait une teinte violet foncée et les montagnes dans la sérénité du soir tombant, semblait s'être rapproché de nous.

Tout à coup un formidable "hello" retentit sur le lac.

—Monsieur le curé, s'exclama le guide. Le Père Michy s'en vient.

En effet le Père Michy arrivait, accompagné de sa cuisinière, son fils ainsi que des soeurs Marie et Jacqueline d'un hôpital de La Tuque. Ils nous regardaient tous avec curiosité. Je me demandais comment on avait pu conduire un cheval attelé parmi l'enchevêtrement de la savane et je suis davantage surpris de constater que les soeurs avaient fait le trajet avec leurs amples et longues robes noires. (Par vous, gens du nord, la première génération à succéder aux pionniers de l'industrie forestière s'accommode journellement du peu de confort qu'offre la vie des bois).

C. K. Chesterton a écrit: Une aventure, c'est souvent quelque chose qui frôle la misère mais qu'on accepte avec une belle humeur, ou simplement un confort rudimentaire dont on se réjouit.

x x x

J'ai passé des heures savoureuses à ce campement. Mais toutes les bonnes choses ont une fin. Et l'heure arrivait où nous devions quitter le club Hippolyte.

Si l'espace ne m'était restreint, je pourrais continuer indéfiniment mon éloge du pays mauricien; mais le rédacteur qui traduit ma phraséologie est un homme d'affaires et je dois en avoir pitié.

A l'été j'escompte revenir parmi vous, amis, avec qui j'ai vécu dans la merveilleuse solitude du nord.— Pour le moment laissez-moi vous dire que je pense toujours à l'ambre en évoquant la Mauricie.

Lyman B. Owen

BILLETS A PRIX REDUITS
pour la
FETE DU ROI

Tarif d'aller-retour entre n'importe quels endroits au Canada, au prix régulier d'un passage simple plus un quart.

Dates de l'aller

depuis midi, vendredi, 1er juin, jusqu'à midi, lundi, 4 juin.

Retour valable

Pour quitter la destination jusqu'à minuit, mardi, 5 juin, 1934.

Tarif réduit pour Excursions du Dimanche aussi en vigueur le 3 juin

Billets et renseignements de votre agent local.

Pacifique Canadien

LES CHUTES SHAWINIGAN

UNE VILLE JEUNE ET INDUSTRIEUSE DEDIEE A L'ENERGIE

"IL Y A DE CELA LONGTEMPS...."

UN SOIR... IL Y A DE CELA LONGTEMPS... A L'HEURE DU COUCHANT... BALLOTTE DANS SA FRELE EMBARCATION, L'HOMME A LA ROBE NOIRE ET AU REGARD LIMPIDE LEVE, VERS LA BLESSURE DU COUCHANT, SA TETE PENSIVE. IL EST A SHAWINIGAN, AU PIED DE LA CHUTE. L'HORIZON GIT DANS UNE MARE DE SANG QUI S'EGOUTTE EN PLUIE PURPURINE SUR LES EAUX VEHEMENTES. *(Moisette Olier)*

AU ROYAUME DE LA FORCE MOTRICE

Le décor est un cirque de roche dont les gradins ont l'air d'attendre des spectateurs. L'eau s'insinue sous les vannes du barrage, mugit en flots laiteux avec des mouvements de révolte, comme un ver convulsionné sous le pied qui l'écrase en une chevauchée vertigineuse, elle se rue vers l'abime pour s'aplatir contre le mur de granit qui lui barre la route. Devant ce déchaînement on reste confondu. On voudrait puiser dans l'air environnant un peu de cette force et l'on aspire à pleins poumons, comme un philtre une buée translucide où le soleil jette ses arcs-en-ciel.

Ici c'est âpre et sauvage.

L'homme a pris à bras-le-corps le centaure bondissant, l'a dompté et asservi.

Comme des rênes puissantes jugulant son courroux, d'immenses tuyaux canalisent sa force, des turbines la matent, et, comme par enchantement, l'immatérialisent en un fluide aux énergies équivalentes.

Shawinigan c'est le roman de l'énergie.

(Texte emprunté à M. R. Tanghue).

L'URBANISME EN PROGRES

Il y a un moment où le touriste qui traverse la Mauricie demeure étonné et comme ébloui. C'est lorsqu'après avoir traversé quelques villages, il s'arrête sur les hauteurs de la côte d'Almaville. Brusquement un panaroma d'une grande beauté scénique apparaît à ses yeux ravis. Au fond d'un ravin traversé par le flot qui s'écroule soudain en cascade, Shawinigan, ville propre, luisante aux lignes nettes, se dessine à travers le vert intermittent des feuillages.

PANORAMA UNIQUE

Avec ses usines productrices d'électricité, ses quartiers ouvriers aux maisons proprettes, ses boulevards modernes aux gazons bien ratissés, Shawinigan donne une impression de jeunesse, de vigueur et de santé.

Il n'a pas fallu que vingt ans d'initiative et de labeur intelligent pour la création de cette cité moderne, selon les données de l'urbanisme et de l'hygiène. Et cela grâce aux avantages naturels qu'offrait le site choisi par les fondateurs de cette ville.

IL FAUT VISITER SHAWINIGAN

Echevins

M. J. A. Richard
M. Jos. Veilleux
M. Henri Dessaules

Maire

M. Albert Gigaire

Gérant

M. N. J. A. Vermette

Echevins

M. Urgel Lebeau
M. Willie Richard
M. Lucien Bourassa

L'aspect religieux du 3è centenaire

(Suite de la page 6)

naire de la ville, les autorités anglicanes permettent l'exhumation du Frère Didace dont la présence sous leur église ne peut avoir pour elles aucun intérêt moral ou religieux? Il est admirable dans ses saints; ses jugements sont impénétrables. Mais lorsque le Tout-Puissant désirera glorifier son serviteur, ce sera un jeu pour lui de détruire les obstacles qui s'opposeraient à ses desseins.

Puis en même temps que la ville se consolide et s'épanouit, les campagnes qui l'entourent prennent leur élan vers un avenir assuré, grâce à la merveilleuse organisation paroissiale conçue par le saint évêque de Laval et appliquée par ses successeurs. Alors est créé bientôt un vaste diocèse s'étendant sur les deux rives du Saint-Laurent. Mgr Cook lui imprime une telle impulsion de progrès, qu'après un quart de siècle à peine, Rome en détache Nicolet. Heureuse ablation qui permet au plateau trifluvien, du grand fleuve aux premiers contreforts des Laurentides, de voir naître, se développer et s'épanouir soixante paroisses aux clochers d'argent, foyers de vie chrétienne intense.

Enfin, l'histoire religieuse contemporaine des Trois-Rivières apparaît non moins glorieuse et riche de personnalités et d'oeuvres. En tête se dresse la vénérable figure de Mgr Laflèche. Educateur, missionnaire, évêque, voilà trois titres qui suffiraient à lui commander l'hommage reconnaissant de tout un peuple. Mais quelle vibrante exaltation ne doit-on pas faire, en ces jours mémorables, de son éloquence patriotique et apostolique, la plus vivante consécration de son étonnante activité! A ses côtés prennent rang Mgr Cloutier si justement surnommé l'évêque de l'action sociale, et Mgr Comtois, l'organisateur de la jeunesse militante. Et sur le sillon tracé par ces pontifes flottent, comme des épis mûrs, le Séminaire auquel restent attachés les noms du vaillant curé Baillargeon, de Mgr Richard et de Mgr Arcand, l'oeuvre éducationnelle centenaire des Fils de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, l'hôpital et l'orphelinat, les nombreuses congrégations religieuses qui président à l'enseignement primaire des garçons et filles. Mais protégeant toute cette moisson abondante de foi apparaît, au sommet du petit promontoire du Cap, une humble chapelle de la Vierge du Rosaire, relique précieuse des âges héroïques entourée de prodiges et de miracles, devenue sanctuaire national sous la poussée confiante des fidèles et des pasteurs.

Ainsi l'aspect religieux du troisième centenaire des Trois-Rivières, tout autant que son aspect patriotique, justifierait à lui seul les Trifluviens de poursuivre leur grandiose projet, lequel, disons-le sans hésitation, ne contribuera pas peu à la gloire de ce peuple, de tout le peuple canadien-français.

E. HAMELIN, Ptre.

Quelques notes sur la Commission Scolaire de notre ville

C'est dans les écoles que se forment le lendemain d'un peuple. Si les écoles sont bien entretenues, si les enfants y reçoivent une saine éducation et une science qui leur permettra de mieux accomplir leurs devoirs de futurs citoyens ,on peu avoir confiance en l'avenir.

C'est notre cas aux Trois-Rivières. Depuis 1928 la naissance d'une Commission Scolaire a suppléé à l'insuffisance d'un régime où les échevins remplissaient le double de rôle de mandataires du peuple et de commissaires d'école. Cette commission scolaire despense depuis bientôt six ans l'enseignement primaire dans les écoles, couvents et académies.

Depuis sa fondation cette institution chargée de l'éducation de la jeunesse trifluvienne n'a fait que prospérer. Par une soigneuse économie des moyens financiers mis à sa disposition, par un souci méticuleux de l'organisation, grâce à l'esprit d'initiative de ceux qui en font partie, elle s'impose à l'attention des citoyens comme un modèle de corporation bienfaisante, dirigée par des hommes qui n'ont qu'un désir: améliorer sans cesse la clause de l'enseignement et de l'éducation dans notre ville.

La Commission Scolaire est présidée par M. le Notaire J. A. Trudel depuis sa fondation. M. Trudel a donné dès les débuts une vive impulsion à cette institution. Il ne ménagea ni son temps ni ses efforts pour parfaire le système éducationnel dont nous jouissons présentement. Son activité constante, sa ferme intervention dans bien des cas, a contribué pour une large part dans l'amélioration du sort des professeurs et des écoliers. Il a été secondé dans cette tâche difficile par ses collègues de commissariat, MM. Ludger Tellier, J. A. St-Pierre, J. A. Pichette, qui manifestent un zèle éclairé dans l'administration des écoles.

Actuellement seize écoles sont placées sous le contrôle immédiat de la Commission Scolaire. Ce sont l'Académie de La Salle, les écoles Ste-Marie, St-Philippe, St-François-Xavier, St-Paul, (pour garçons) et St-Louis de Gonzague, Ste-Angèle, Ste-Julie, Notre-Dame des Pins, Blvd St-Louis, pour les filles, Ste-Marguerite, St-François d'Assise, St-Sacrement pour les filles et les garçons.

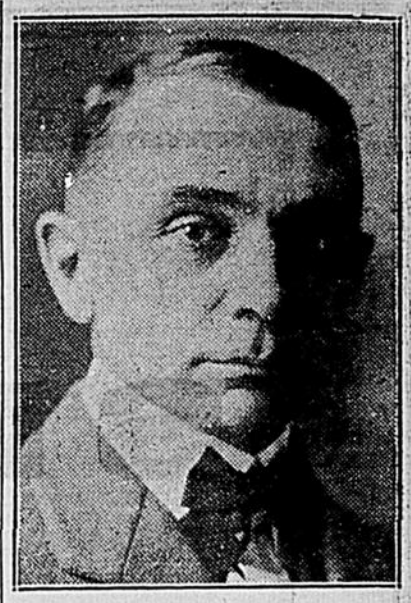
Ces écoles sont réparties en 192 classes et fréquentées par 6,530 élèves, 216 titulaires enseignent à ces enfants, dont 62 frères, 74 religieuses, 25 instituteurs laics et 50 institutrices.

Récemment, pour répondre à des besoins nouveaux et exercer un contrôle plus effectif de l'enseignement primaire, la Commission Scolaire s'adjoignit une commission pédagogique, formée de pédagogues distingués. Cette branche cadette de la Commission Scolaire est dévouée à la tâche de perfectionner les méthodes de l'enseignement dans les écoles.

Ces quelques lignes donnent une faible idée de l'oeuvre accomplie chez nous par cette institution. Mais nous croyons savoir que les Trifluviens apprécient ce qu'on fait pour eux dans ce domaine et ils le prouvent de façon tangible en ne négligeant pas leurs devoirs envers la Commission.

Tous les citoyens ont en effet le droit d'être fiers d'une organisation qui assure l'éducation de leurs enfants, la construction, l'aménagement et le maintien des écoles.

C. M.



M. J.-A. Trudel, N. P. président de la Commission Scolaire.

Le tricentenaire de la première messe célébrée aux Etats-Unis

C'est le 25 mars 1634 que cette première messe fut célébrée, en un point de l'Etat appelé aujourd'hui Maryland.

Un groupe de catholiques anglais conduits par Léonard Calvert, frère de lord Baltimore, colonial fameux qui donna du reste son nom à la ville américaine de Baltimore et, fuyant la persécution qui régnait alors en Angleterre, étaient venus se réfugier sur ce territoire qui, précisément, avait été donné à lord Baltimore par le roi d'Angleterre et que ce seigneur, sur la demande de son fils, Georges Calvert, avait mis à leur disposition.

Les expatriés avaient débarqué sur une île du fleuve Potomac, île qui fut appelée Saint-Clément. Leur premier soin, à peine installés, fut de se réunir autour d'un autel improvisé sur lequel un des prêtres qui accompagnaient le groupe, le P. André White S.J. célébra la messe.

Ce père Jésuite était en réalité, le vrai chef de l'expédition. C'est lui qui avait organisé le voyage et rassemblé ses compagnons à l'île de Wright, d'où il les amena en Amérique.

Une cabane indienne, un "wigwam" servit de chapelle et fut ainsi la première église de la Nouvelle-Angleterre.

Après la messe, les assistants présidés par le P. Wright et par lord Baltimore alors gouverneur de la colonie, s'en furent, en procession, planter une grande croix faite d'un arbre sur le lieux le plus élevé de l'île.

Cette installation du symbole chrétien fut aussi le commencement de l'évangilisation en cette partie des futurs Etats-Unis. Car bientôt les Indiens des alentours s'empressèrent auprès des colons et, instruits par les prêtres, beaucoup, et parmi eux leur roi Tavac, furent baptisés.

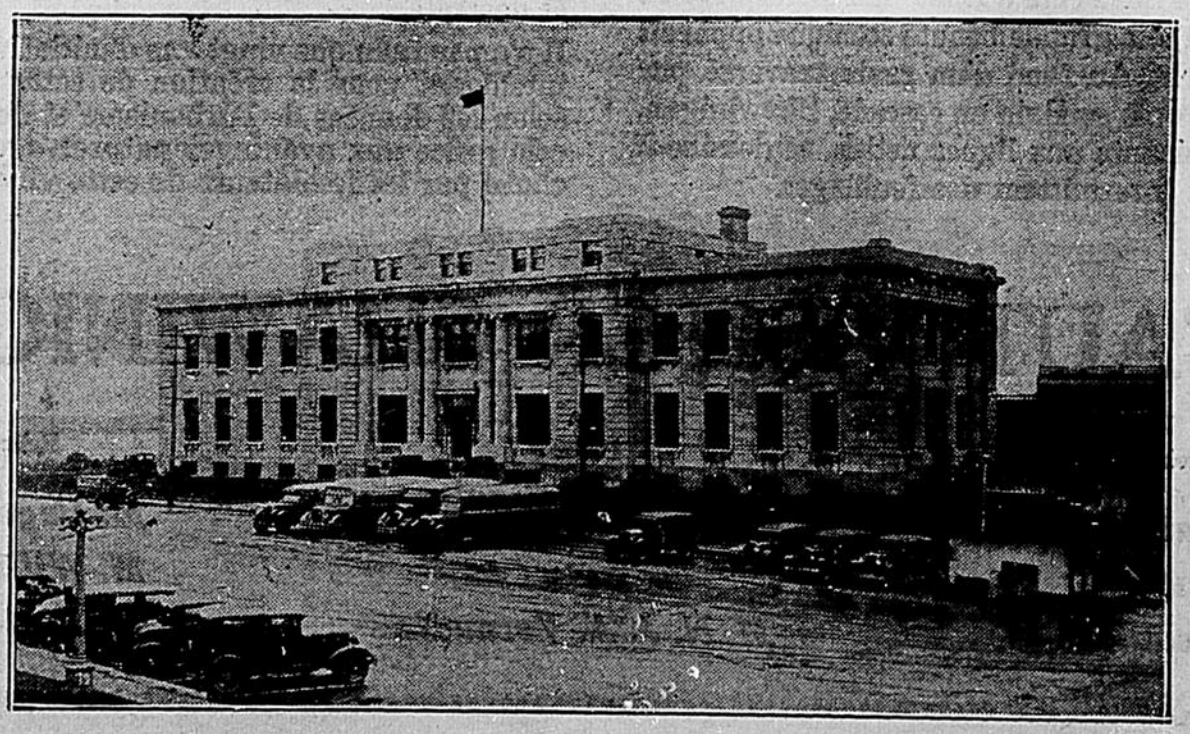
Ajoutons que le Maryland, soit la haute Eglise, fut la plus libérale et la plus tolérante en matière religieuse, à l'encontre d'autres provinces où régnaient les puritains qui, eux aussi avaient fui la persécution — laquelle frappait toutes les dénominations en dehors de l'Eglise établie — sur la Mayflower, dont la randonnée a rempli de tant de fierté les protestants.

Le P. White, inspirateur de ce premier noyau de catholiques — qui devaient par la suite se multiplier jusqu'aux 20 millions que sont leurs successeurs aujourd'hui — resta ne dizaine d'années encore au Maryland. Chargé d'organiser la colonie par lord Baltimore, il fut le collaborateur actif et intelligent du gouverneur et l'ami spirituel des colons.

Il revint ensuite en Angleterre; il y fut arrêté et incarcéré et menacé de l'échafaud. Relaché cependant, il se retira au collège St-Thomas de Canterbury où il mourut après avoir écrit une relation de son voyage et de son séjour en Maryland.

Ajoutons encore que c'est à Baltimore, capitale du Maryland, première cellule organisée du catholicisme en Amérique, que fut institué le premier siège épiscopal des Etats-Unis (1790), le début d'une hiérarchie nationale, qui devenue indépendante du vicaire apostolique d'Angleterre compte actuellement 15 archevêques et 94 évêques.

Sur le Platon, site historique



Le Bureau de Poste actuel, une des bâtisses les plus élégantes du Trois-Rivières moderne, est situé sur le Platon, berceau de notre ville. C'est à gauche de la vignette, plus près du fleuve, que sera érigé le monument à Laviolette. En face du Bureau de Poste, est la Place Pierre Boucher, où s'élèvera le Flambeau.

J.-B.-M. Barthe

ARCHIVISTE
1870 — 1927

Jean-Baptiste Meilleur Barthe, naquit à Sorel en 1870. Il était le fils de Georges-Isidore Barthe, avocat et journaliste, et de Marie-Charlotte Meilleur, deuxième fille du docteur Jean-Baptiste Meilleur, premier surintendant de l'Instruction publique au Canada et co-fondateur du collège de l'Assomption. Il fit son cours d'études au collège de l'Assomption. Ses études terminées il étudia le droit mais ne se fit jamais admettre au Barreau. Il se livra au journalisme comme son père.

M. Barthe occupa plusieurs fonctions dans le service civil québecois. Il fut sergent d'armes au conseil législatif, greffier du comité des bills privés au conseil législatif, huissier de la Verge noire, gardien des archives du district judiciaire des Trois-Rivières.

C'est surtout comme journaliste que M. Barthe s'est signalé. Le premier journal qu'il publia aux Trois-Rivières fut "l'Indépendance Canadienne" en 1896. De cette époque à 1917, il publia une douzaine de journaux qui ont eu une existence plus ou moins longue.

M. Barthe s'occupa de recherches historiques concernant la petite histoire trifluvienne. Il connaissait très bien les archives judiciaires des Trois-Rivières. Les services qu'il a rendus comme archiviste sont précieux.

Parmi son oeuvre écrité il faut surtout signaler("Trois-Rivières, Album illustré, Histoire, géographie, industrie". 14 à 10, 40 pages publié en 1903, ouvrages précieux par les gravures et les renseignements historiques; "Analyse des actes de François Trottain' notaire royal, 194 pages, 1912; "Inventaire sommaire des archives conservées au Palais de Justice des Trois-Rivières" 22 pages, contenu dans le Rapport de l'archiviste de la Province de Québec pour l'année 1920-21, Québec 1921.

M. Barthe fut aussi un des membres de la Société dHistoire Régionale des Trois-Rivières, devant laquelle il avait lu un travail très élaboré sur les deux frères Crisafy, dont l'un a été gouverneur des Trois-Rivières (1702-09).

J. B. Meilleur Barthe est décédé à Batiscan, le 15 août 1927. Il laissait à sa mort son épouse: Marie-Jeanne Varin et deux filles Marcelle et Gisèle.

LA COMMISSION DES ECOLES CATHOLIQUES DES TROIS-RIVIERES

Trois-Rivières est le berceau de l'enseignement au Canada

Le Frère Pacifique Duplessis, premier instituteur

L'été de 1616 ramena au pays trifluvien les Indiens du Nord et de l'Ouest. Les Français vinrent les y rencontrer pour prendre contact avec eux et pour faire le trafic des fourrures. Le bon frère Pacifique Duplessis les accompagnait. C'était un humble frère convers qui avait une culture intellectuelle assez soignée puisque, avant d'entrer chez les Récollets, il avait été apothicaire habile dans son Vendôme natal.

Le frère Pacifique Duplessis déploya chez nous un zèle charitable. Il sut, par sa mansuétude, gagner l'affection des sauvages et il usa de son ascendant pour faire aimer Dieu et la France. Il s'improvisa même maître d'école et nous lui devons cette gloire d'avoir vu se donner sur notre sol les premières leçons de Français en Amérique. (Texte de l'abbé Tessier).

Nous sommes en pleine forêt, au bord d'un fleuve qui coule lentement ses eaux paisibles. sur la grève ensoleillée, au milieu d'un cercle de petits sauvages **doués, comme** dit Sa Gard qui les a connu, **d'une gravité si polie et d'une modestie** naturelle si honnête, mais ignorant tout du monde extérieur, et de la vie des siècles passés et des civilisations qui se sont succédées sur la terre, et du drame du Golgotha qui a régénéré le monde. Et il y a là, assis sur un tronc d'arbre, un religieux pieds-nus, plus pauvre qu'eux mêmes peut-être, fils d'une civilisation avancée, qui possède un peu de la science de son temps et qui surtout connaît les paroles de la vie éternelle.

Et là, à peine en possession lui-même de la langue primitive de ces barbares il emploie tout son coeur et toute sa patience, et toute son adresse à leur enseigner la douceur, le charme, la clarté des vocables de France, "pour les instruire des mystéres de notre foi, les rendre sociables avec nous les associer à nos façons de vivre", selon l'expression du Père Le Caron.— (Texte emprunté à M. Ls-D. Durand).

Un flambeau sera élevé sur la place Pierre Boucher dont la flamme évocatrice symbolisera le passé et la jeunesse sans cesse renaissance.

COMMISSAIRES D'ECOLES

J.A. TRUDEL N.P. *Président*

J.A. PICHETTE

LUDGER TELLIER

OMER BOISVERT

J.A. ST-PIERRE

EMPLOYES du BUREAU

J. U. GREGOIRE N.P.
Secrétaire-Trésorier.

J. R. O. DUMONT
Ass.-Sec.-Trésorier

J. ROSAIRE TOUTANT
Sténographe.

La grande dispensatrice de lumière électrique

C'est le grand titre de gloire de la Shawinigan Water & Power d'avoir, depuis ses débuts, en se développant, rendu possible l'épanouissement commercial et industriel de nos villes mauriciennes.— Quelques notes sur ses origines et son fonctionnement.— La distribution de l'électricité à travers la province.— Chiffres sur le rendement possible des usines.— La traverse aérienne des Trois - Rivières. — Une industrie pionnière dans le domaine industriel.

Une des premières industries de développement hydro-électrique de grande envergure au pays fut mise en oeuvre par la Shawinigan Water & Power Co. En 1900, J. E. Aldred et ses associés eurent la bonne fortune de trouver sur la rivière Saint-Maurice une source d'énergie d'une valeur virtuelle à peu-près inégalée sur notre continent et dans le monde entier. Ces pionniers saisirent dès les débuts l'importance d'un approvisionnement d'énergie énorme et économique. Il est vrai que le développement du Niagara était en marche avant même que le programme d'action de la Shawinigan fût mis en voie de concrétisation. Il ne faut tout de même pas oublier que l'entreprise Niagara eut son mouvement initial dans une région peuplée tandis que celle de la Shawinigan débuta dans un territoire vierge.

Il fallut de la claire vision et de l'initiative à ces pionniers de l'industrie électrique pour tenter, dans un territoire inhabité le développement d'un pouvoir dont les ramifications devaient plus tard absorber un capital d'au-delà cent millions de dollars.

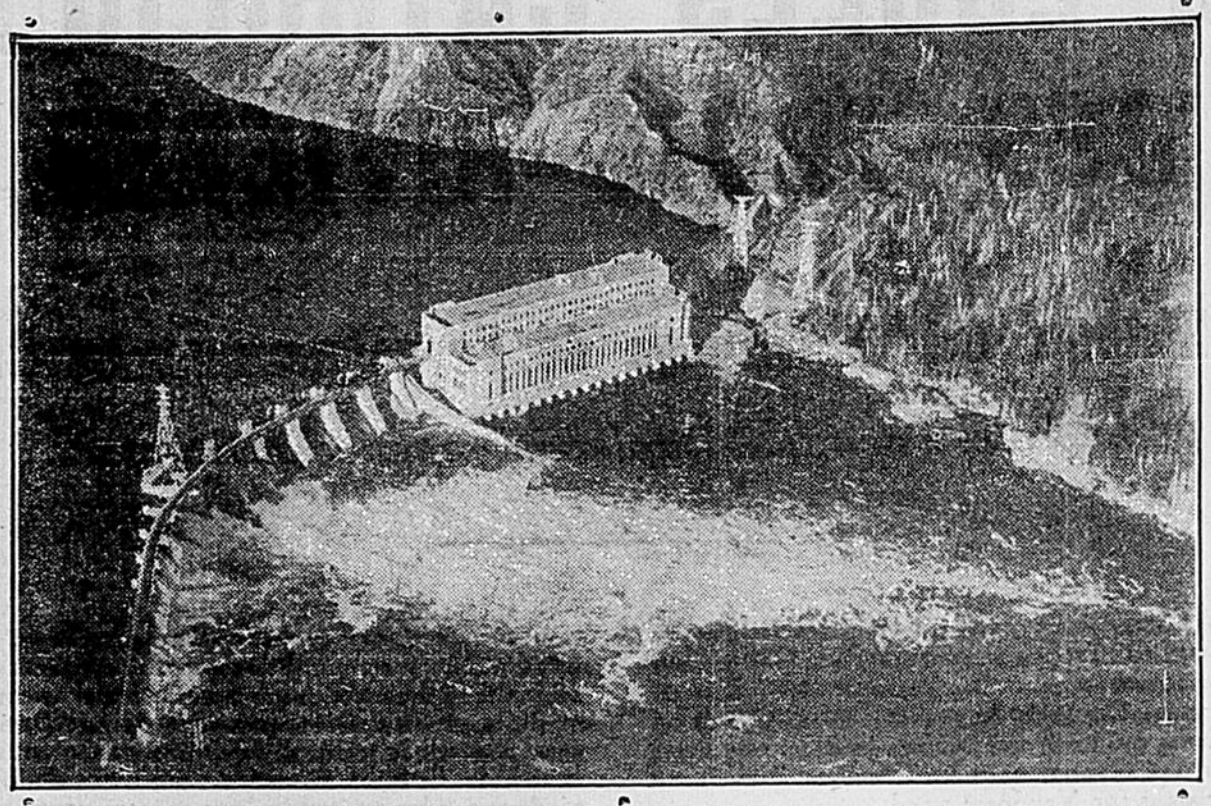
Les consommateurs locaux de quelque importance qui dépenseraient le débit d'électricité faisaient défaut. Les centres populeux étaient situés à plusieurs milles de distance des usines. La transmission du pouvoir à grande distance et sans interruption était encore presqu'inusitée. Néanmoins Aldred et ses associés, servis par un sens habile, prévirent la possibilité d'aménager la rivière Saint-Maurice, tout comme plusieurs autres ont depuis développé des pouvoirs d'eau dans des endroits plus éloignés.

La première qualité de ces visionnaires ou pionniers fut la clairvoyance. Ils savaient que l'industrie devait graviter autour d'une source de pouvoir peu coûteuse. Ils choisirent donc le site des premières usines et procédèrent immédiatement à l'aménagement du cours d'eau. Avant même que la tâche fut complétée, des industries attirées par les perspectives de succès qu'une telle entreprise, menée à bonne fin, leur garantissait. La plupart des grandes compagnies manufacturières du Canada doivent leur naissance et leur épanouissement rapire à la clairvoyance de ces hommes.

Mais le développement de ces pouvoirs d'eau et l'établissement de filiales à proximité de ces pouvoirs auraient été impossibles sans le capital. Le capital vint, grâce aux capitalistes, banquiers, et épargnants qui risquèrent leur argent pour l'achat de propriétés où les chances de succès étaient hasardeuses.

x x x

La compagnie Shawinigan Water & Power a largement contribué au progrès matériel de la Mauricie. Il en a fait une région florissante. Et



Photographie des usines électriques de La Gabelle, bâties sur le Saint-Maurice et qui développent un pouvoir suffisant pour éclairer toute la région mauricienne.

comme on l'a dit souvent l'essor de cette puissante organisation a été un des plus grands facteurs de vie économique des six villes-soeurs dont la région est dotée.

L'énergie électrique s'adaptant à tous les usages industriels, commerciaux et domestiques a contribué dans une large mesure à réduire le coût de production de sorte qu'il a été possible à des industries variées de venir s'installer chez nous, notamment les industries papetières qui exploitent nos richesses forestières. Ainsi que le disait M. Benoit Brouillette dans sa brillante thèse sur le développement industriel de la Vallée du Saint-Maurice, cette adaptabilité de l'électricité améliora dans une certaine mesure les connaissances techniques de nos ouvriers et même de nos spécialistes.

Ce sera le titre de gloire de la Shawinigan d'avoir depuis ses débuts, en se développant, rendu possible l'épanouissement commercial et industriel de nos villes mauriciennes.

Aujourd'hui la Shawinigan contrôle l'aménagement de l'électricité sur la rivière Saint-Maurice. Elle a connu un essor prodigieux qui l'a poussé à exploiter elle-même à peu près la moitié de l'énergie électrique consommée dans la province et d'en produire à peu près les deux-tiers.

Son réseau de transmission et de distribution atteint 4,230 milles et dessert 120,000 clients (y compris ceux de la Quebec Power Company) et couvre la plus grande partie de la Province.

Le rendement total pour 1933 fut de 3,901,772,127 kilowatts-heure, contre 3,266,815,903 kilowatts-heure pour 1932. A même ce rendement, 1,343,859,833 kilowatts-heure furent vendus comme énergie secondaire contre 974,173,453 kilowatts-heure en 1932. La charge maximum du réseau d'énergie en 1933 fut de 869,900 c.v. contre 828,000 c.v. en 1932 et 725,000 c.v. en 1931.

Les lignes qui transmettent l'énergie vers Thetford Mines traversent le fleuve Saint-Laurent aux Trois-Rivières. Cette traverse aérienne est à la fois la plus haute et la plus longue en existence. Les deux tours riveraines s'élèvent à 375 piers au-dessus de leur fondation et sont distantes de 4,800 pieds.

La hauteur minimum entre les fils et le niveau de l'eau est de 165 pieds, élévation suffisante pour permettre le passage des vaisseaux océaniques.

On calcule que l'aménagement d'un cheval-vapeur (horse-power) coûte en moyenne à la Shawinigan $124. et qu'un mille de ligne de transmission peut coûter jusqu'à 10, 12 et 14,000 dollars, si l'on admet qu'aucun aménagement de force hydraulique d'une rivière ne peut être fait avantageusement que si son cours est entièrement régularisé, nous nous rendons compte que la Shawinigan doit voir à cette régularisation, chose qui nécessite la construction, l'entretien et la mise en opération d'un certain nombre de barrages, et qui sans aucun doute entraine d'énormes dépenses supplémentaires.

x x x

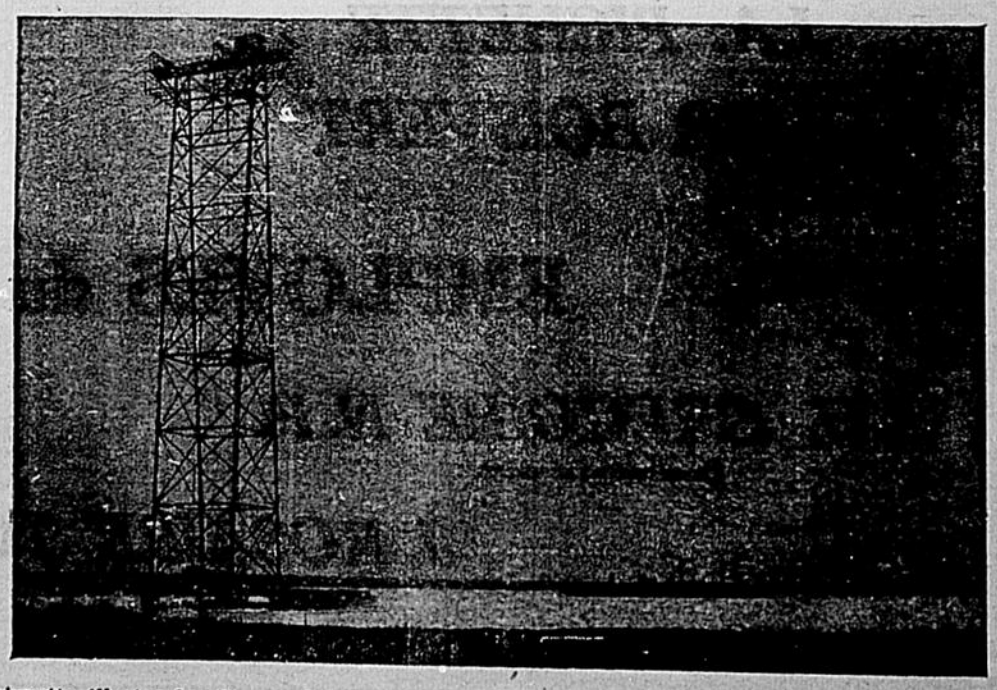
Depuis ses débuts la Shawinigan n'a cessé de pionner dans le domaine industriel. Ceux qui ont contribué au succès de la compagnie s'enorguillissent à juste titre du rôle prépondérant qu'elle a joué en contribuant au progrès de l'industrie électrique et du fait qu'elle a servi de modèle à la plupart des industries analogues qui se sont développées dans la Province de Québec durant cette période d'acheminement.

Au début, alors que la connaissance de l'électricité était peu répandue, on eut à faire face. à .des difficultés. sans nombre. La compagnie fit faire des recherches et appropria ce que la science des ingénieurs pouvait fournir de plus efficient; elle utilisa le plus puissant générateur du temps et construisit en 1903 la plus longue et la plus haute ligne de transmission d'Amérique.

Agrandissant sans cesse son champ d'activité, la compagnie s'appliqua à collaborer avec les autorités fédérales, provinciales et municipales et développa l'esprit de coopération des populations qu'elle devait desservir.

Un vaste système pouvant donner un service impeccable à des taux raisonnables et l'expansion rapide de ce service, perfectionné à mesure que la compagnie se développait financièrement, permit à cette dernière de répondre aux demandes d'électricité augmentant sans cesse alors que l'organisation était à son état embryonnaire, l'industrie électrique ne reposait pas sur les bases solides qu'elle possède aujourd'hui. Outre les problèmes inextricables posés par les ingénieurs et auxquels on trouva toujours une solution, elle fut en butte à des difficultés financières qui contrecarraient les plans de ceux qui dirigeaient l'entreprise. Durant cette période, et jusqu'à la guerre, la plus grande partie des actions étaient détenues par des financiers d'Angleterre. Quoique aujourd'hui les Américains possèdent un grand nombre d'actions, La Shawinigan est administrée par des Canadiens; c'est leur propriété. Environ 16,000 actionnaires canadiens possèdent soixante-douze pour cent des actions. Avec la perspective de relations moins tendues avec l'Empire, il est probable que le capital britannique assumera de nouveau sa large part des responsabilités dans les affaires de la compagnie.

C. M.



Cette vignette illustre les lignes aériennes de la S. W. & P. qui traversent le fleure St-Laurent à une hauteur suffisante pour laisser passer les océaniques. Ces lignes distribuent l'électricité jusqu'à Thedford Mines.

LA PLUS PUISSANTE INDUSTRIE MAURICIENNE

L'ELECTRICITE

DANS LE DEVELOPPEMENT DES SIX CENTRES INDUSTRIELS DE LA MAURICIE L'ENERGIE ELECTRIQUE A JOUE UN ROLE PREPONDERANT. ELLE A ETE L'AUXILIAIRE DES CONSTRUCTEURS DES CITES

AUX SOURCES DE LA LUMIERE

"Le cours du Saint-Maurice se fortifia de barrages, de turbines, de centrales.

"On capta l'énergie de ses grandes cataractes et les générateurs allumèrent l'"étincelle électrique dans l'ardeur tumultueuse de ses flots".

"En sa paume de granit, le Saint-Maurice tenait le volant de la route du progrès. Il donnait son essor au territoire trifluvien. La vieille cité qui n'avait connu qu'une existence terne et portait les stigmates d'une paralysie incurable, se dressa comme une miraculée".

(texte emprunté à Moïsette Olier)

COMMENT S'EST DEVELOPPEE LA

MAURICIE

Le progrès des villes de Shawinigan et Grand'Mère et surtout celui des Trois-Rivières est intimement lié au développement de l'énergie électrique dans la Mauricie. A mesure que les forces du courant ont été transformées en chevaux-vapeurs, nous avons vu surgir non seulement dans notre région mais dans toute la province, de vaspeurs, nous avons vu surgir, non seulement dans trice peuvent exploiter nos richesses naturelles et manufacturer des produits nécessaires à la vie. Grâce encore à l'électricité, notre ville est la plus grande productrice de papier dans le monde entier.

LA PLUS GRANDE PRODUCTRICE D'ELECTRICITE DU MONDE ENTIER A SA SOURCE DANS LE

SAINT-MAURICE

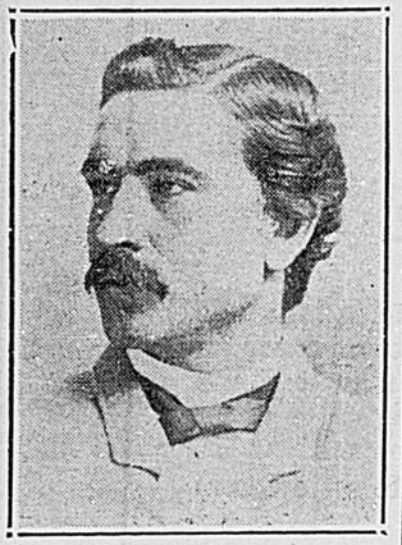
ELLE DISTRIBUE LES DEUX TIERS DE L'ENERGIE ELECTRIQUE DEPENSEE DANS LA PROVINCE DE QUEBEC.

THE SHAWINIGAN WATER & POWER COMPANY

Benjamin Sulte, historien de la patrie trifluvienne

par Gérard MALCHELOSSE

Sollicité d'écrire quelques lignes sur Benjamin Sulte pour accompagner les photographies que le Bien Public donne de lui dans son numéro spécial consacré aux fêtes du Tricentenaire des Trois-Rivières, je désire tout d'abord exprimer la joie que je ressens à parler de Benjamin Sulte que la mort enlevait aux lettres canadiennes le 6 août 1923, mais qui semble encore depuis onze ans qu'il n'est plus, aussi vivant que jamais. Oui, nous sommes heureux de revoir cette figure si sympathique et que quatre générations ont connue. Ceux qui l'ont fréquenté, comme moi, ont été à même de l'estimer parce qu'ils ont vu à jour la grande âme de ce patriote.



Benjamin Sulte en 1865,
(Agé de 24 ans)
(Coll. Gérard Malchelosse)

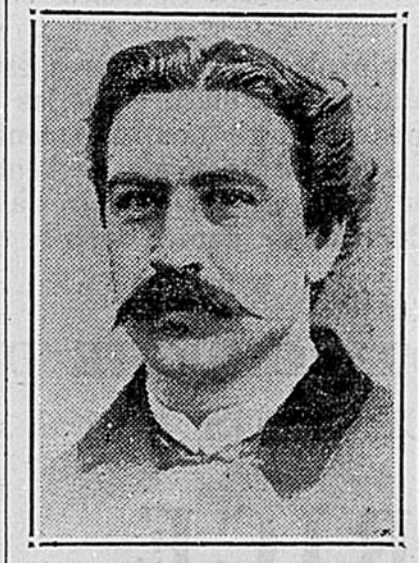
Toujours prêt à rendre service et à encourager de ses conseils, il a été un guide prudent et désintéressé aux jeunes talents qui n'avaient besoin pour se lancer que de se savoir protégés. Content de peu, content de tout, aimant la nature et les fleurs chantant tout le jour, il devenait ému à la moindre commotion, à l'amitié qu'on lui témoignait; charitable, il a vécu semant le bien partout où il passait. Il a su s'attirer, involontairement, par des qualités naturelles et par son bon coeur de nombreux amis qui le pleurent encore. Nous nous souvenons que la nouvelle de sa mort s'est répandue comme une traînée de poudre à travers tout le Canada et les Etats-Unis, et jusqu'en Europe même où le prolifique écrivain comptait beaucoup d'admirateurs. Le pays s'attrista véritablement à l'annonce de cette perte qui lui enlevait l'une des gloires les plus brillantes qu'il ait comptées, car Benjamin Sulte a été un phénomème littéraire.

Un phénomène littéraire! c'est bien cela, pour un homme qui a touché avec succès à presque tous les genres: poésie, nouvelle, chronique légère, critique littéraire, musique, etnographie, politique, géographie, histoire, et qui était en plus un conférencier hors ligne.

Né dans la bonne ville des Trois-Rivières le 17 septembre 1841, Sulte y fut inhumé avec les honneurs civiques ce qui est peu commun en notre pays. Cette marque d'estime était le reflet de la reconnaissance d'une population qui voulait rendre un dernier hommage à celui qui avait chanté d'un amour sincère, en vers et en prose, sa "petite patrie" et qui avait réclamé pour elle et les siens la place d'honneur.

La vie de ce travailleur infatigable a été, pour ainsi dire, toute vouée au culte de la patrie, la grande et la petite, puisqu'il a été l'historien de l'une comme de l'autre. Il fut à la fois ingénieur et cantonnier. Mais, manquant peut-être de vue d'ensemble, il s'est surtout spécialisé dans les études de détails où l'érudition tient la première place.

Comme tous les coureurs ne peuvent pas suivre la même piste, et aussi parce qu'il avait compris qu'il est absurde d'écrire ce que l'on appelle "la grande histoire" en dix, quinze pas. Sulte a eu raison de se préoccuper des menus-faits; car, ou vingt volumes, qu'on ne lit ce qu'il faut, disait-il, c'est l'étuge séparée de chaque point. Une bibliothèque formée comme les Mélanges historiques de Sulte, est riche, je veux dire instructive, parce qu'elle demeure une sorte d'encyclopédie qui sera toujours consultée. Ce fut une sensation, en 1865, lorsque Sulte, à l'exemple des écrivains français, commença à écrire en procédant par l'étude du détail. Ce genre n'était pas encore connu ici, mais c'était une bonne manière d'épurer notre histoire en somme assez inexactement écrite par les premiers historiens qui n'avaient visé qu'à la pompe. Sulte a transformé le travail de notre histoire officielle, en y ajoutant la recherche des faits et l'esprit critique. La petite histoire présente un piquant, un intérêt qui ne se démentent pas. C'est la miette, l'étincelle, la minutie qui fait voir clair dans les grandes lignes. Envisagée de cette manière, l'étude devient une critique.



Benjamin Sulte en 1871
(Agé de 30 ans)
(Coll. Gérard Malchelosse)

Ses articles qu'il a semés sur Trois-Rivières dans **la Paix, la Revue Canadienne, la Sentinelle, le Constitutionnel, et le Journal des Trois-Rivières, le Monde Illustré, le Nicolétain, le Trifluvien, etc** sont des masses de petits tableaux et formeraient vingt volumes. Il fut un narrateur excellent, il n'aurait point écrit, me disait-il sans la facilité naturelle qui l'y portait. Le travail de tête ne lui convenait nullement. C'est par un simple penchant à s'amuser de cette façon qu'il a tourné des vers et couché de la prose. Lorsqu'il abordait un article, il ne faisait pas de littérature; son plaisir était d'autant plus grand qu'il n'y mettait pas de labeur. Il s'est toujours tenu à ce rôle d'amateur, ne gagnant rien avec sa plume.

En plusieurs occasions, Sulte s'est vu l'objet de réceptions bien flatteuses aux Trois-Rivières. Ses amis d'enfance se rappellent sans doute l'émotion qu'il ressentait en ces circonstances. Mais la masse des habitants de la ville était d'une telle indifférence en matière d'histoire qu'elle a toujours hésité à débourser pour couvrir les frais d'impression des premières livraisons de Sulte. Celui-ci continua malgré tout à tirer de l'oubli les nombreuses et belles actions du temps passé et à rebâtir en quelque sorte les murs qu'habitaient les aieux trifluviens. Nous sommes aujourd'hui en pleine période de résurrection archéologique et historique. Nous en profiterons, si Dieu nous prête vie, pour grouper l'oeuvre éparse et manuscrite laissée par Sulte. Je me suis imposée la mission peu rémunératrice de la publier. Je poursuivrai ce noble but pour que le rêve de celui qui fut pour moi plus qu'un ami, mais un second père, devienne une réalité, et, disons-le avec Francis-J. Audet, pour que ses

"... compatriotes aiment à
redire au loin
"Un grand nom que les Let-
tre enregistrent avec soin,
"L'histoire, également, fière
de son oeuvre
"L'honorera de même, et ce
sera la preuve
"Et la confirmation de sa
gloire au besoin".

Gérard Malchelosse.

M. Gérard Malchelosse

M. Gérard Malchelosse, auteur de l'article que nous publions dans cette page sur la jeunesse de Sulte, et d'un travail sur Henry Blackstone, shérif des Trois-Rivières, publié également dans ce numéro en page 26, est présentement un de nos historiens les plus féconds et les plus compétents.

Héritier littéraire de Benjamin Sulte, il a droit à une reconnaissance spéciale des trifluviens, à qui il a révélé l'oeuvre immense de leur principal historien. M. Malchelosse a publié à date plus de vingt volumes, généreusement annotés, de l'oeuvre historique de Sulte. C'est le plus beau monument littéraire trifluvien. Sans M. Malchelosse, les oeuvres de Sulte seraient restées enfouies dans des revues et des journaux aujourd'hui introuvables.

Nous sommes heureux de marquer ici à M. Malchelosse notre reconnaissance et notre gratitude pour l'intérêt plus que filial qu'il porte à Benjamin Sulte, une grande figure trifluvienne qui sera l'objet d'une manifestation particulière, aux fêtes du troisième centenaire. M. Malchelosse a droit, à cette occasion, à une part de la gloire réservée à Sulte. Les trifluviens ne l'oublieront pas.

L'Annonce Populaire
est le plus
court chemin
entre l'offre
et
la demande

PRESIDENT
B. J. TREPANIER

CARRIERE ST-MAURICE,
LIMITEE.

Pierre Concassée

Producteur de pierre calcaire pour agriculture.

PLAN :— St-Louis-de-France, Qué. Prix et cotation à changer sans avis.

307 rue Alexandre — Casier Postal 89

Télphones: Bureau 333. Carrière 622

LES TROIS-RIVIERES

1934

ANNEE DU TROISIEME CENTENAIRE

LA COMMISSION DU PORT
DES TROIS-RIVIERES

PRESIDENT VICTOR ABRAN N. P.

COMMISSAIRES

J. B. LORANGER *J. T. TEBBUTT*

J. R. LARIVIERE SEC.-TRES.

UN PREMIER GALION NAVIGUE DANS LA ZONE DES EAUX TRIFLUVIENNES

Un jour tiède d'octobre. Dans la sérénité lumineuse de l'automne, un galion glisse sur les eaux apaisées du fleuve

C'est L'EMERILLON.

Il porte les premiers blancs à qui la splendeur inviolée de notre Canada se soit révélée. Devant le fastueux décor des rives boisées, face à la rivière aux eaux fauves, qui, par trois étrotis canaux amenée au vaste fleuve le tribut des eaux du nord, le vaisseau français s'est immobilisé. (L'abbé Albert Tessier).

DANS NOTRE VILLE LES EAUX ONT TOUJOURS JOUE UN ROLE PREPONDERANT

Dans la vie primitive les voies fluviales jouaient un rôle prépondérant. Elles constituaient les seules routes de communication ouvertes aux longues randonnées et c'est par ces chemins qui marchent que s'établissaient les relations entre tribus.

La route royale du grand fleuve poussait naturellement vers les Trois-Rivières les Indiens de la Vallée supérieure du Saint-Laurent et ceux du sud. (L'abbé Albert Tessier).

UN SUCCES PROGRESSIF

La Commission du Port des Trois-Rivières connaît d'années en années un succès progressif. Elle jouit d'une administration judicieuse qui, tout en favorisant l'essor du commerce en général, réalise des profits annuels qui sont une preuve tangible de sa merveilleuse organisation.

DEUX FACTEURS DE DEVELOPPEMENT

Trois-Rivières possède le port intérieur à eau profonde le plus rapproché de l'Atlantique entre ceux qui n'ont pas à souffrir des inconvénients de la marée. Parce qu'il est situé à l'est du Lac Saint-Pierre il abrite facilement ici des navires qui ne pourraient pas facilement passer le lac.

De Winnipeg, Trois-Rivières offre la route la plus rapprochée vers la mer comme elle présente le même avantage depuis Portland, terminus central de nos chemins de fer Nationaux aux Etats-Unis.

RAISON DE FIERTE

Je n'ai pas besoin d'appuyer sur l'importance de ce district comme centre industriel, commercial et agricole. Pour ce qui concerne les progrès actuels et futurs des affaires, et l'augmentation de la population, notre port est outillé pour répondre à toutes les exigences du trafic. (Texte emprunté à M. V. Abran).

APRES TROIS CENTS ANS

Trois-Rivières doit son progrès matériel AUX AVANTAGES DE SON HAVRE

GRAND'MERE

Modèle mauricien des villes jeunes

Grand'Mère actuellement est le modèle mauricien des villes jeunes, qui dès leur naissance ont pour parrain la grande industrie et qui croissent gaillardement autour des usines. C'est une ville neuve, presque sans souvenir, une ville qui ne connait pas cette mélancolie engourdissante des siècles d'histoire. Ce qui frappe, en l'abordant, n'est rien moins que cet air de gaieté sémillante qui dilate les traits de son visage énergique. Dans les rues, dont la tranquilité d'après-midi évoque parfois la paresse des gros villages, on voit des petites filles, jambes nues, passer devant les vitrines en lançant quelqu'-enfantine chansons. Et Grand'-Mère a la grâce de ces coeurs de jeunes filles.

Grand'Mère n'a que trente-six ans :la moitié d'une vie d'homme. Elle fut fondée en 1898. Et les hommes d'âge mur qui l'habitent se souviennent de l'avoir vu naître, en pleine forêt, au pied d'une chute tumultueuse et dominé par le rocher qui lui a donné son nom. C'est une fille du Saint-Maurice, dois-je, dire après M. Raymond Tanghe.

Dans un article sur Grand'-Mère, il faut mettre l'industrie à sa place, c'est-à-dire au premier rang. Si en trente six ans, Grand'Mère de bourg minable groupant quinze maisons autour d'une école, s'est métarphosée en la ville progressive que nous connaissons, cela dépend de son site propice à l'établissement d'usines électriques et de pulperies. Et comme de fait, c'est l'industrie qui a suscité la ville.

x x x

Dès 1900, quelques usines, encore grossièrement aménagées, se préparaient à fabriquer du papier. L'expérience de quelques années donna à ces industriels le sentiment qu'il n'y avait pas de meilleur endroit pour situer d'importantes usines qui seraient approvisionnées par le bois coupé dans le haut Saint-Maurice. Ils construisirent des moulins importants. Aujourd'hui la Consolidated Paper produit journellement 400 tonnes de papier et 100 tonnes de carton. Plus tard la Laurentide Power construisit près de la chute une usine hydro-électrique pouvant développer 210,000 forces. Quelques autres industries de moindre importance se greffèrent sur cette agglomérat industriel. Parmi ces dernières, citons l'Empire Shirts qui emploie 200 jeunes filles et la Grand'Mère Shoe, et quelques autres.

Toutes ces industries alimentent le monde ouvrier qui forme la majeure partie de la population de Grand'Mère. Une harmonie parfaite règne entre les employeurs et les employés et le meilleur esprit civique que l'on puisse désirer préside à l'exploitation méthodique du capital humain.

x x x

L'élément religieux accompagna ce développement démographique. Il faut au peuple qui travaille un foyer spirituel autour duquel il aime à se grouper afin de retremper ses forces et recevoir des directives éclairées. Une paroisse fut fondée. Elle est aujourd'hui florissante à tous les points de vue. Une deuxième vient de naître: St-Jean-Baptiste. L'organisation paroissiale comprend divers groupements sociaux : les ligues du Sacré-Coeur et des Retraitants, l'association des Scouts Catholiques et le corps des zouaves. Cette merveilleuse inflorescence de l'élément religieux dans une ville appliquée à se développer matériellement a eu pour point de départ l'action énergique du premier curé: l'abbé Laflèche et qui fut continuée, dans les mêmes sens par MM. les abbés Traudel, Cloutier et Deschesnes.

M. J. A. Gagnon. maire de Grand'-Mère.

La cause de l'éducation des enfants est bien servie à Grand'Mère. Environ 2000 enfants fréquentent les écoles. L'instruction leur est assurée par les soins de deux grandes institutions placées sous le contrôle de la Commission Scolaire: l'Académie des R. F. de l'Instruction Chrétienne et de l'Externat des Dames Ursulines.

L'Académie est bâtie sur le plan moderne. Il a coûté un demi-million. L'enseignement est minutieusement dispensé aux garçons par des pédagogues avertis. Récemment on a doté l'Académie d'une école industrielle, où les jeunes qui s'orientent vers les carrières industrielles reçoivent les notions nécessaires à l'exercice de cet état. Nous avons été surpris de constater qu'une piscine pouvait contenir 200 baigneurs attenait à cette école.

A l'externat Saint-Louis de Gonzague l'enseignement ménager est dirigé par une institrice laique. Grand'Mère compte deux autres écoles, l'une anglaise et sustentée par les compagnies et l'autre canadienne-française qui vient d'être fondée dans la paroisse St-Jean-Baptiste et qui est fréquentée par quelque 200 enfants. Ces progrès éducationnels sont dus au dévouement des présidents de la Commission Scolaire, M. M. Laflèche, F. Ricard, crête, Champigny et grâce à l'initiative de son secrétaire Me Auguste Désilets.

x x x

Grand'Mère e st une des villes doués des meilleurs organismes sociaux et civiques de la province de Québec. La municipalité a toujours été dirigée par des hommes désintéressés, soucieux avant tout de promouvoir le bien public avant de soigner, comme cela se pratique ailleurs, leurs propres intérêts. C'est grâce à cette bonne administration que son urbanisme s'est sans cesse développé.

Voici de quelles commodités la population de cette petite ville est en mesure de jouir : Un aqueduc construit au coût d'un demi-million et qui puise dans le lac Des Piles une eau réputée pour être la meilleure de la Province; un système d'égouts en voie de se compléter; un marché forain bien moderne, un hôtel de ville spacieux, trois parcs coquets où les gens peuvent se reposer, (l'un de ces parcs est situé dans le quartier des Anglais, appartient à la Consolidated Paper qui en laisse courtoisement l'usage au grand public, deux ponts remarquables jetés sur la rivière dont l'un suspendu compte parmi les plus beaux du genre, (ce pont s'élève depuis quelques années au-dessus du St-Maurice)

Les rues de Grand'Mère sont larges, munies de trottoirs et de chaussées en béton. Les édifices publics y sont bien entretenus, de même que les temples et les écoles. Le peuple y possède une mentalité optimisme qui découle probablement de la bonne vie que lui ménage une administration bien en place.

Les finances de la Corporation ont subi les coups de la crise sans fléchir.

Elles sont aux mains d'un maire et quatre échevins qui agissent sous une gérance, qui est chargé de balancer le budget. Ce mode d'administration est actuellement cité comme modèle et la Commission Municipale, examinant la comptabilité de cette corporation, faisait une invitation pressante à toutes les municipalités, à user des mêmes procédés. C'est à Grand Mère que l'on doit l'innovation des jardins municipaux. Le conseil a mis des terrains à la disposition des chômeurs, afin que ceux-ci, de leur propre initiative, puissent tirer leur subsistance du sol. De cette sorte Grand'Mère a été la ville qui a le mieux et le moins distribué d'argent pour secours directs, durant ces dernières années.

M. le maire Gagnon préside actuellement aux destinées de cette petite ville jeune et industrieuse, il est aidé dans sa tâche par des échevins compétents et par M. Valiquette, ancien gérant de La Tuque, qui vient de succéder à M. Berner.

Grand'Mère est une soeur des Trois-Rivières. Elle s'associe à son aînée qui fêtera dans quelques mois le trois-centième anniversaire de sa naissance. Elle prend une part méritée de la gloire qui rejaillira sur T. R. à cette occasion et elle s'associe à elle.

C. M.

Les noms des îles qui partagent le St-Maurice en trois branches sont: l'île St-Quentin (île aux Cochons), et l'île de la Potherie (île de la Wayagamack); plus au nord nous avons les îles St-Chistophe, et St-Joseph et les îlots Caron et Ogden.

C'est en mai 1887 que fut terminé l'hôpital Saint-Joseph; dès qu'il fut ouvert, on ferma celui des Ursulines, qui existait sur la rue Notre-Dame depuis 1700.

Une première brochure sur Grand'Mère

Grand'Mère psosède maintenant son historien. En effet Me Auguste Désilets a entrepris d'écrire la monographie de sa petite ville. Il y a quelques mois il éditait la première partie de cette histoire assez élaborée dans la précieuse collection des Pages Trifluviennes.

Me Auguste Désilets, qui vient d'être élu bâtonnier du barreau trifluvien, ne compte que des amis et des admirateurs dans le pays mauricien. Ses qualités d'entregent, sa bonne humeur, ses qualités d'hommes d'action, lui valent l'estime de tous ses confrères et les meilleures marques de considération de tous ceux qui ont le plaisir de le connaître et de jouir de son amitié généreuse.

Me August eDésilets a donc écrit la première partie de sa monographie sur Grand'Mère. Il s'y révèle un historien judicieux, doué d'un style clair et direct et d'un don de la langue que ne possèdent pas certains de nos écrivains laurés.

Nous extrayons de sa monographie l'avant-propos qui sert de préface au lecteur.

Il y a quelques mois, nous recevions de M. l'abbé Albert Tessier, préfet du Séminaire de Trois-Rivières, une demande de participer, dans une très modeste mesure à l'oeuvre qui lui ti ent tant à coeur: la préparation d'une histoire de la région trifluvienne. Notre collaboration devait, d'après la prière de M. l'abbé Tessier, consister en un ou deux pamphlets sur la Grand'Mère.

Mtre Auguste Désilets, C.R. bâtonnier du district des Trois-Rivières.

L'invitation n'aurait pu être plus gracieusement formulée. M. l'abbé nous pardonnera l'extraire de sa lettre quelques bouts de phrase: "Je tiens comme à une grande faveur à mettre votre nom sur la liste des publications consacrées à la gloire de notre petit pays... Vous ne pouvez pas vous dérober... D'ailleurs ce que je vous demande n'est pas trop difficile... Quelque chose de sobre, pas trop savant, prenant par la sincérité et l'absence d'effort littéraire... Vous ne pouvez refuser cette corvée légère que je vous impose au nom de votre ville".

Comme nous nous récusions, nous reçumes une prière plus pressante et contenant un minimum d'exigences: "Vous direz cela tout bonnement à votre secrétaire, sans recherche, sans effort de style, sur le ton de l'homme qui cause d'une personne qui l'intéresse, qui lui est chère..."

Nous avons cédé. Il y aurait eu mauvaise grâce à résister lorsqu'on invoquait le nom de nos concitoyens à qui nous devons tant e t le nom de cette ville, qui, après avoir accueilli les débuts de notre carrière, s'est toujours faite pour nous si hospitalière si bonne.

Toute notre ambition sera de consigner quelques faits et quelques date s qui autrement pourraient s'oublier. Espérons que d'autres viendront plus tard qui sauront, en recueillant ces notes et en les complétant, évoquer en un plus vivant tableau ce qui fut un honorable passé.

L'histoire de notre petite localité peut se résumer dans deux mots: labeur et contentement. L'un est la récompense de l'autre et l'étude du lien qui les unit peut comporter une utile leçon.

Me Auguste Désilets

Les grands anniversaires de l'année 1934

L'année 1934 marque certains anniversaires que nous croyons rappeler aux lecteurs.

C'est d'abord le quatrième centenaire de la découverte du Canada, par Jacques-Cartier.

Le 4 juillet 1634, c'est la fondation des Trois-Rivières par M. de la Violette sur les ordres de Samuel de Champlain. Obtention par Robert Giffard de la première seigneurie canadienne (Beauport).

1644— Fondation de l'Hôtel-Dieu de Montréal par Jeanne-Mance.

1654— Prise de l'Acadie par les Anglais.

1664— Création de la compagnie des Indes Occidentales.

1674— Québec est érigé en évêché.

1684— Expédition malheureuse du Gouverneur de La Barre contre les Iroquois. C'est en cette année que se fit l'érection du Chapitre de Québec.

1694— Fondation de l'Hôpital Général de Montréal par M. Charron de la Barre.

1704— Hertel de Rouville détruit les établissements anglais de Deerfield et de Haverhill.

1724— Massacre du Père Rasle, par les anglais.

1734— Jean-Baptiste La Vérendrye construisit le fort Maurepas, près de Winnipeg. C'est aussi en cette année que se fit l'inauguration de la route Québec-Montréal, longeant le côté Nord du fleuve St-Laurent.

1744—Publication à Paris de l'Histoire et Description générale de la Nouvelle France, par le Père Charlevoix, Jésuite.

1754— Assassinat de Jumonville, près du fort Nécessité.

1764— Fondation de la "Gazette de Québec" publiée en français et en anglais, le 21 juin.

1774— Acte de Québec. Naisssance de Denis-Benjamin Viger.

1784— Naisance de Jacques Labrie premier auteur d'une Histoire du Canada.

1794— 19 novembre, Traité entre la Grande-Bretagne et Etats-Unis (négocié par Jay).

1814— Le Traité de Gand met fin à la guerre. Naissance de Georges-Etienne Cartier.

1824— Fondation du collège de Ste-Thérèse. Fondation de la Société Historique de Québec. Naisance de Antoine Gérin-Lajoie, à Yamachiche.

(suite à la page 40)

LA CITE DE
GRAND'MERE

L'histoire de cette ville moyenne peut se résumer en deux mots :

LABEUR et CONTENTEMENT

SON SITE

La Grand'Mère est située sur la rivière St-Maurice, à 28 milles au nord des Trois-Rivières. Elle est reliée à ce dernier endroit par deux voies d'un attrayant parcours, la route Nationale et le chemin de fer du Pacifique. A l'est et à l'ouest, elle communique avec Québec et Montréal au moyen des chemins de fer Nationaux. La Grand'Mère en lisière des terres colonisées qui longent la rive gauche du Saint-Laurent. Elle est au pied des Laurentides. A part la ville isolée de La Tuque, deux ou trois petites paroisses et quelques postes, vous ne trouverez au nord de La Grand'Mère que des concessions forestières et des territoires de chasse et de pêche, c'est à-dire le domaine souverain. (Grand'Mère par Me. Auguste Désilets).

SON NOM

La Grand'Mère doit son nom à une curiosité naturelle qui marquait autrefois son site et qui commandait l'attention des voyageurs faisant le portage sur la rive droite du Saint-Maurice. Au milieu d'une chute tumultueuse, haute de quarante pieds, se dressait un rocher et sur ce rocher était burinée une tête de vieille femme. La figure en profil dessinait les lignes du front, du nez, de la bouche et du menton carré d'une squaw. Le crâne se revêtait d'une chevelure de sapins et d'épinettes. Les proportions étaient parfaites et le monument avait une hauteur de plus de trente pieds.. Aux grandes eaux le cou émergeait encore et la face tournée vers le haut du courant envisageait avec sérénité la masse écumeuse et tourmentée des flots qui se précipitaient dans le gouffre. (Grand'Mère, par Me. Auguste Désilets).

Un Centre Industriel et Touristique

NAISSANCE

Comme toutes les villes jeunes qui se sont développés rapidement, La Grand'Mère doit son merveilleux accroissement à l'industrie. En moins de cent ans, grâce à l'initiative de ses pionniers, qui sous l'égide du rocher jetèrent les bases d'une cité industrielle, grâce aussi à la ténacité de ceux qui continuèrent l'oeuvre de ces derniers, cette petite ville de huit mille âmes, jouit d'une organisation qui fait le bonheur de ses citoyens. Les grandes usines fabricantes de pulpe et de papier emploient quotidiennement des centaines d'hommes et, malgré la crise qui sévit, les ateliers de toutes sortes ainsi que de nouvelles industries fonctionnent régulièrement.

EVOLUTION

Grand'Mère est la plus jeune des villes mauriciennes. Son allure vive, son air de gaieté, la beauté de ses décors familiers en font un endroit recherché des touristes. Elle possède un quartier résidentiel splendide, des magasins bien tenus, de nombreux terrains de jeux, des écoles modernes, en un mot tout ce qui concourt au progrès matériel d'une ville. En outre elle possède un pont à travée suspendue qui relie les deux rives du Saint-Maurice. Elle est administrée sagement par des hommes qui ont le souci de voir leur petite ville s'accroître de jour en jour. De sorte que Grand'Mère à l'heure actuelle voit d'un oeil optimiste l'avenir qui saura lui apporter la prospérité.

GRAND'MERE

Est un modèle de cité ouvrière; elle possède un cachet familial qui la rend très attrayante

---

Gérant	Maire	Echevins
J. H. VALIQUETTE	M. J. A. GAGNON	*MM. E. A. Lampron, Raoul Lord, Albert Thibeault.* — (Vacance momantanée du quatrième siège),

TROIS SIECLES D'HISTOIRE NOUS REGARDENT !

Hommage respectueux à ceux qui, les premiers, foulèrent le sol de notre Mauricie.

Laviolette, LaVerendrye, Pierre Boucher, Jacques Hertel, Jean Nicolet, Les Pères Lejeune et Buteux, etc... noms évocateurs des plus grands renoncements, de faits d'armes légendaires et de sacrifics poussés jusqu'à l'héroïsme.

Cette phalange de preux, dont les labeurs joints à une confiance inébranlable ont édifié pièce par pièce le patrimoine matériel et moral dont nous sommes les bénéficiaires, doit nous être un stimulant et une vivante leçon d'énergie.

Nous devons à nos ancêtres au moins cette reconnaissance sommaire de conserver le souvenir de leur beauté d'âme et d'essayer de comprendre l'idéal qui inspirait leur vie, leur donnait la générosité de souffrir et de mourir même pour la cause à laquelle ils avaient voué leur vie.

La Maison Fortin est fière de se joindre de tout coeur aux célébrations du IIIe Centenaire des Trois-Rivières.

Depuis 1888 la maison Fortin est au service des trifluviens. L'arbrisseau de jadis est devenu un chêne. Le nom de Fortin est intimement lié au développement de la ville des Trois-Rivières, puisque depuis près d'un demi-siècle elle est l'endroit par excellence, la Mecque en sorte de toute la population mauricienne.

J. L. Fortin Limitée

NUMERO DU
3e CENTENAIRE
(Deuxième Section)
page 25 à 48

LE BIEN PUBLIC

ORGANE DU REVEIL TRIFLUVIEN

LES TROIS-RIVIERES, JEUDI 31 MAI 1934

SUR LES EAUX DU BARRAGE GOUIN

Reportage par l'abbé Albert Tessier

Nous avons le grand avantage de présenter en primeur à nos lecteurs le pittoresque récit de la randonnée entreprise l'été dernier par M. l'abbé bé Albert Tessier dans le haut Saint-Maurice, et qui nous a valus de si beaux films.

Ceux qui ont assisté aux soirées mauriciennes données par le vaillant animateur du réveil trifluvien suivront ce récit avec intérêt, après l'avoir vu se dérouler sur l'écran. Ils admettront ensuite que l'abbé Tessier est aussi bon littérateur que cinéphile. Et tous souhaiteront avec nous, qu'après avoir révélé au grand public tant de talents originaux dans les 'Pages Mauriciennes" il permettra à ses nombreux admirateurs et à ses disciples du régionalisme vivant de goûter plus souvent au charme et au pittoresque de son style, ainsi qu'à la justesse de ses images et de ses observations.—R. D.

x x x

Mardi. 25 juin 1933.—Notre auto canot file en vitesse sur les eaux lourdes qui clapotent à un rythme accéléré et font vibrer les varangues. En arrière, le barrage Gouin, étale, comme la bordure d'une formidable cuve, son long dos gris que les vagues prisonnières argentent de frissons impatients.

Juste une petite brise pour animer l'interminable surface liquide qui s'étend à perte d'horizon. Le ciel, l'eau les arbres, ont des tons neutres en cette fin de jour. Des troncs, restés debout malgré 15 ans d'immersion, hérissent la nappe monotone. Les rives basses, mollement ondulées. ressemblent à de longues vagues vertes qui continueraient jusqu'à l'infini le mouvement des flots.

J'imagine que, aux époques préhistoriques de la naissance du St-Maurice, les eaux-mères du fleuve devaient avoir cet aspect, cette immensité. En haussant de 40 pieds le niveau des eaux, les ingénieurs ont rétabli dans ses limites anciennes le lac laissé autrefois par le glacier.

Première étape à la Pointe aux Goélands. Le soleil a réussi à faire une trouée dans les nuages, presque au niveau des eaux. Un rideau féérique glisse sur la cime aigue des conifères, s'infiltre comme une nuée lumineuse dans la verdure dense, s'épand sur les eaux qu'il avive. Nous camperons au fond d'une baie. en pleine splendeur! La grève de sable s'incurve comme deux bras invitants et protecteurs. Appel au repos, à la halte! les Indiens ont dû dresser leur tente ici.

Sur la lumière liquide de la baie des frissons courent, des remous s'agitent. insectes qui trempent leurs ailes, poissons aguichés par ces proies fugaces ou regaillardis par la fraîcheur du soir.

L'heure est à la sentimentalité et nous ne songeons pas à jeter la ligne. Tout de même je me surprends à fixer un point où l'eau s'agite de façon anormale. De temps à autre un dos glauque émerge, jetant un reflet rapide. Le moyen de résister à cette tentation?

Des sacs jetés sur la grève, je tire une cuiller. la bonne vieille cuiller classique à plumes rouges qui vaut mieux pour le brochet que tous les poissons de bois prétentieux et autres appâts compliqués et savants. Et nous poussons le canot vers les cercles mobiles qui vont s'effaçant.

Capture trop facile. J'ai à peine laissé filer trente pieds de corde qu'un coup brusque me cingle la main. La bête a du ressort: ma ficelle tendue fait gicler l'eau et les sacades rageuses réagissent sur le canot. Un remous violent secoue l'eau tranquille et à deux ou trois reprises, comme un arc blanchâtre qui se détend brusquement, ma capture bondit hors de l'eau. Je refuse de donner de la corde. Flegmatiquement prudent je hale la bête qui résiste. A la façon dont elle s'amène, je la sens assez enferrée pour n'avoir aucune inquiétude sur son sort. Dommage qu'il soit trop tard pour filmer!

Ma prise est maintenant rendue à côté du canot. Un beau brochet, tacheté comme un tigre, la machoire mauvaise, crispée sur le triple haeçon, l'oeil sournois essayant de saisir le secret de ce qui arrive! Un instant d'immobilité inquiète, puis. avec un coup de tête oblique, plongée brutale! Je cède quelques pieds de ficelle. Concessioin qui dure peu; l'animal est bientôt ramené en surface. Sans le laisser revenir de son ahurissement. en calculant bien mon élan, je le hisse dans le canot. Sortie parfaite! Avant d'avoir pu se détendre, sans même frôler le bord de l'embarcation, le long corps gluant s'est abattu au fond du canot.

Soubresauts brusques, coups de tête qui font tinter le métal de la cuilleer; la queue claque sur les varangues de bois avec un bruit de battoir qui secoue la toile tendue du canot.

Beau début en vérité. A l'oeil nous évaluons ce brochet imposant , vingt livres au moins! La balance implacable, sans pitié pour les enthousiasmes des pêcheurs, baisserait peut-être cette appréciation de 4 ou 5 livres, mais que le pêcheur honnête qui trouve cet écard anormal nous jette la première pierre!

Mercredi 26 Juin. — La lumière naissante ambre les murs transparents de notre maison de toile. Sans bruit pour ne pas éveiler mes compagnons plus sensibles au confort de leur lit embaumé qu'est la poésie matinale, je me glisse hors des couvertures.

Heure merveilleusee! Le soleil est encore caché derrière la dentelure brumeuse des montagnes. Des flocons moelleux de brume glissent d'un mouvement insensible sur le miroir du lac. L'air capiteux, aromatisé par les mousses, les fougères et les aigrettes résineuses lavées de rosée, pénètre dans les poumons. s'infiltre dans le sang comme un fluide magique. Je ne connais pas de moment où la vie physique atteigne une telle intensité, batte à un rythme plus allègre.

Nous repartons, en route vers le nord. Notre itinéraire de la matinée comporte 40 milles de course. Le ciel est bas; l'eau grise, agacée par le vent, se décompose en facettes mouvantes qui glissent en cadence vers le bourrelet brumeux des rives. Le vent durcit. "Le vent se fait, tantôt il va tenir steady" annonce notre chef.

Quand le vent s'élève pour de bon sur ces grands lacs, la navigation devient parfois impossible et il arrive que les voyageurs sont obligés à des haltes forcées de deux ou trois jours.

Rien de tel à craindre pour le moment. D'ailleurs nos guides ont mis triple provision de vivres! Aussi nous avons le coeur à l'aise. Face au vent hargneux qui nous gifle et lance des paquets d'eau sur la pince du canot, nous chantons à plein gosier! La détente des civilisés ahuris par toutes les contraintes de la vie sociale.

Le succès du moment va à la chanson d'Ernest Denoncourt:

Agueux mon cher Thomas,
Tu t'en vas par cheu nous!
Si tu y voué poupa
Tu y diras qu'tas vu son enfant
Tu y diras d'm'écrire souvent
Pi d'menvoyer d'l'argent!

Le crescendo final, clamé ,à pleins poumons obtient un effet infaillible. Nos ancêtres chantaient ainsi pour briser la monotonie des interminables courses et pour accentuer le rythme des avirons. Notre moteur remplit bien sa tâche et il n'a pas besoin de nos hurlements musicaux pour le stimuler.

Nous naviguons en pleine forêt. Des avis de circulations fixés aux troncs à demi-pourris guident notre marche. Le chef-inspecteur Gagné, qui est à la roue, n'a pas besoin de ces signaux; il connaît son St-Maurice par coeur! Il nous explique la topographie, les anciens cours des rivières, les itinéraires divers qui s'offrent au voyageur dans cette voirie aquatique admirablement articulée. De tous temps le réseau des lacs et des rivières du bassin du Saint-Maurice a joui d'une vogue exceptionnelle chez les Indiens et chez les Coureurs des bois. Des voies faciles. invitantes, projetées dans toutes les directions comme des tentacules, attiraient les habitants des autres grands bassins: Lac St-Jean, Baie James, rivière Outaouais. Notre région mauricienne était réellement le coeur de tout le nord québecois. Pourquoi ne le reviendrait-elle pas? Pourquoi les super-civilisés, saturés de leur vie trop factice, ne viendraient-ils pas demander à ses sauvages solitudes la détente dont ils ont besoin?

Le camp de la rivière Sagwashibi est en vue, un camp de bois rond blotti à la lisière du bois, sur une pointe déboisée. Nous y passerons le reste de la journée et la nuit.

Sagwashibi signifie rivière aux eaux sales. Nous ne pouvons juger de l'exactitude du nom parce que le refoulement des eaux a noyé cette minuscule rivière. Les alentours du camp sont soigneusement nettoyés, on a même coupé l'herbe et les arbustes. Ce sont les garde-feux qui entretiennent cette résidence sylvestre et qui y logent à l'ocasion. Je trouve dans les menus détails d'aménagement et d'ornementation le souci d'ordre et l'ingéniosité caractéristique des hommes de la St. M. F. (St-Maurice Forest Protective Association).

A peine arrivé, le chef Inspecteur Gagné, notre guide bénévole, se met en communication avec les gardiens les plus rapprochés, ceux de la tour 79. La sonnerie du téléphone tinte étrangement dans ce décor sauvage! Immédiatement, d'une tour juchée en sentinelle sur une montagne à 10 ou 15 milles dans la forêt, une voix humaine nous arrive, un peu hachée par l'interférence, mais très distincte. Rien d'anormal là-haut: tout est calme dans le secteur.

Les instructions données, le chef paternel, invite ses hommes à préparer des messages pour les jeunes épouses (les deux gardiens de la tour 79 sont des nouveaux mariés); il prendra leurs "commissions" au retour et les fera parvenir au lointain village.

L'inspecteur Gagné est visiblement flatté de l'intérêt avec lequel nous suivont sa conversation téléphonique. Pour nous démontrer l'efficacité de ce service forestier, il appelle le poste central de la Manouan, situé à 110 milles, en pleine forêt! En y mettant de la voix, nous pouvons causer facilement! Et il y a ainsi près de 100 tours de surveillance réparties sur un territoire de 14,000 carrés, reliées par un réseau de fils qui courent en tous sens à eravers les arbres de l'immense forêt mauricienne. Nos amis les garde-feux ont raison d'être fiers de leur oeuvre!

Mais il faut dîner! L'air comprimé aspiré pendant 40 milles de course vent devant, et nos performances musicales nous ont creusé l'estomac. Les garde-feux ont une autre fierté: leur cuisine! Ils sont des "Chefs merveilleux".... L'assistant Charles Letemplier nous annonce un menu digne d'un "palace". Pour compléter l'illusion il a même revêtu la livrée blanche des chefs-cuisiniers professionnels! Mais n'insistons pas..

Un peu de cinéma maintenant. Il faut filmer quelques brochets pour mettre sous les yeux des sceptiques de salons la preuve que les histoires de pêche ne sont pas toutes des histoires de pêche! L'architecte a le contrôle de l'appareil, le député assure la propulsion du canot... et je tiens la ficelle! Pêche trop facile pour être passionnante. Brochets et dorés se disputent la "trôle" ! Le metteur en scène ne badine pas: les poissons de moins de trois pieds n'ont pas droit aux honneurs du film et ils doivent être rejetés à l'eau! Avec un pareil filtrage nous aurons des scènes de pêche de grand style.

Une couple de brochets dignes de ce nom ont déjà été "tournés" quand ma corde se raidit violemment, immobilisant presque le canot! Voilà la pièce royale digne des grandes eaux du nord. Seconde d'émotion à bord. Par longues brassées, avec effort, je tire la corde tendue à se rompre. Le clic-clic du cemera m'anime. Nos amis vont voir ce qu'il vont voir!

Horreur! Un bout de racine chevelue, noirâtre, vient d'émerger dans le sillage de la ligne: c'est une souche d'arbre que j'amène! Une superbe souche aux racines ramifiées en rosace dont le mouvement oscillatoire imitait trop fidèlement la résistance têtue des brochets de haut lignage! Le comble de l'humiliation, c'est que le cinéaste a filmé cette scène jusqu'à la fin.. Une histoire de pêche qui amusera les spectateurs à mes dépens!

Cet incident met fin aux scènes de pêche! Cent pieds de film consacrés aux brochets et aux souches c'est plus qu'il n'en faut. Comme nous sommes presque à la tête des eaux du St-Maurice, l'envie me prend d'aller jusqu'au bout de la "pointe des cheveux" de notre rivière. Jadis les Trifluviens dignes de ce nom devaient avoir pénétré jusqu'au fin bout de dernières ramifications du StMaurice. Il me faut ce certificat d'explorateur!

Nous avons à peine vingt milles à faire pour atteindre la rivière à l'Eau Claire. Des ouvriers du gouvernement y construisent des barrages pour hausser ses eaux et diminuer la longueur et le nombre des portages. Il s'agit de rendre plus commode une route très fréquentée. Les Indiens, les traiteurs du grand lac Mistassini et de la Baie James, les prospecteurs d'or de la région de Chibougamou, passent par ici et à certaines périodes la circulation y est assez dense. Lors du grand "rush" vers Chibougamou il y a quelques années, il est passé près de 1500 voyageurs durant un seul été. Le trajet se fait en canot, avec moteur détachable; si la charge des marchandises n'est pas trop lourde et n'exige pas des portages doubles ou triples, on atteint le grand lac Mistassini en 5 ou 6 jours de navigation. A condition évidemment que le vent ne soit pas mauvais!

Nous sommes presque sur la bordure nord-est du bassin du St-Maurice, à 1400 pieds d'altitude. Je pense à ces rivières dont les eaux magnétiques fascinaient nos pères et les entraînaient vers la grande aventure, au nord, à l'est ou à l'ouest. Ces trouées miroitantes dans la forêt, sont bien invitantes; la chanson des eaux, leur mouvement tumultueux ou leur lent glissement attirent, envoûtent! J'en oublie l'heure...

"Vite, embarquons, si nous voulons passer le "narrow" avant la noirceur!"

Il faut obéir à notre guide.

Jeudi, 27 juin. — Nous déjeunons à même un énorme brochet cuit à la broche. Les cuisiniers ont bien tort de chercher des sauces ou des assaisonnements compliqués pour relever la saveur de leurs mets! Jamais je n'ai dégusté chair plus onctueuse, plus savoureuse! Ce brochet cuit tout rond, on ne l'avait ni lavé ni ouvert — présentait sous la peau carbonisée une chair d'un blanc laiteux, à savoir d'amande, fondant littéralement dans la bouche! Le mets le plus appétissant qui soit, n'en déplaise aux sceptiques et aux raffinés!

Quelques ondées nous retiennent de force au camp. Pendant que la pluie tambourine sur le papier sonore de la couverture, nous nous détendons le corps et l'esprit. Mes compagnons échangent des souvenirs, ils évoquent des incidents font revivre des types, de la vie colorée et souvent mouvementée du Haut-St-Maurice. Des noms passent, des noms devenus légendaires par des exploits de force physique, par des prouesses ou des méfaits. Parmi les amoureux de l'aventure il y en a que la civilisation avaient expulsés de force, des hors-la-loi que la forêt complice accueillait, mes amis évoquent certains drames de violence, de rancune où de jalousie qui détonnent dans le décor pacifiant qui nous enveloppe.

Le ciel s'est nettoyé et nous appareillons pour une autre étape. Nous atteindrons dans quelques heures le réserve indienne d'Obidjuan. Toilette générale : bain, barbe, shampoo! Nos beaux visages de Blancs feront grand effet parmi les masques bruns et huilés des Indiens.

La pluie a lavé l'atmosphère. Dans tous les sens la vision est d'une netteté parfaite. Les ondulations molles des rives se détachent avec une précision de lignes saisissante. On distingue très bien le moutonnement vert des collines jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon. L'eau verte sourit, tout en facettes lumineuses. Les chants reprennent....

Nous croisons un convoi de canots indiens. La courtoisie de la route nous tient à une distance suffisante pour leur épargner la houle de notre auto-canot. Les frêles embarcations sont lourdement chargées. Des marchandises de traite et de provisions pour le poste de la Hudson's Bay Company du grand lac Mistassini... La puissante compagnie détient depuis 1670 le contrôle de la seule industrie stable du grand nord canadien: la traite des pelleteries. A côté de chaque réserve indienne on dresse un poste de la H. B.C. En échange pour leurs fourrures les sauvages reçoivent des vivres, des armes, des vêtements, des parures, du tabac et de la gazoline pour leurs moteurs, etc... Les moteurs amovibles connaissent une vogue inouie chez les Indiens. Une promenade en canot-auto est le comble du luxe pour eux. Ils en abusent avec une intempérance ruineuse!

(Suite à la page 28)

Henry Blackstone, Shérif des Trois-Rivières

Le mouton noir de la famille trifluvienne

(Par Gérard Malchelosse)

Il y a quarante-cinq ans, soit le 19 mars 1889, Benjamin Sulte écrivait dans le journal La Paix, des Trois-Rivières, trente lignes sur Henry Blackstone, et il terminait cet article embryonnaire en regrettant que ses notes fussent si incomplètes sur un personnage qui semblât avoir joué un certain rôle, et en souhaitant que quelqu'un puisse un jour les augmenter de nouveaux renseignements, si toutefois le sujet tente un chercheur.

Le présent article ne se propose que de donner un bref aperçu de ce personnage typique, complexe et brutal que fut Henry Blacystone, en s'aidant des notes manuscrites de Benjamin Sulte et de documents nouveaux que nous avons pu retracer aux Archives publiques d'Ottawa, grâce à la courtoisie de notre vieil ami Francis-J. Audet.

Henry Blackstone, ce fils de famille qui vint s'échouer sur nos rives en 1797, à l'âge de trente-quatre ans, et qui "dort son dernier sommeil dans un des cimetières de la vieille cité de Champlain", écrit P.-G. Roy, avait pour père William Blackstone, le célèbre commentateur des lois anglaises, né à Londres en 1723 et décédé en 1780. De son union à Sarah Clitherow, William Blackstone eut neuf enfants, dont sept vivaient lors de son décès: Henry, James, William, Charles, Sarah, Mary et Philippa. L'aîné, Henry, et le second James reçurent une éducation universitaire.

Né en 1763, Henry Blackstone fut inscrit au Queen's College le 28 octobre 1780, étant âgé de dix-sept ans; il gradua bachelier académique en 1783, puis membre académique en 1786. On le disait doué de grandes capacités, mais son mauvais caractère et sa vie tapageuse le rendaient antipathique à son entourage et à sa famille.

Il arriva un jour au Canada, "nous ne savons ni pourquoi ni comment", remarque Benjamin Sulte. Nous le savons que trop. C'était en 1797. Muni de lettres de recommandation, le bureau du gouverneur s'empressa de le nommer, le 2 novembre de cette même année, contrôleur des douanes à Saint-Jean, en remplacement de William Lindsay promu collecteur au même port.

Blackstone parait avoir été extrêmement négligent dans ses devoirs autant qu'insolent pour ses confrères et ses supérieurs. Plusieurs plaintes furent portées contre lui par John Sullivan et par le percepteur des douanes, William Lindsay, à qui il avait succédé comme contrôleur des douanes lors de la promotion de Lindsay, comme nous l'avons vu, au secrétaire du gouverneur, H.-W. Ryland, à Québec, et à un autre officiel, Samuel Gale. En outre, le commandant des forces militaires à Saint-Jean, le capitaine E. Cartwright, du 60e régiment, adressa une plainte formelle au secrétaire de la milice, le major James Green, à Québec.

Les plaintes portées contre Blackstone furent efficaces. C'est-à-dire qu'on le destitua de ses fonctions de contrôleur des douanes, mais pour le nommer peu après à un poste plus élevé. Les Anglais d'alors étaient comme ceux d'aujourd'hui: ils savaient se protéger. En effet, le 19 novembre 1799, Blackstone devenait shérif du district des Trois-Rivières, en remplacement de Antoine-Isidore Badeaux, décédé le 14 novembre précédent. Le 23 il entrait en fonction.

Peu avant, Blackstone avait été nommé juge de paix pour le district de Montréal, duquel relevait alors Saint-Jean. Ses deux commissions sont datées des 30 mai 1798 et 8 mai 1799.

Comme shérif du district de Trois-Rivières, la conduite de Blackstone semble avoir été également inconvenante, sinon scandaleuse. Déjà, le 3 mars 1802, P. Stuart demande la remise de sa garantie en faveur de Blackstone. M. Sulte a vu des lettres de l'administrateur du Bas-Canada, datées de 1804, dans lesquelles il disait que M. Stuart, caution, étant décédé, la veuve Stuart ne voulait pas continuer à endosser les responsabilités de la position du shérif, et, par conséquent, réclamait son dépôt. Il fallait trouver un autre caution, ce à quoi Blackstone ne s'empressait pas de se conformer. Toute l'année se passa dans des échanges de lettres à ce sujet, comme s'étaient passées d'ailleurs les deux années précédentes.

Le 16 avril 1805, plusieurs contribuables informèrent l'administration du Bas-Canada, sir Robert-Shores Milnes, agissant en l'absence du gouverneur en chef Robert Prescott, que le shérif Blackstone avait commis de graves irrégularités. Milnes soumit leur requête à son conseil. Celui-ci fit une enquête sur toute l'affaire, et, en mai1805, il présenta à l'administrateur un long rapport des faits dont les conclusions se lisaient comme suit:

"Que, dans la cause entière devant lui, ils, après un minutieux examen des divers documents et une mûre considération des preuves produites des deux côtés, le Comité, sont humblement d'opinion que les preuves apportées à charge contre le shérif des Trois-Rivières ne sont pas assez lourdes pour le destituer de ses fonctions, ni rendre opportun pour le service public qu'un autre shérif soit désigné dans cette chambre, mais le Comité, profondément convaincu de la nécessité que la confiance publique dans un officiel tel qu'un shérif de district doit être entière, soumet humblement à Votre Excellence comme étant leur opinion, que le paiement immédiat de tout argent public dans ses mains soit donné comme une condition indispensable auparavant que M. Blackstone soit de nouveau permis d'exercer..les devoirs et responsabilités de son office, et qu'il ne devrait lui être permis d'agir pareillement qu'en donnant des sécurités au moins dans la mesure primitivement requise."

Il faut croire que Blackstone ne put fournir les cautions nécessaires pour l'exercice voulue de ses fonctions et par conséquent ne pouvait pas remplir l'indispensable condition, puisque le 27 mai 1805 Charles Thomas est nommé shérif à sa place. Blackstone continua cependant à résider aux Trois-Rivières. C'était un habitué de la maison Hart, et il cabalait vigoureusement en faveur d'Ezéchiel Hart au moment des élections de 1808.

John Lambert, qui visita les Trois-Rivières en octobre 1807 et en août 1808, et qui y connut Blackstone, en parle ainsi: "Un fils du célèbre juge Blackstone occupait la place de shérif, il y a quelques années passées, mais en raison de certaines inattentions dans ses devoirs on lui a enlevé sa charge. On m'a dit que M. Blackstone fut plutôt traité durement dans cette affaire. Il demeure encore aux Trois-Rivières comme citoyen privé et vit d'une petite annuité. Il a fait ses études à l'université d'Oxford, et il est connu pour posséder des capacités considérables."

Il ne semble pas y avoir le plus léger fondement dans l'assertion de Lambert que Blackstone fut mal usé. Il est plutôt clair que Lambert prend pour son compatriote.

En 1809, Blackstone est à Québec et loge au "Chien d'Or". Le 1er mai 1811, il est nommé coroner du district de Québec, en remplacement de John Woolsey qui démissionna. Il occupa cette position jusqu'à sa mort, le 2 février 1825.

Comme il n'aimait pas à trop travailler et à se surmener. Blackstone demanda un conjoint le 2 mai 1814. Le 16 mai suivant, John Fletcher fut nommé coroner adjoint, et, le 25 juin 1818, J.-G. Thompson remplaçait Fletcher.

Henry Blackstone mourut à Québec le 2 février 1825, à l'âge de soixante-deux ans. Il fut inhumé le 5. Le "Mercury" du même jour fait son éloge dans des termes flatteurs. Ces louanges étaient imméritées, ou pour le moins exagérées. Il n'y a rien dans toute la carrière publique de Blackstone qui justifie un tel panégyrique.

C'est durant son séjour aux Trois-Rivières que Blackstone y épousa, le 2 2juillet 1801, Marie-Charlotte Heney, fille de Hughes Heney et de Marie-Madeleine LePailleur, et tante de l'honorable Hughes Heney, l'un des hommes en vue du dix-neuvième siècle, Elle était veuve de Pierre-André Godefroy de Tonnancour, décédé aux Trois-Rivières le 23 mars 1798. Leur fils, Pierre-Joseph Godefroy de Tonnancour, avocat, fit casser le mariage de sa mère avec Blackstone parce qu'il la fouettait comme un animal. L'homme et la femme consentent et signent une séparation de corps et de biens.

Le 6 mars 1819, madame Blackstone demanda des terres pour elle-même, son fils et sa fille, en récompense des services de son premier époux, en son vivant lieutenant-colonel des milices du district des Trois-Rivières et lieutenant des Sauvages. Elle a été recommandée pour quatre cents acres pour elle-même et deux cents pour sa fille Charlotte, le 3 décembre 1819, par un comité du Conseli exécutif. Cette recommandation fut approuvée le 8 du même mois.

Madame Blackstone survécut vingt ans à son second mari. Elle mourut dans la cité trifluvienne en juin 1845, âgée de soixante-quatorze ans.

La maison au coin des rues Notre-Dame et Saint-Louis était la propriété de Godefroy de Tonnancour. C'est là que madame Blackstone fut battue et martyrisée par son mari. Elle y demeura encore après sa séparation. Vers 1816, elle alla habiter une grande maison de bois située à l'angle sud des rues Royale et Bonventure, avec porte d'entrée en face de la cathédrale actuelle. Tout le carré Champlain servait de jardin à cette propriété. En 1847, la famille Hart, qui la possédait alors, l'offrit en vente, divisée en six lots, mais il ne s'en vendit aucun. La ville fut heureuse de trouver la maison en ruine et la terre libre de toutue construction quand vint le moment de s'en emparer pour des fins d'utilité publique. C'est dans cette maison que Pierre Scannell tint une école entre 1840 et 1850... et M. Sulte y alla pour apprendre.. l'histoire des Trois-Rivières.

Blackstone était détesté aux Trois-Rivières pour sa conduite en général et surtout à cause des mauvais traitements qu'il infligeait à sa femme. C'était un tempérament provocant, aimant la chicane et la cherchant à tous et à propos de rien, fanfaron et grossier. C'était bien pis quand il était saoul. Il battait alors sa femme avec un fouet. La rumeur publique l'a accusé de n'être pas étranger dans la fin tragique de son prédécesseur, le shérif Antoine-Isidore Badeaux. Badeaux était célibataire. Tous deux avaient passé ensemble la nuit à boire et, au matin, Badeaux fut trouvé pendu au pilier de l'escalier conduisant à son appartement où s'était livré l'orgie. On ne put néanmoins établir aucune preuve légale contre Blackstone.

Sauf ce qu'en ont dit Edouard Huot et J.-M. Lemoine, nous n'avons pu trouver aucun renseignement sur la mort de Badeaux, ni à Québec ni aux Trois-Rivières. La "Gazette" de Québec n'en parle pas, mais le 28 novembre, elle contient une annonce demandant le règlement de sa succession.

De son union à Marie-Charlotte Heney, veuve Godefroy de Tonnancour, Blackstone eut un fils qui fut nommé Henry-William. Ce garon suivait les cours de l'école de grammaire de Québec en 1824, puis, plus tard, était à Chambly. Pourquoi et comment fut-il amené à aller dans le Haut-Canada? Nous ne le savons pas. Mais, en 1831, il est étudiant à la Société légale du Haut-Canada. Admis à la pratique du droit en 1837, procureur à la cour du Banc du Roi, etc., Henry-William Blackkstone se fixa à Newmarket, où il demeura durant quatre ou cinq ans. Puis, vers l'époque de son mariage, il déménagea dans le village de Holland Landing, à quatre milles environ de Newmarket. Holland Landing était alors une très petite place et n'a guère changé. Sa demeure qu'on appelait la maison Blackstone, existait encore il y a peu d'années.

Bien qu'il n'atteignit aucune notoriété dans sa profession, Blackstone était considéré comme possédant beaucoup de connaissances et des capacités. C'était en plus un artiste. Mais élevé par un père indigne, il hérita de ses nombreux défauts, surtout de celui de s'enivrer fort souvent. Il suivit ses traces dans une autre particularité. Il avait épousé vers 1842 Margaret-Ann Henderson, fille du colonel Henderson. C'était une femme dévouée, possédant un caractère élevé et des dispositions aimables. Quand il était sobre, Blackstone était un époux sociable et indulgent. Mais, quand il était intoxiqué, il ne se connaissait plus, comme on dit, et abusait d'elle de mille façons tyranniques. Ils eurent deux filles, qui toutes deux moururent au berceau.

Holland Landing était en ce temps-là très fréquenté par les voyageurs et les hommes des chantiers. On s'y donnait rendez-vous de partout. Blackstone bambochait avec eux. Le whiskey était bon marché, et les excès d'intempérance n'étaient pas, comme de nos jours, considérés disgracieux. Un soir, jouant aux cartes à l'argent et buvant avec quelques aventuriers dans la taverne "Playter", il s'éleva une querelle parmi les joueurs enivrés, au cours de laquelle Blackstone reçut un coup de poing. Transporté chez lui, il mourut le lendemain, 20 août 1852. Un individu quelque peu notoire du nom de Bill Dwyer fut considéré comme celui qui asséna le coup fatal, mais le jury du coroner ne trouva aucune preuve évidente pour le condamner. Et personne ne fut puni pour ce crime.

Ainsi s'éteignit au Canada la descendance des Blackstone.

Gérard MALCHELOSSE,
de la Société historique
de Montréal.

Défilé de vingt mille milles

Si les véhicules-moteurs du Canada étaient tous réunis en une parade monstre avec un espace de cent pieds pour chaque unité, ils formeraient un cortège de plus de 20,000 milles de long, c'est-à-dire, quatre cinquièmes de la distance autour de la terre à l'équateur. En se tassant un peu et pourvu que camions et autobus soient utilisés, toute la population du Canada pourrait y prendre place. Cette colonne d'automobiles en marche consommerait plus de 50,000 gallons d'essence par mlile.

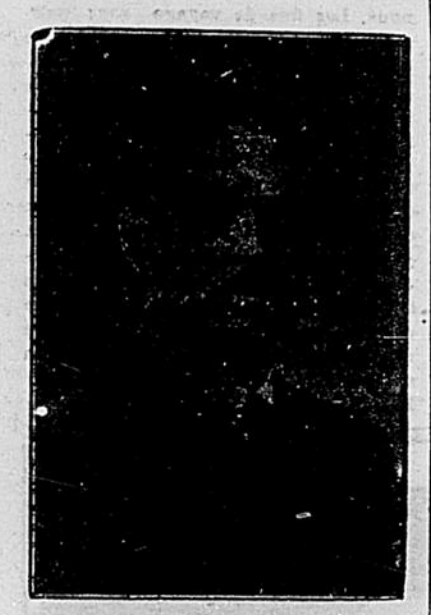
Marchands, annoncez dans
LE BIEN PUBLIC
et augmentez votre clientèle.

Les succès de la maison C. Labelle & Cie

Le succès d'une maison d'affaires et de toute entreprise commerciale a pour fondement les aptitudes de celui qui en est l'administrateur.

Et pour qui connaît M. Norman Labelle, dont l'initiative a sans cesse suscité le progrès de la maison Labelle, il n'est pas étonnant de constater les résultats obtenus même dans les durs temps que nous venons de traverser.

M. Labelle est un homme très actif. Il es tmêlé à tous les corps sociaux et civiques qui ont une existence sérieuse dans notre ville.



Ancien président de la Chambre de Commerce des Trois-Rivières et actuellement directeur, M. Norman Labelle s'est identifié toutes les campagnes de portée sociale .Il fut pendant plusieurs années commissaire de la Commission du Havre. Il fut député de district et grand Chevalier du conseil 1001 des Chevaliers de Colomb.. Il est directeur de l'Ecole Technique depuis sa fondation; il fait également partie du bureau de direction de l'hôpital Cooke. Il fut président conjoint de l'emprunt de la Victoire.

M. Norman Labelle fait actuellement partie de l'exécutif des fêtes du troisième centenaire, et de plusieurs sous-comités.

Le magasin C. Labelle est situé sur la rue des Forges, et qu'il dirige d'une main ferme, prouvent la mise en action de ses qualités d'hommes d'affaires.

M. Labelle avait prévu le développement rapide dont jouirait la ville des Trois-Rivières. C'est pourquoi, jeune encore, dès 1906 il acheta le magasin Godin et Fils.

Depuis le progrès de la maison Labelle n'a fait que s'identifier avec celui de la ville trifluvienne. Elle est devenue une des plus importantes du genre entre Montréal et Québec.

M. Norman Labelle sait se distraire de ses nombreuses occupations en s'adonnant au sport de l'automobilisme. Rappelons en passant qu'il fut président du club Automobile des Trois-Rivières et vice-président de la Ligue Provinciale de l'automobilisme.

A la longue liste des maladies des céréales, une nouvelle pourriture du pied de l'avoine doit être ajoutée. Cette maladie était très répandue dans le district d'Edmonton en 1933, et elle a causé des dommages sérieux dans certains champs.

PLUS CAPTIVANT

qu'un roman d'aventures!

Tous les trifluviens doivent lire le livre de Donatien Frémont

"PIERRE RADISSON"

roi des coureurs de bois

Un grand trifluvien
Un grand coeur
Un grand homme d'action

Prix $1. (265 pages)

à la

LIBRAIRIE AYOTTE

Dans toutes vos affaires, assurez-vous de nos services

NAPOLEON ALARIE

Comptable liquidateur

ASSURANCES GENERALES

176 rue Alexandre Trois-Rivières

Téléphone 225 w

Notre maison
s'associe au progrès des Trois-Rivières

C. LABELLE & CIE

DE TROIS-RIVIERES

MARCHANDS DE FERRONNERIES

GROS ET DETAIL

Assortiment complet de ferronnerie et de quincaillerie. Matériaux de construction. Peinture et vernis. Cable manille et cable d'acier. Un choix complet d'articles pour tous les genres de sport, etc., etc.

Nous vous invitons à visiter notre établissement avant de faire vos achats pour connaître la qualité de la marchandise que nous vendons ainsi que nos prix.

N'oubliez pas de visiter notre rayon de

TAPISSERIES

Qui comprend un grand choix de dessins nouveaux et populaires

Les commandes par téléphone reçoivent une attention toute particulière, quelle que soit leur importance.

— LIVRAISON RAPIDE —

120 RUE DES FORGES

TELEPHONE 10

Le Hâvre des Trois-Rivières

Sa naissance, son développement, son état actuel.— Il connait un progrès grandissant sous la conduite éclairée de la Commission actuelle.

Trois-Rivières, situé sur les bords du Saint-Laurent, à l'embouchure du Saint-Maurice et non loin de celle du Richelieu, doit son existence et son développement à sa position géographique. Et c'est à son port avantageusement situé qu'elle doit son avancement industriel.

M Victor Abran, N.P. président de la Commission du port des Trois-Rivières.

Cet avancement a subi une courbe normale. Ce n'est qu'avec l'établissement des premières industries et des maisons de comerce dans la jeune ville et dans le nord du district qu'il se manifesta ouvertement. ..Le port grandit en même temps que la ville. Et bientôt d'autres villes naquirent, Shawinigan d'abord sous l'impulsion des exploiteurs du premier pouvoir électrique au Canada, Grand'Mère avec la Laurentide Company et, plus tard, .La .Tuque dans le Haut-Saint-Maurice.

Toutes ces villes vécurent de leur industrie. Et les nombreuses usines qui s'élevèrent dans un rayon de 60 milles fournirent au port des Trois-Rivières une somme d'Affaires considérables.

C'est alors que l'industrie de la Pulpe se développa dans notre ville qui, grâce encore à sa position géographique, devint en quelques dix ans la plus grande ville papetière du monde. La St-Maurice Lumber, la Wayagamack, L'International et la St-Lawrence construisirent tout à tour de vastes usines qui produisirent bientôt des milliers de tonnes par semaine.

Peu à peu, à mesure que l'industrie papetière se précise dans notre ville, au point d'attirer l'attention du monde entier, notre port se développe et se classe bientôt au second rang des ports de la province de Québec, au point de vue tonnage. C'est alors que les commissaires du port comprirent la nécessité matérielle d'allonger les quais et de perfectionner l'outillage du hâvre. Ils décidèrent donc, pour répondre aux exigences du comemrce trifluvien d'accomplir des travaux d'amélioration qui .coûtèrent .environ .trois millions.

Aujourd'hui le port dessert tout un district industriel, dont il est le gage de succès et d'avancement. Son activité embrasse non seulement la ville mais tous les points importants de la région et cinq villes progressives.

M. John-T. Tebbutt, commissaire du Port.

Ses quais permanents d'une longueur de 9,000 pieds, construits à eau profonde, (35 pieds) permet au plus gros navires remontant le St-Laurent d'y amarrer en toute sécurité.

Situé en aval du Lac St-Pierre, limite de la partie naturellement navigable du fleuve, notre port a cet avantage sur celui de Montréal d'être ouvert quatre semaines de plus par année.

M. J.-B. Loranger, commissaire du Port.

Situé à mi-chemin de Montréal et de Québec, bien desservi par des chemins de fer, notre hâvre a l'avanta de posséder toutes les voies de raccordement nécessaires pour acomoder le comerce rapide.

Depuis la construction des quais nouveaux notre port offre maintenant à la marine marchande les appareils nécessaires aux opérations de déchargement et d'embarquement, de manière à éliminer tout risque d'attente et de perte.

Sous la conduite sérieuse de son président M. Victor Abran N.P. et de ses commissaires MM. J. B. Loranger et Tebbutt, grâce à une organisation méticuleuse et réglée en tous les points, la commission du port ne cesse de prospérer et chaque année elle enrégistre des profits substantiels.

EXCURSION

A

MONTREAL

$1.90

Aller et retour

de

TROIS-RIVIERES

SAMEDI, 9 JUIN

(HEURE SOLAIRE)

Départ Trois-Rivières	Arrivée Montréal
2.15 A.M.	6.00 A.M.
8.27 A.M.	11.20 A.M.
2.35 P.M.	5.10 P.M.
3.40 P.M.	6.40 P.M.
6.18 P.M.	8.40 P.M.

IMPORTANT

Prix proportionnellement réduits de toutes les stations de Portneuf à Lanoraie.

RETOUR

De Montréal jusqu'à

LUNDI SOIR, 11 JUIN

Voitures de 1ère classe seulement. Aucun bagage enregistré. Enfants de 5 ans et au-dessous de 12 ans, moitié prix.

Pacifique Canadien

Sur les eaux...

(Suite de la page 25)

Une haute croix noire se découpe au-dessus de la ligne d'horizon. "L'ancien cimetière indien", explique le chef Gagné. La croix émerge d'une masse violacée qui met une note claire sur le vert sombre de la forêt. La langue de terre où dorment les morts indiens est toute fleurie d'épilobes. Ces fleurs enlèvent à ce cimetière perdu, abandonné, son cachet lugubre. Les morts doivent bien reposer sous cette nappe mouvante "d'herbe-à-feu".

Dans un retrait de la rive, des maisons claires s'étagent sur trois paliers superposés. Au sommet, la petite chapelle blanche au pignon pointu couronné d'une croix. Dans les espaces libre des tentes éparpillées, des groupes humains étendus dans l'herbe, des chiens par douzaines qui s'affairent.. Ils sont les seuls à manifester un peu d'activité!

Notre arrivée réveille les groupes engourdis. Les enfants sont les premiers sur pied. Par grappes sales ils dévalent la côte sablonneuse pour s'arrêter brusquement à une distance respectueuse. Ils ont des petits airs timides, amusants.

Le groupe des seniors s'avance. Chef en tête. Ils vont d'une démarche molle, les genoux élastiques, les pieds en dedans, le dos arrondi; les bras pendent, flasques et ballants: leurs défroques d'Européens vont mal à leur charpente! Ils sont fort décevants et les esprits romantiques, qui gardent l'image de fiers masques casqués de plumes, seraient fort déçus devant ce groupe sans dignité!

Nous présentons nos hommages au Chef, Gabriel Awashish. Il est le plus remarquable du groupe pour la corpulence! De grosses chairs molles, tombantes! Ses yeux sont noyés dans des bourrelets de peau jaunâtre, huileuse; un chapeau décoloré et sans forme est posé sur sa chevelure luisante. Il répond à nos hommages par quelques grognements inarticulés. Il est visiblement timide et embarrassé! Je me le représente mal président le Conseil des Anciens, haranguant des troupes belliqueuses, ou entonnant son "Chant de Mort" devant le poteau du supplice.

Le Chef occupe pourtant un poste important à la tête de la réserve. Il garde des prérogatives étendues et jouit d'une autorité presque absolue sur les siens. Il voit au maintien de l'ordre, règle les chicanes, distribue à chaque nouvelle famille le territoire de chasse qui sera son partage exclusif, défend les intérêts de sa tribu auprès des pouvoirs publics, etc.... Le Chef de la tribu d'Obidjuan me laisse une impression fâcheuse et c'est presque de la satisfaction que j'éprouve lorsqu'on me laisse entendre un peu tard qu'il sera probablement remplacé par un autre chef plus jeune et plus débrouillard.

Nous montons saluer le missionnaire. Comme une procession désorganisée, la bande des hommes et des enfants nous suit. Le R. P. Guinard est dans sa petite maisonnette. Un beau vieillard à la figure douce éclairée par des yeux très fins et par un tic souriant des lèvres minces. Il est au service des Indiens depuis 35 ans. Il ne vit que pour eux, ne pense qu'à eux! Ce qu'il nous en dit atténue la mauvaise impression de tout à l'heure.

Les trois réserves du Haut-St-Maurice comptent un peu plus de 500 indiens en tout. Bien qu'on les ait classées dans la grande famille algonquine, le Père Guinard soutient qu'ils appartiennent à la famille des Crees. Il s'appuie sur leur langue et sur certaines traditions conservées chez eux. Ces Indiens sont timides, sans grande imagination; leur caractère est très doux et ils pratiquent sans effort les vertus familiales et sociales que leur prêche leur missionnaire. Ils ont une véritable mentalité d'enfants: joyeux même quand tout va mal, sans aucun souci du lendemain, ils sont d'une imprévoyance effarante! Durant les quatre mois d'été qu'ils pasent à la réserve ils mènent une vie absolument oisive. Ils chantent, s'amusent, se chauffent au soleil, et ne sortent de leur inaction que pour aller abattre un orignal ou prendre un peu de poisson. Ils ne sont pas soumis aux lois de chasse ou de pêche.

Durant leur séjour à la réserve deux institutrices s'emploient à instruire les enfants et à enseigner aux familles des rudiments d'hygiène et d'économie domestique! Les résultats de cet enseignement ne sont pas encore tangibles! Le Gouvernement fait des efforts louables pour relever le niveau physique des Indiens. Leur médicament favori est l'huile de foie de morue. Pour des palais habitués à la graisd'ours c'est un mets savoureux et les enfants en font une consommation imposante.

Nous faisons la tournée du village! Pas de rues, de simples sentiers qu'encombrent toutes sortes de débris, ossements, vertèbres de poissons, morceaux de peau ou de drap, etc... Le service des vidanges aurait de la belle besogne à faire ici! Les maisons sont modernes et fort bien construites. Elles datent de 1917 ,année de la construction du barrage Gouin. Auparavant les Indiens avaient leur réserve d'été à Kikendatch. La hausse des eaux les a forcés à choisir le site actuel, situé plus au nord.

Les sauvages préférant la vie sous la tente, presque chaque demeure est flanquée d'une maison de toile. On nous accueille avec bonne grâce. Nous distribuons de petits médaillons ornés de rubans de couleur et ce mot de passe facilite les relations. Rien de bien saillant dans toute cette agglomération. La surabondance des chiens met cependant une note typique: il y en a 7 ou 8 par famille, des chiens faméliques, hurleurs, craintifs.

A part les Indiens attachés à la réserve quelques groupes sont campés sur la grève: Indiens venant du grand lac Mistassini ou du Waswanipi. Ils ont parcouru 4 ou 500 milles en canot pour venir échanger leurs fourrures au poste Obidjuan et pour y passer quelques semaines. Besoin de changement et souci d'économie, vertu rare chez les Indiens! A Obidjuan, les vivres et les marchandises sont cotés à un prix normal, tandis qu'au grand lac Mistassini, une poche de farine coûte $65.00, et une poche de sucre, $100, et le reste à l'avenant! Les difficultés du transport justifient partiellement ces prix excessifs...

La visite est terminée. Sur la grève rousse où somnolent les canots courbés comme des arcs, ils sont une centaine à nous faire escorte. Ils parlent peu, mais regardent avec des grands yeux d'enfants curieux. Même les visages ridés par l'âge gardent une expression enfantine. Je risque quelques mots en langue indienne... et j'obtiens un beau succès d'hilarité.

Comme la loi *fédérale interdit* aux Blancs de séjourner sur le terrain de la réserve après 9 heures du soir, nous allons camper sur une île. C'est notre dernier soir en forêt. Demain, le train du C. N. R. que nous irons rejoindre à la station d'Oskelaneo nous ramènera chez nous. Les fins de voyage sont toujours mélancoliques. La causerie d'après-souper s'en ressent un peu. Elle est consacrée aux souvenirs de courses de mes compagnons, presque tous des familiers du St-Maurice. Cette tournée, accomplie aujourd'hui en 4 jours, aurait pris plus de cinq semaines il y a à peine dix ans! Le député de Lvaiolette qui a jadis fait à plusieurs reprises l'ascension du St-Maurice jusqu'à ses sources évoque la rude saveur de ces expéditions d'autrefois... En ces temps d'effort humain avait un sens! Albert TESSIER, ptre.

Les Trois-Rivières, 15 nov. 1933.

CUISINE AMBULANTE

GENERAL ELECTRIC

NOUS vous invitons à visiter la cuisine de vos rêves.... la cuisine complète ambulante General-Electric. Elle voyage à travers le Canada en démontrant aux femmes Canadiennes les commodités incomparables d'une cuisine disposée scientifiquement et électrifiée au complet. Voyez la manière dont la Cuisine General-Electric élimine le travail pénible, offre des heures de loisir inattendues, transforme "l'atelier du chez-soi" en une pièce des plus anréables et attrayantes. Ouvrez un commutateur ou pressez un bouton, et des serviteurs électriques font tout l'ouvrage.

Voici une occasion d'obtenir des idées pour votre propre cuisine. De fait, la General-Electric projètera toute une cuisine pour vous et ce service est absolument gratuit. Ne manquez pas de voir la Cuisine Ambulante General-Electric pendant qu'elle sera en ville. Vous serez nos invités.... il n'y a aucune obligation.

CETTE CUISINE AMBULANTE SERA ICI

VENDREDI et SAMEDI

les 1er et 2 juin

The Shawinigan Water & Power Co.

Département Commercial et de la Distribution.

HOTEL
GRAND CENTRAL

Mme F. X. VANASSE, Prop.

Garage mis à la disposition.

Confort du chez soi.

Bière en fût

"MOLSON"

GERARD VANASSE, Gérant.

Taverne 3826 — téléphones — Pension 3713

61-63 rue Du Platon — Trêois-Rivières

Le magasin de ferronnerie par excellence

DU QUARTIER NOTRE-DAME

La population du quartier Notre-Dame trouve à notre magasin absolument tout ce qu'elle désire en fait de quincaillerie et de ferronnerie. Elle reçoit de notre personnel un accueil prompt et courtois.

MATERIAUX DE CONSTRUCTION
HUILES, PEINTURE, VERNIS

IL NOUS FERA PLAISIR EN TOUT TEMPS DE VOUS FOURNIR DES PRIX SUR DEMANDE.

J. A. ST-PIERRE

MARCHAND DE FER

440 rue St-Maurice — Téléphone 814

M. Sarsfield Malone, gérant de J. C. Malone, & Cie

Phares plus sûrs

Les automobiles plus rapides d'aujourd'hui exigent un éclairage plus puissant. D'autre part, des précautions doivent être prises pour protéger les conducteurs venant en sens inverse, contre un éblouissement dangereux et illégal. Les ingénieurs du Pontiac ont tranché ce double problème sur leurs modèles 1934 avec un phare à multi-rayons, dont l'éclairage s'adapte aux grandes routes, à la ville et aux croisements, tout en fournissant l'éclairage nécessaire. Pour la campagne, les phares projettent un rayon puissant qui s'allonge au loin et éclaire toute la route; pour croiser une autre voiture, le rayon du phare gauche s'abaisse et éclaire la route juste devant la voiture, au-dessous du champ visuel du conducteur qui approche. Le rayon du phare droit maintient sa hauteur mais la partie du faisceau lumineux qui éclairerait le côté gauche est masquée par les lentilles, donnant ainsi un rayon puissant qui éclaire tous les objets sur le côté droit de la route.

Dans les règlements proposés dans la nouvelle Loi sur les fruits et le miel de 1934, trois catégories (Nos 1, 2 et 3) seront recommandées pour le miel qui doit être exporté en dehors du Canada ou en dehors de la province où le miel est produit.

Téléphones
Office 56 ; Résidence 499

Adresse Télégraphique
"Malone"
A.B.C. & Scott's Code

J. C. MALONE & CIE

ARRIMEUR
COURTIER MARITIME
ARMATEUR
CONTRACTEUR MARITIME

BOULEVARD TURCOTTE

TROIS-RIVIERES, QUE.

SARSFIELD MALONE
Gérant

ETABLIE EN
1890

Le dixième anniversaire de la Charbonnerie St-Laurent

Sous l'énergique direction de M. Edouard Bureau, cette maison essentiellement trifluvienne a connu de brillants succès.

La charbonnerie St-Laurent fête aujourd'hui son dixième anniversaire. Ceux qui cherchent la clé de l'étonnant succès de cette compagnie la trouveront dans ces deux mots : principes d'économie et organisation méticuleuse. L'économie pratiquée intelligemment par son directeur a permis au capital important investi dans cette entreprise de fructifier à l'abri des facteurs de ruine. L'organisation réglée dans ses moindres parties a conquis le public trifluvien qui est devenu faudra-t-il dire le client global de la Charbonnerie Saint-Laurent.

M. EDOUARD BUREAU

C'est le 24 juin 1924 que M. Edouard Bureau, fils de feu le sénateur Edouard Bureau fut élu président de la Charbonnerie Saint-Laurent. Les débuts de la nouvelle compagnie qui s'étaient formée furent modestes. M. Bureau aime aujourd'hui à raconter en y mettant un peu d'humour comment il fit ses premières armes dans le commerce du combustible. L'établissement précaire qui végétait alors sur le quai du Saint-Laurent comprenait une vieille mécanique électrique et ferrailleuse pour le déchargement des barges et une rosse et deux tombereaux boiteux pour le service à domicile. Il s'agissait de tirer le meilleur parti possible de cet appareil on ne peut plus modeste.

M. Edouard Bureau se dévoua corps et âme au développement de la charbonnerie qui connut de rapides progrès. Les saines directives de son directeur qui étaient déjà populaire parmi les trifluviens furent le plus précieux facteur de succès. Après deux ans de labeur constant. M. Bureau acheta deux grues à vapeur d'un prix dispendieux et fit conctruire les bureaux actuels. Il acheta bientôt une troisième grue qui lui permit de satisfaire plus rapidement aux besoins pressants de la nombreuse clientèle.

Aujourd'hui la Charbonnerie Saint-Laurent est muni d'un outillage bien moderne qui assure un prompt service aux cargos et navires étrangers qui viennent charbonner à ses quais

On peut voir sur les quais qui s'allongent sur une longueur de cinq cents pieds d'immenses monceaux de charbons de toutes les sortes qui s'accumulent autour d'un entrepôt principal d'une grande capacité. Au milieu de ce champ d'activité se dressent les carapaces métalliques des grues qui balancent dans l'air, pour les décharger dans les camions où les voitures-charriots de pesantes pelletées de charbon. Des convoyeurs perfectionnés préparent en vitesse le charbon qui doit être livré aux quatre coins de la ville. La charbonnerie se sert aussi de vastes entonnoirs renversée qui reçoivent les décharges des grues pour le partage du charbon.

Il y a quelques années la Charbonnerie St-Laurent, grâce à sa merveilleuse organisation établissait un record de vitesse de déchargement sur le Saint-Laurent: 700 tonnes en moins de deux heures.

Les quais de la Charbonnerie ont une capacité de 150,000 tonnes de charbon. C'est dire que tous les besoins sont prévus. Cette année la Charbonnerie a presque doublé ses ventes de charbon et d'huile. Car depuis quelques années la Charbonnerie pour répondre au désir de ses clients a établi sur ses terrains d'immenses réservoirs d'huile fuel.

Un garage reçoit chaque soir les quatre camions automobiles qui ont couru les rues de la ville et les routes de la région pendant la journée. Une boutique de réparation est attenante à la remise. La Charbonnerie fait usage de 8 attelages aux chevaux noirs brillamment harnachés. 28 hommes recevant près de $1000 par semaine de salaire sont au service de M. Bureau.

La Charbonnerie Saint-Laurent est en voie de se classer au rang de la première industrie individuelle du charbon dans toute la province. Rien ne ralentit sa croissance. Et nous croyons qu'elle est appeler à grandir encore, grâce à son merveilleux site. Déjà elle a du ouvrir une succursale sur la rue Denoue.

L'histoire des forêts canadiennes

Il y a quelque trois cents ans la partie est de l'Amérique du Nord était couverte d'une forêt vaste et presque ininterrompue qui s'étendait à partir des prairies jusqu'à la mer, et à partir de la côte sud de l'Atlantique jusqu'à la Baie d'Hudson. On y trouvait que les conifères occupaient les plateaux, et dans le nord d'autres conifères avec d'autres bois "franc" mais moins nombreux. Ce que nous en avons entendu dire et ce qui reste de cette forêt, nous portent du moins à croire que c'était là sa composition.

Les pins rouges et blancs généralement mélangés de sapins baumiers, d'épinettes et d'essences dures, couvraient une immense étendue des états de la Nouvelle Angleterre et du nord Atlantique, dans les provinces de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick, et dans les parties sud du Québec et de l'Ontario. Dans l'Est lointain, l'épinette blanche et l'épinette rouge, mélangée avec le sapin baumier et souvent avec des essences dures, couvraient une partie du même territoire et formaient des peuplements épais sur les terres plus élevées du Maine et du sud du Canada et s'étendaient en forêts éparpillées dans l'extrême nord au-delà du cercle arctique.

Le sapin baumier se rencontrait principalement dans des forêts d'essences mélangées, mais aussi en peuplements uniques qui occupaient des étendues considérables des pentes plus élevées. Le pin grisou "Jack pine" poussait alors comme aujourd'hui sur les plaines et les crêtes sablonneuses, mais il y en a probablement beaucoup plus aujourd'hui qu'il n'y en avait dans les forêts vierges. Le mélèze couvrait les étendues marécageuses de toute cette région et quoiqu'il ne formait pas de grandes forêts, la quantité totale peut avoir été énorme. Le pruche se rencontrait principalement dans les peuplements mélangés, à partir du sud de l'Ontario et du sud de Québec en allant vers le sud.

Alors comme aujourd'hui, l'épinette noire poussait dans les marécages et les lieux humides; elle couvrait également une vaste étendue de territoire s'étendant à travers le pays que l'on appelle maintenant le nord de l'Ontario et le nord de Québec. Il y avait beaucoup de cèdres sur les terrains humides autour des bords des lacs et des cours d'eau. Les arbres de "bois franc" étaient plus nombreux dans la moitié sud du territoire qu'ailleurs. Il y en avait cependant des quantités considérables au nord dans les Provinces Maritimes et dans les parties sud du Québec et de l'Ontario, mais le bouleau blanc et les peupliers étaient les seuls parmi ces espèces qui se propageaient au-delà de la zone de l'épinette noire dans l'extrême nord.— Dr. J. M. Swaine, de l'Entomologie, Ministère fédéral de l'Agriculture, dans "Scientific Agriculture".

Hommage rendu aux cultivateurs pionniers

La Revue Agronomique Canadienne (Scientific Agriculture) reproduit un bel hommage rendu aux premiers cultivateurs canadiens par Sir E. John Russell, Directeur de la Station expérimentale de Rothamsted, Harpenden, Angleterre, au cours d'une conférence qu'il a faite devant la Société canadienne des agriculteurs techniques à Ottawa. "Vos cultivateurs comme les nôtres, dit Sir John, passent actuellement par des temps chargés de soucis et d'inquiétudes, mais si vous jetez un regard en arrière et songez à ce que les cultivateurs d'autrefois ont eu à endurer lorsqu'ils sont venus dans ce pays ,qu'ils se sont taillé un domaine dans les forêts épaisses et qu'ils en ont fait ce pays riant, parsemé de belles fermes et de villages séduisants, vous y trouverez bien des motifs d'espoir.

"Ces premiers colons français qui ont tant donné au Canada et les colons anglais qui les ont suivis, ont souffert infiniment plus que nous souffrons actuellement. Nous ne faisons nous que risquer de l'argent; ils ont risqué leur vie. Avec tous nos embarras financiers, nous possédons encore tout ce qui nous a été légué et tout ce que nous avons fait nous-mêmes: de bons chemins, des demeures confortables, des villages, de saines conditions environnantes, de l'eau, de l'électricité, et mille choses utiles et agréables auxquelles ils n'auraient jamais rêvé.

"Et il en est de même des cultivateurs des Prairies: comparez leur sort à celui des premiers colons. Heureusement pour nous, les archives du gouvernement de la Rivière Rouge ont été conservées et nous savons quelque chose de leurs souffrances: comment en 1813 un groupe d'Ecossais envoyé par Lord Selkirk ouvrit le sol à la houe et s'acharna pendant bien des années à essayer de cultiver des blés anglais, toujours échouant, mais recommençant toujours et espérant toujours. La première récolte fut enlevée par les oiseaux, les suivantes par des Indiens ou par d'autres oiseaux ou par gelée. Enfin, après six années, toutes ces difficultés paraissaient être surmontées une riche moisson était en vue quand subitement vint de l'Ouest une horde dévastatrice de sauterelles qui dévora tout — blé, produits de jardin, et jusqu'à la dernière herbe verte dans la colonie. Le chroniqueur ajoute: "Ce désastre subit et inattendu fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Les malheureux émigrants levèrent leurs yeux vers le ciel et pleurèrent." Et il m'a toujours paru ,quand je lisais ces lignes, que ces émigrants écossais devaient être remarquablement bien élevés pour ne pas donner une expression plus vive à leur indignation."

Les premiers colons français qui se sont établis au Canada ont apporté avec eux l'art de la fabrication du fromage. Certaines familles de l'Ile d'Orléans font encore un fromage unique dont le procédé de fabrication a été transmis d'une génération à l'autre depuis près de trois cents ans. Les Loyalistes de l'Empire-Uni ont apporté avec eux des Etats-Unis dans les différentes parties de l'Ontario où ils se sont établis il y a plus d'un siècle la façon de faire le fromage Cheddar. Avant l'année 1864 où la première fromagerie a été établie tout le fromage fait au Canada l'était sur les fermes.

QUEBEC, OTTAWA, SHAWINIGAN FALLS, PARIS
MONTREAL

L. G. BEAUBIEN & CIE.

Membres de la Bourse de Montréal
Membres du Montreal Curb Market

Maison fondée à Montréal en 1902
Etablie aux Trois-Rivières en 1919.

Examen de portefeuilles — Avis financier

MAURICE LANGLOIS, Gérant

RUE NOTRE-DAME TEL. 1180
LES TROIS-RIVIERES

1934

LA GRANDE ANNEE TRIFLUVIENNE

APRES TROIS SIECLES D'EXISTENCE, TROIS-RIVIERES SE CLASSE AU SECOND RANG DES VILLES INDUSTRIELLES DE LA PROVINCE DE QUEBEC.

La Charbonnerie St-Laurent

Après dix ans d'existence, fournit le combustible à la majorité de la population trifluvienne. C'est à sa bonne administration, a la courtoisie de son service et à la qualité de ses produits qu'elle doit sa croissance rapide et son développement merveilleux.

ACHETEZ DE NOUS

VOS COMBUSTIBLES ET VOUS SEREZ SATISFAITS

CHARBON — BOIS — HUILE — ETC.

EN GROS ET DETAIL

CHARBONNERIE ST-LAURENT

EDOUARD BUREAU, Président

1595, RUE DU FLEUVE TROIS-RIVIERES Tel. 437 (succursale 3353)

L'histoire du service téléphonique aux Trois-Rivières

La première liste d'abonnés du téléphone fut publiée dans l'annuaire de décembre 1889 et contenait 106 noms de personnes et établissements commerciaux ayant le téléphone.— Liste des premiers abonnés.— Développement rapide du service local et interurbain.

(Courtoisie du service de publicité de la Compagnie de téléphone Bell)

Le tricentenaire de Trois-Rivières est un événement qui prête aux réminiscences diverses. Il évoque le souvenir grandiose du courage, des exploits, des découvertes et des explorations des pionniers. Ces mêmes attributs qu'illustrent chaque page de l'histoire de notre ville sous le régime de la Nouvelle France caractérisent aussi le développement commercial ainsi que les entreprises d'ordre public au cours des années qui constituent l'expérience canadienne.

Le plus souvent dans un jeune pays il n'est pas nécessaire de remonter à plus d'un demi-siècle pour se renseigner sur les origines d'entreprises commerciales et d'institutions qui après de modestes débuts ont grandi au point de servir d'assises sur lesquelles s'édifient le progrès et le développement d'un pays. A cause de leur importance et de leur expansion, il convient de ranger dans cette catégorie les moyens de communication, particulièrement le téléphone.

La Compagnie de Téléphone Bell du Canada fut constituée en société le 29 avril, 1880. Le "Shareholder", journal financier de Montréal, annonçait dans son numéro du 12 décembre 1882, que les projets d'installation d'un central téléphonique à Trois-Rivières marchaient avec satisfaction. Bien que nous soyons fondés à croire que la ville de Trois-Rivières comptait déjà un certain nombre de téléphones à cette époque, ils se limitaient aux installations en "paires", consistant en deux appareils utilisés pour relier une résidence à un établissement commercial, mais il n'existait aucun réseau d'intercommunication. Il fallait pour cela un tableau et un outillage d'aiguillage, ainsi qu'une téléphoniste.

En ces temps les choses se développaient lentement mais sûrement. Les anciens se souviennent avec quelle réserve nombre de citoyens en vue dans le monde commercial et social adoptèrent le téléphone. Le journal du regretté Charles Fleetford Sise, père de C. F. Sise, actuellement Téléphone Bell, renferme le présilent de la Compagnie de passage suivant en date du 18 janvier, 1888:

"Ai convenu d'envoyer C. A. A. Jeffreys à Trois Rivières et autres endroits ainsi qu'à Joliette et Berthier pour recruter des abonnés."

Le succès de la mission de M. Jeffreys, et probablement aussi le travail de son prédécesseur, peut se mesurer au fait que la première liste d'abonnés du téléphone à Trois-Rivières, laquelle fut publiée dans l'annuaire de décembre 1889, contenait 106 noms de personnes et établissements commerciaux ayant le téléphone. Cette liste, dont chaque nom est précédé du numéro de téléphone assigné à l'abonné, rappelle la mémoire de plusieurs citoyens en vue il y a cinquante ans et plus:

31 Ayotte, P. V., Du Platon
80 Badeaux Ed., Alexandre
72 Balcer. A. Notre-Dame
8 Baptist, Alex. St-Louis
6 Baptist, Geo. & Fils, Notre-Dame
38 Baxter, D. St Severi
89 Beaudry, Drolet & Cie, Notre-Dame
87 Bégin, J. Des Forges
28 Berlinguet, T. Bonaventure
50 Palais Episcopal, Bonaventure
73 Blouin & Boisvert, Des Forges
25A Bourgeois, Dr, Notre-Dame
25B Bourgeois, Dr, Royale
15 Bournival, T. Des Forges
82 Brassard, P. S., Des Forges
9 Brunelle & Frère, Du Platon
102 Brunelle, O. Des Casernes
24 Hôtel du Canada, I. Dufresne, prop.
19 Pacifique Canadien, Remise
26 Pacifique Canadien, Gare
39 Pacifique Canadien, Télégraphes, Du Platon
16 Carignan, O., Des Forge
16 Carignan, O., Des Forges
57 Carufel, L. E. S., Du Platon
75 Chagnon, Wm, St-Pierre
41 Charbonneau, N. Marché
22 Chilles, J. P., Des Champs
43 Collège, Des Champs
104 Com. Can. des Con. d'eau ateliers
97 Com. Can. des Con. d'eau, bureau, Du Platon
101 Connor, P. M., Des Champs
75 Cooke, R. S. Notre-Dame
2 Cormier, L. T., St-Antoine
106 Dassylva, Louis
103 De la Vallée, P. Louise
35 Dion, Chs, Notre-Dame
30 Hôtel Dominion, Mme E. Dupont, Prop., Du Platon
37 Hôtel Dufresne, J. Dufresne, Prop., Du Fleuve
79 Duplessis, N.-L., Des Champs
105 Dupont, J. A.
49 Gagnon, J. A., Du Fleuve
93 Gauthier, Z., Des Forges
53 Gélinas, N., Des Forges
91 Gélinas Frères, Notre-Dame
27 Gervais, E., Des Champs
90 Girard, L., Notre-Dame
29 Great North W. Télégraphes, bureau, Du Platon
21 Godin, J. P. Notre-Dame
17 Godin, J. N., St-Philippe
10 Godin & Fils, Des Forges
48 Gouin, P. A., Du Platon
63 GrGenier, Uld., Du Platon
5 Hall, Neilson & Co.
92 Hamel, O. Z., St-François-Xavier
34 Banque d'Hochelaga, H. N. Boire, gérant, Notre-Dame
100 Hoerner, L. A. Des Forges
95 Hoerner, L. A., St-Pierre
33 Hôpital
12 Hôtel de Ville, Alexandre
23 Hould, J. B. L., Notre-Dame
69 Revenu de l'Intérieur, C. D. Hébert.
71 Jourdon, Phil, Badeaux
54 Lajoie & Frères, Notre-Dame
59 Lajoie, Lucien, N.-Dame
52 Lanthier, A., Des Forges
81 Leduc, M. Niverville
66 Levasseur, R. Des Forges
7 Bureau local du Gouvernement Prov.
78 Lord, H. Z., Notre-Dame
62 McDougall, Geo, Notre-Dame
70 McDougall, Geo
74 McPerson, Chas, St-Pierre
56 Malone, J. C., Des Casernes
99 Malone, J. C., Bonaventure
65 Martel, P. N., Bonaventure
96 Martel, Uld., Des Forges
88 Mercier, T., Marché
42 Méthot, G. H. Bonaventure
18 Normand, P. H., Royale
77 Olivier, Arthur, Alexandre
55 Panneton, E. F., Royale
83 Panneton, P. H.. Notre-Dame
20 Palais de Justice, Des Champs
46 Paquin, L. S., Royale
32 Banque du Peuple, Notre-Dame
46 Pleau, Ed. Des Forges
13 Poste de Police
84 Prieur, Arthur, Bonaventure
61 Prince, J. C., N.-Dame
45 Banque de Québec, Alexandre
60 Remillard & Frères, Notre-Dame
4 Ritchie, A. D., Des Casernes
40 Richelieu & Ontario, Cie de Navigation, Quai
67 Ross, John, Succession
14 Rousseau, J. C., Des Forges
94 Smardon, R.
86 Spénard & Caron, Bordeaux
36 Hôtel St-Jacques, Mme Dufresne, Du Fleuve
44 Club St-Louis, Alexandre
11 Prison de Trois-Rivières
998 Tourigny, F. S., St-Joseph
3 Couvent des Ursulines, Notre-Dame
85 Valentine, F., Royale
64 Hôtel Victoria, A. Gauthier, Du Platon
1 Williams, R. W., Notre-Dame

Dix mois plus tard un nouvel annuaire en date de septembre, 1890, contenait les noms additionnels suivants:

J. Bouchard, C. Béland, Ls Brunelle, Denoncourt & Harnois, J. Duval, Jos. Frigon, J. A. Gagnon, A. Genest, C. Hébert, Commission du Port, A. Houliston, la Prison, N. Mons, T. Normand, Ed. Pleau, H. Roberts, L. A. Ricard, J. M. Spénard, R. Smardon, S. Trenaman, F. Valentine et R. W. Williams.

L'année précédente, le gérant local de la Compagnie de Téléphone Bell, Douglass Baxter, avait ses quartiers généraux rue St-Severi. Dans l'intervalle le poste central avait été déménagé au numéro 29 rue Du Platon.

L'histoire du service téléphonique à Trois-Rivières au cours des récentes années, sous l'habile direction de Gus. Derome, et ses adjoints locaux de la Cie Bell, présente une expérience comparable à celle de plusieurs autres villes du Canada, quant au développement et aux progrès constants. En août 1930, l'échange local atteignait, puis dépassait 5000 postes.

Le téléphone a progressé avec Trois-Rivières en maintenant sans cesse son avance sur les besoins de la population. C'est le cas dans la plupart des villes, mais surtout à travers toute la vallée du Saint-Maurice.

La téléphonie a joué un rôle de premier plan à Trois-Rivières dans le développement continu du service local et interurbain; par suite de l'inauguration du réseau transcanadien et l'établissement du réseau transatlantique tout-britannique notre ville et les environs, desservis par la Compagnie Bell et ses compagnies raccordées, a été amenée à portée de voix de plus de 30,000,000 de postes téléphoniques —ou plus de 90 pour cent — sur un grand total mondial estimé à 33,000,000 de téléphones répartis dans 55 pays sur les cinq continents.

N'oubliez pas que
LA FAMEUSE POMMADE
"ASEPTOL"
si bien connue,
est fabriquée seulement
par
J. Oscar HOULE
Pharmacien
et mise en vente
qu'à sa nouvelle
Pharmacie
La Pharmacie Houle
140 RUE NOTRE-DAME
Trois-Rivières
En face du Bureau de Poste

IMPRIMERIE
P. H. MARINEAU
IMPRESSIONS: Pamphlets, factums, livres, circulaires, lettres d'affaires, listes de prix, entête de lettres, factures, états de comptes, livres d'ordre, blancs de cour, papier à beurre, etc., etc.
Spécialité : Embossage
EN MAGASIN: Livres de comptes, crayons, encre, mucillages, filières, encriers, papier foolscap, plumes-fontaine, rubans à clavigraphe papier à carbone,, plumes etc.
143 rue Saint-Antoine
Téléphone 160
Les Trois-Rivières

La crèmerie des Trois-Rivières et Régal prospère

La crèmerie des Trois-Rivières et Régal est actuellement diriger conjointement par M. le Commandeur J. L. Sanschagrin et Rodrigue Rivard, qui apportent au succès de cete industrie leur bon sens des affaires et leur longue expérience dans l'industrie laitière.

La Crèmerie située sur la rue Plaisante possède un outillage des plus modernes et d'une efficacité absolue pour la pasteurisation du lait, du beurre et de la crême. La Crèmerie jouit d'une grande popularité chez les consommateurs des Trois-Rivières, due au fait qu'elle ne met que des produits de la meilleure qualité sur le marché.

La Crèmerie distribue en moyenne de 1800 à 2000 pintes de lait par jour au moyen de ses huit voitures. Elle ramasse la crème dans toutes les municipalités de la région pour en fabriquer environ au delà de 500,000 livres par année.

Un des produits de la crèmerie qui jouit d'une grande vogue, c'est la crème à la glace Favorita et Régal qui est distribuée dans toute la ville et toutes les villes et villages de la région.

La Crèmerie emploie une quarantaine d'hommes auxquels elle verse en salaire $40,000. Elle est outillée de façon a être indépendante. Elle n'a fait que prospérer en ces dernières années. Elle s'est construite une glacière qui peut contenir 800 tonnes de glace. Elle a également édifié un garage et s'est procuré une deuxième machine à froid. Ces améliorations lui permettent d'assurer à ses nombreux clients un service ponctuel et satisfaisant en tous points.

Les autos neufs se vendent

Le printemps retarde-t-il? D'après le calendrier l'on ne saurait en douter, mais chez les acheteurs d'automobiles, le printemps n'est qu'un état d'esprit, et cette année la neige et la gelée ne purent les empêcher d'acheter. La production des usines d'automobiles au Canada, durant le mois de mars, accuse une augmentation de 114% sur celle du mois de mars 1933. Avril a maintenu l'allure. Le premier mai, les enregistrements d'autos de promenade neufs, dans la ville de Toronto, pour quatre premier mois de l'année, avaient doublé sur la période correspondante de l'année dernière, tandis que ceux des véhicules industriels avaient presque triplé. En prenant la Ville-Reine comme indice, voilà qui annonce bien pour le reste du pays. Et les ventes ne ralentissent pas.

Le nom de notre ville nous vient de la rivière St-Maurice, que Dupont-Gravé nommé rivière des Trois-Rivières. D'après le journal de Champlain, le sieur Dupont-Gravé est le premier, après JaJcques Cartier, qui attira l'attention sur notre pays ; cependant le nom des Trois-Rivières lui semble familier; alors il serait tout à fait plausible de croire que ce nom était déjà connu et qu'il était meployé par les pêcheurs bretons qui s'avanturaient, il n'y a aucun doute, jusqu'à l'embouchure de notre Saint-Maurice.

Les travaux de plomberie de Germain & Frère

Ils ont contribué au succès de la ville comme ils ont fait le succès de la maison.

L'éloge de la maison de plomberie Germain et Frères n'est plus à faire dans notre ville non plus que dans toute la région. Son progrès a toujours été de pair avec celui de notre ville et aujourd'hui, assise sur des bases sérieuses, elle jouit de la plus enviable des réputations. C'est dans la grande plomberie que se spécialise la maison Germain et Frère. Elle a à son crédit l'exécution d'importants contras dans nos grandes maisons d'éducation. Au nombre de ses clients se trouve la Wayagamack et les travaux qu'elle a exécutés pour cette grande compagnie sont d'une importance capitale.

Germain et Frère ont leurs ateliers situés sur la rue Saint-Anutoine. Des experts sont à la disposition des clients pour n'importe lequel travail de plomberie. On y est assuré d'un service intelligent et courtois. Le nom de la maison Germain est une garantie de satisfaction.

TRIFLUVIENS !

Un toit qui ne vous causera pas d'ennui.

Un système de plomberie commode.

Et surtout un système de chauffage qui vous procurera une température intérieure salubre et égale.

ALLEZ DIRECTEMENT

CHEZ

GERMAIN & FRERE

LIMITEE.

ENTREPRENEURS-PLOMBIERS

RUE ST-ANTOINE TROIS-RIVIERES

TEL. 297.

Ameublements de Chambre de Bain, pour convenir à toutes les bourses.

SPECIALITES : REPARATIONS

Plusieurs plombiers d'expérience sont à notre service en tout temps.

Mettez-nous à l'épreuve.

PRENEZ L'HABITUDE DE DEMANDER LES PRODUITS DE QUALITE

BEURRE

"LAVIOLETTE"

CREME A LA GLACE

"FAVORITA" et "REGAL"

CREME A FOUETTER

"EXCELSIOR"

CREME A CAFE

"SPECIAL"

ET LE LAIT FRAIS

"PASTEURISE"

Crèmerie des Trois-Rivières et Régal Limitée

GROS ET DETAIL

700 PLAISANTE TELEPHONE 308

Le Frère Pacifique Duplessis, notre premier instituteur

Par M. S. L. Irving, professeur d'anglais à l'Académie de la Salle, auteur du livre "Wearing the Crown of Thorns in Trois-Rivières".

Le Frère Pacifique Duplessis naquit à Vendôme, chef-lieu du petit pays de Vendomois, dans la Beauce. Il se destina d'abord à la vie du monde et exerça même la profession d'apothicaire. Son heureux caractère lui assurait des succès dans cette profession, mais il est des âmes que Dieu attire mystérieusement et comme invinciblement dans les voies d'une haute perfection. Le bon jeune homme avait faim d'une vie de sacrifices et d'abnégation. Il trouvait l'idéal de cette vie parmi les enfants de Saint François, il alla donc frapper à la porte d'un de leurs monastères, celui de Saint-Denis, et reçut bientôt son admission. C'était en 1598.

On réclama l'assistance des Récollets pour convertir les pauvres sauvages du Canada à notre foi, et pour maintenir la foi au milieu des Français eux-mêmes. Trois prêtres du couvent de Saint-Denis furent choisis, les Pères Dolbeau, Jamay et le Caron, puis un simple Frère lai leur fut adjoint: c'était le Frère Pacifique Duplessis.

Il passa deux ans à Québec, puis il entra dans la période la plus intéressante de sa vie, celle qui se rapporte à l'histoire des Trois-Rivières. Le poste des Trois-Rivières était connu depuis longtemps de ceux qui faisaient la traite des pelleteries, car c'est en cet endroit qu'ils allaient, tous les ans, faire leurs échanges avec les sauvages.

Le Frère Pacifique Duplessis arrivait aux Trois-Rivières en 1617 date fixée pour la mission en ce lieu.

Dès que la petite colonie fut arrivée aux Trois-Rivières, la maladie se déclara dans ses rangs et y fit de cruels ravages. Le Frère Pacifique Duplessis n'avait pas cessé, depuis son arrivée en Canada d'exercer en petit son ancienne profession d'apothicaire. Mais la maladie qui décimait ses hommes et qu'on appelait le "mal-de-terre", était inconnue aux Européens, en sorte qu'il n'avait aucun remède qui put produire quelqu'effet. Fort heureusement un sauvage lui enseigna un moyen de guérir le mal redoutable qui avait déjoué tous ses efforts. Ce nouveau remède dans lequel entrait surtout de l'écorce d'épinette fut d'un tel effet qu'au bout de quelques jours tous ceux qui étaient atteints de la maladie se trouvèrent parfaitement rétablis. Au bout d'un an, M. de Champlain et le Père Huet allèrent le visiter; il put alors apprendre à ses nobles visiteurs qu'il avait donné le bienfait du baptême à quinze ou vingt personnes, malades ou moribondes.

L'année 1618 est marquée par un fait d'une grande gravité et qui range l'humble Frère Pacifique Duplessis parmi les bienfaiteurs du pays. Il était en excellents termes avec les Sauvages qui l'aimaient, à cause de son caractère sympathique et des services qu'il rendait à leurs malades.

Les Sauvages alliés des Français prétendirent avoir reçu d'eux quelque sujet de mécontentement, et résolurent de se débarrasser de ces étrangers. Ils commencèrent par décharger leur vengeance sur deux Français de l'habitation l'nn nommé Charles Pillet, matelot, de l'île de Ré, et l'autre appelé Serrurier, qu'il massacrèrent secrètement au cap Tourmente. Le meurtre fut bientôt découvert, et on leur défendit d'approcher du fort. Craignant alors les châtiments qu'ils méritaient, ils assemblèrent aux Trois-Rivières, où réunis au nombre de huit cents, ils tinrent un grand conseil. Le résultat des délibérations fut qu'il fallait surprendre les français de Québec, et couper la gorge à tous ceux dont on pourrait s'emparer.

Le Chef Esrouachit, surnommé Laforière (La Forière) par les Français, était peut-être le principal instigateur du complot. Il était habile et rusé, mais le Frère Pacifique Duplessis, très insinuant, réussit à lui faire dire tout ce qu'il voulait savoir. Il travailla ensuite à ramener Escouachit à de meilleurs sentiments. Celui-ci qui, depuis deux ans, voulait se rapprocher des Français comprit qu'il avait un excellent moyen de s'attirer leur reconnaissance. Il se redit à Québec, parla avec grand mystère des deux meurtres commis par les siens, et obtint la promesse qu'il n'y aurait pas de représailles si on livrait les assassins. L'astucieux Chef revint ensuite aux Trois-Rivières, et n'eut pas de misère à persuader les Sauvages de rester en paix. Or, après plusieurs allées et venues, l'armée de 800 jeunes hommes de diverses nations sauvages considérant, que difficilement ils pourraient prendre sans armes, comme iis eussent pû faire quelque temps auparavant; et, n'ayant plus de quoi vivre, ni moyen de chasser, et de pêcher, ou en était la saison. Ils envoyèrent le même Esrouachit demander pardon et reconciliation avec les Français. Ensuite ils envoyèrent quarante canots de femmes et d'enfants demander de quoi manger, disant qu'ils mourraient tous de faim. Après considération prise par ceux de l'habitation (Québec), on leur distribua un peu de pruneaux et rien de plus, car la nécessité était grande partout chez les Français aussi bien que chez les Sauvages.

Les Chefs descendirent à Québec où ils arrivèrent chargés de présents et de compliments avec des démonstrations de vraie amitié, pendant que leur armée faisait halte à une demi lieue de là.

Les harangues ayant été faites et les questions nécessaires agitées. De grandes protestations des Montagnais furent qu'ils ne connaissaient pas les meurtriers des Français, ils offrirent leurs présents et promirent qu'en tout cas ils satisferaient pour cette mort.

Le Sieur Beauchesne, facteur et premier commis de la Compagnie, commandant de Québec, en labsence de M. de Champlain, et quelques Français avaient été d'abord d'avis d'accepter les présents des Sauvages et d'absoudre les assassins, mais les Récollets estimèrent que l'honneur de la religion et de la France était en jeu, s'y opposèrent absolument, disant qu'on ne devait pas ainsi vendre la vie et le sang des Chrétiens pour des pelleteries; ce serait autoriser tacitement le meurtre, et permettre aux Sauvages de se venger sur nous et de nous maltraiter à la moindre fantaisie qui leur passerait par la tête.

Que les assassins viennent ici faire acte de présence; qu'ils viennent se soumettre à la justice française, nous les traiterons avec bonté et leur pardonnerons leur crime, tout en réservant cependant le jugement définitif de cette grave affaire au chef de la colonie M. de Champlain, qui doit arriver bientôt.

Le coupable et les délégués furent admis dans l'habitation. Les Récollets commencèrent par reprocher fortement au criminel la lâchete dont il s'était rendu coupable. Puis ils rappelèrent à ceux qui l'entouraient l'amitié que M. de Champlain avait toujours témoignée à leur nation. Ils leur dirent que M. de Champlain n'avait pas hésité à les accompagner dans leur expédition contre les Iroquois, qu'il y avait même été blessé à leur service. Que dira-t-il, à son retour lorsqu'il apprendra comment les Sauvages l'ont récompensé de sa sollicitude pour eux ?.

Les Sauvages furent touchés jusqu'aux larmes de la harangue, et l'assassin, s'avançant vers les Français, se déclara prêt à subir la mort pour expier son crime.

Le criminel fut conduit devant le conseil des Français, auxquels les envoyés, suivant leurs coutumes, offrirent des présents de peaux et de grains de porcelaine (wampum). Le "premier présent adoucissait les Français, à qui ils allaient s'adresser; le "second" nettoyait la place, encore toute sanglante. Le "troisième" fortifiait les bras de ceux qui avaient porté les cadavres, et les délaissaient après leur travail. Le "quatrième" lavait et nettoyait ceux qui s'étaient souillés par ce meurtre, et leur rendait l'esprit qu'ils avaient perdu. Le "cinquième" effaçait le ressentiment des Français; Le "sixième" demandait la paix; le "septième perçait les oreilles des Français, et les ouvrait à la douceur de la paix.

Les envoyés offrirent ensuite des colliers de wapum, pour allumer le feu aux Trois-Rivières et à Québec, et deux mille grains pour alimenter ces feux. Le tout était réglé par des coutumes que l'on observait religieusement.

Les Français tinrent alors conseil, et il fut décidé que le coupable ayant reconnu sa faute et s'étant même livré à la justice, on devait se déclarer satisfait pour le moment et le rendre à son père, à la condition que celui-ci le ramènerait à Québec, si M. de Champlain l'exigeait. En attendant, les Sauvages devaient laisser deux de leurs jeunes gens à Québec comme otage; l'un nommé Nigasez mauvais garçon bien qu'il fut fils d'un bon père. Pour le premier il était assez bon enfant et se porta toujours au bien. Les Pères l'instruisirent à la foi et aux lettres pendant tout un hiver qu'il demeura avec eux. Il était, au dire de Champlain, très intelligent et apprit à lire et à écrire en moins de trois mois.

Pour le second, il s'enfuit après avoir été quelque temps à l'habitation. On eut guère d'espérance de faire d'un si mauvais garçon, un bon Chrétien.

Ce ne fut pourtant pas le dernier service que le bon Frère rendit à la colonie. Le Frère Pacifique Duplessis fut joint au Père Huet pour formuler les griefs et plaider les intérêts de la colonie auprès de la compagnie des Marchands. Le choix que l'on fit du Frère Pacifique Duplessis dans une affaire aussi importante nous montre bien la confiance qu'on avait dans ses capacités et son patriotisme. C'était en 1618. Les deux bons Récollets ne purent obtenir immédiatement les réformes qu'ils demandaient mais leur courage servait du moins à faire connaître toute la profondeur du mal, et à mettre les autorités en état de porter remède à un aussi pitoyable état de chose, ce qu'elles firent effectivement plus tard.

Les deux délégués revinrent en 1619. Il tardait sans doute au Frère Pacifique Duplessis de revoir sa colonie des Trois-Rivières qu'il aimait tant, mais nous pouvons présumer qu'il n'eut pas cette consolation, car il mourut à Québec, au mois de juin de cette même année. C'était une grande perte pour la colonie, tout le monde le sentait, tout le monde le disait. Le gouverneur voulut qu'on lui fit des obsèques extrêmement solennelles; l'artillerie tonna sur la tombe de cet humble enfant du cloître. Il est juste que celui qui s'est oublié pour les autres pendant sa vie reçoive des honneurs après sa mort.

Ce bon Frère est le premier Récollet qui ait commencé à dormir son dernier sommeil sur la terre d'Amérique.

Soyez bien vêtus pour les fêtes du

TROISIEME CENTENAIRE

Il nous fait plaisir d'inviter la gent masculine à visiter notre département de

CONFECTIONS POUR MESSIEURS.

Dans ce département tout reflète la nouveauté et l'élégance. Nous avons été particulièrement heureux dans nos achats de l'été et vous auriez tort de ne pas venir vous renseigner sur la valeur de notre marchandise et la popularité de nos prix.

MERCERIES

Positivement, rien de mieux aux Trois-Rivières. Notre choix est le plus complet. Une visite vous en convaincra.

MADAME

est également invitée à venir visiter notre assortiment de nouveautés que nous vantons à juste titre comme l'un des plus complets.

CHEZ

LAMBERT & CLOUTIER

Confections — Merceries — Marchandises sèches.

Rue Champflour, Trois-Rivières

En face de la gare du Canadien Pacifique.

Abonnez-vous au "Bien Public"

Les Forges de St-Tite

Ces forges qui étaient connues sous le nom de St-Tite Iron Works se trouvaient situées sur le territoire de la paroisse de St-Tite, sur les bords de la petite rivière Mékinac. Cette rivière fournissait la force motrice nécessaire pour activer la soufflerie des forges. On profita de la déclivité de cette rivière pour construire les hauts fourneaux.

Ces forges furent établies par M. Edouard-Auguste Larue, des Trois-Rivières, ancien associé des Forges Radnor. Elles commencèrent à fonctionner en 1865. Cet endroit devint un centre d'activité. Il s'y forma tout un village. M. Larue employait beaucoup d'hommes tant dans les opérations de la forêt, que dans la confection du charbon de bois pour alimenter les hauts fournaux. On y coulait le fer en gueuses. Ces forges se trouvaient à 15 milles de St-Stanislas et à 33 milles des Trois-Rivières. Elles fonctionnèrent jusqu'en 1888 où tout travail cessa. Il ne reste plus que des ruines des hauts fournaux. Aujourd'hui cet endroit se trouve sur le territoire de la paroisse de Saint-Timothée, comté de Laviolette. On le désigne sous le nom des "petites forges". Toutes les maisons des employés ont été transportées au village actuel de St-Thimothée.

Nous croyons intéresser les lecteurs en donnant certains renseignements sur Edouard-Auguste Larue. Ce dernier était le fils de Olivier Larue et de Marguerite Robichaud, de Québec. M. Larue était venu se fixer aux Trois-Rivières vers 1839. En 1840, il épousait aux Trois-Rivières Mary-Jane MacLaren.

Parmi ses enfants on remarque : Emma qui épousa en 1880, aux Trois-Rivières, Etienne-Théodore Paquet, ministre du gouvernement Chapleau depuis 1879; le révérend Père Alfred Larue S.J., Lumina, épouse de M. Alfred Désilets, ancien journaliste et ex-zouave pontifical, des Trois-Rivières.

En 1871, M. Larue avait sa résidence aux Trois-Rivières, au coin des rues Bonaventure et Hart. En 1893, il vivait de ses rentes aux Trois-Rivières, à 147 rue Des Champs, avec son gendre Gédéon Désilets qui était alors inspecteur des postes. Cette maison existe encore sur l'avenue Laviolette.

M. J.-K. Laflamme, gérant de Bélanger et Proulx Ltée

Le premier livre publié par un Trifluvien aavit po rutitre (Histoire véritable et naturelle du pays de la Nouvelle-France). Pierre Boucher, auteur, signa la préface de son livre le 8 octobre 1663, alors qu'il était encore à la charge de gouverneur des Trois-Rivières. Ce livre fut réédité par G. Coffin, à Montréal, en 1882.

Pierre Pépin, explorateur trifluvien, s'est rendu sur les bords du Mississipi, couvrant une bonne partie de ce qui est actuellement le Minnesota et le iWsconsin. Justement entre ces deux Etats, il y a milles de large qui porte le nom de un lac de 25 milles de long et trois Pépin, en l'honneur de Pierre.

Une grande industrie Canadienne, florissante et moderne

67 ANS AU SERVICE DU PUBLIC CANADIEN

Dans le commerce et l'industrie pour que le succès soit durable, il faut trois choses essentielles: la spécialisation, la bonne marque sans cesse améliorée et la probité. C'est l'application rigoureuse de ces trois choses essentielles qui a permis à la Maison Bélanger, à ses succursales et à ses subsidiaires de progresser constamment.

Trifluviens procurez-vous au magasin Bélanger et Proulx des Trois-Rivières les célèbres poêles sortant de la Fonderie Bélanger de Montmagny.

Vous serez assurés d'avoir fait un bon placement et vous serez satisfaits entièrement de l'objet que l'on vous vendra aux meilleures conditions.

CHEZ

BELANGER & PROULX Ltée

Succursale trifluvienne : J.-K. Laflamme, gérant.

POELES ET FOURNAISES

1548 rue Badeaux Trois-Rivières

CHESTERFIELD
KROEHLER

Notre maison s'est toujours identifiée avec le progrès des Trois-Rivières.

POELES
FINDLAY

CHEZ

J. N. BEAUDOIN

RUE CHAMPFLOUR

On se procure les plus beaux meubles, les plus modernes, les plus durables, aux meilleures conditions que l'on puisse désirer.

La maison J. N. Beaudoin a toujours mis un souci rigoureux à bien servir sa clientèle qui n'a cessé de s'augmenter.

Elle tient en stock les meilleures marques. Elle peut donc satisfaire à toutes vos exigences. Une visite à ses galeries ne tardera pas à vous en convaincre.

Laveuses électriques "Connor". Poêles au bois, au charbon, électriques, de la marque "Findlay". Tapis, prélarts, etc.

— AVIS —

Peut-être n'êtes-vous pas en mesure de vous procurer dès maintenant un meuble que vous désirez. VOUS N'AVEZ pas l'argent nécessaire? Ca ne fait rien. Un léger versement vous assurera la livraison immédiate de l'objet qui vous fait envie. VOUS NOUS PAIEREZ ENSUITE SELON VOS CONVENANCES. N'EST-CE PAS AGREABLE ?

J. N. BEAUDOIN & CIE

MEUBLES

676 RUE CHAMPFLOUR TEL. 2225

TROIS-RIVIERES, QUE.

Une maison trifluvienne qui fête son vingt-cinquième anniversaire de fondation, en même temps que Trois-Rivières s'apprête à célébrer ses trois cents ans d'existence.

ETABLIE EN 1909

J. S. RIVARD & FILS

Réfrigérateurs électriques.
Deux marques célèbres

"NORGE" et "FRIGIDAIRE"

Radios : MAJESTIC
Instruments de musique divers

127, rue Alexandre Téléphone 578

TROIS-RIVIERES

L'usine papetière la plus considérable du monde

L'International Paper Co.

Ce qui a contribué à donner à Trois-Rivières le second rang des villes industrielles de la province de Québec, c'est l'établissement des usines de l'International Paper Co., à l'endroit où s'élevèrent jadis les premiers moulins à papier du Canada.

Les usines construites aux Trois-Rivières le long du fleuve sont considérées comme les plus considérables du monde entier. Elles fabriquent surtout du papier à Journal et sont alimentées par nos forêts. La situation géographique de ces usines est excellente. Le Saint-Maurice lui apporte le bois coupé annuellement sur les 3600 milles carrés de réserve, que la compagnie possède dans le bassin du Saint-Maurice. En outre cette rivière fournit chaque minute 60,000 gallons d'eau qui est filtrée et distribuée par toute l'installation. La compagnie a construit 1200 pieds de quais sur le Saint-Laurent où les vapeurs océaniques tirant 30 pieds d'eau peuvent aborder.

La route fluviale est surtout utilisée pour l'expédition de son papier vers les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Australie et Cuba.

La Canadian International Paper Co., commença à produire aux Trois-Rivières en 1922 avec quatre machines. Quatre autres lui furent ajoutées en 1925. Ces huit machines de même calibre marchent à une vitesse de 1200 pieds à la minute et ont un rendement de 750 tonnes par jour. On considère cette production comme un record mondial.

Fait à noter, l'outillage est entièrement mû à l'électricité. C'est pourquoi la compagnie est intéressée à 1-7 dans la St-Maurice Power Co. La marche de l'usine des Trois-Rivières en 1930 fut réduite de 6 p.c. sur celle de 1929. La production totale fut donc inférieure. Cependant la production par jour de travail n'a pas cessé d'augmenter. En 1927, l'usine produisait 653 tonnes de papier par jour ouvrable, en 1928, 667 tonnes, en 1929 692 tonnes, en 1930, 720 tonnes.

Rapports des ouvriers avec la compagnie.

Cette grande compagnie s'occupe de ses 1,500 ouvriers aux Trois-Rivières. Elle leur payait annuellement avant la crise un salaire de $2,000,000. Elle les protège par une assurance-groupe, vend ses actions à conditions faciles, leur loue des logis salubres et gais à des prix très modiques.

The Employees Mutual Benefit Ass., gère un excellent terrain de golf, le Métabéroutin, nom que portait le Saint-Maurice dans les premiers temps de la colonie, et s'occupe de diverses associations et clubs sportifs.

L'International et Trois-Rivières.

Le progrès des Trois-Rivières est intimement lié à celui de l'International qui est la plus forte employeuse d'hommes. Sans elle près de deux mille hommes ayant femmes et enfants à faire vivre se verraient réduits à la nécessité.

Après une période de stagnation temporaire qui dura quelques années, l'International a commencé l'an dernier a devenir aussi active que durant les bonnes années. Ses moulins n'arrêtent que le dimanche et les corps de métier se succèdent nuit et jour.

Les Forges de l'Islet

Les Forges de l'Islet étaient situées sur la rive gauche du Saint-Maurice, une lieue plus haut que le poste des Forges Saint-Maurice, sur le cours du ruisseau des Aulnes. Cet endroit fut ainsi désigné parce quune longue pointe de roche s'avance jusqu'au milieu de la rivière Saint-Maurice et forme un îlot. Le ruisseau des Aulnes fournissait la force motrice nécessaire pour activer la soufflerie des forges.

Ces forges furent établies en 1856 par la compagnie Oupuis et Robichon En 1862, elles passèrent à John McDougall père, marchand des Trois-Rivières. Le gérant était son fils Alexander.

Elles se trouvaient sur le territoire de la paroisse de Mont-Carmel à 9 milles de St-Maurice et à 2 milles des Trois-Rivières. Le bureau de poste était aux Forges St-Maurice.

En plus du haut fourneau, il y avait une fonderie de poêles. En 1871 il y avait une population de 50 âmes à ce poste. La fonderie employait de 4 à 4 '-2 tonnes de métal par jour Le fer était pris dans un rayon de 6 milles à la surface du terrain sur une épaisseur de 6 à '8 pouces de profondeur. On employait au-delà de 100 hommes.

En 1871, les principaux employés étaient Isaac Boisvert et Israel Charest fondeurs; Honoré Déchène et Onésime Lacerte, chargeurs; Thomas Déchêne, Léandre Lizotte père et fils, et Edouard Turner, surveillants; Iréné Thérerau, le gardien du feu; Jean Lalancette, le surintendant des forges; Georges Gilbert, le forgeron. Les charretiers étaient Joseph Boisvert et Antoine Ratier. Les maçons étaient Joseph Desroches, père et fils. Ses menuisiers: Adolphe Arcotte, Louis et Rémi Dufresne, Cyrille Vincent.

Le commis au magasin, que le propriétaire Alexander McDougall, exploitait, était: Calixte Gélinas.

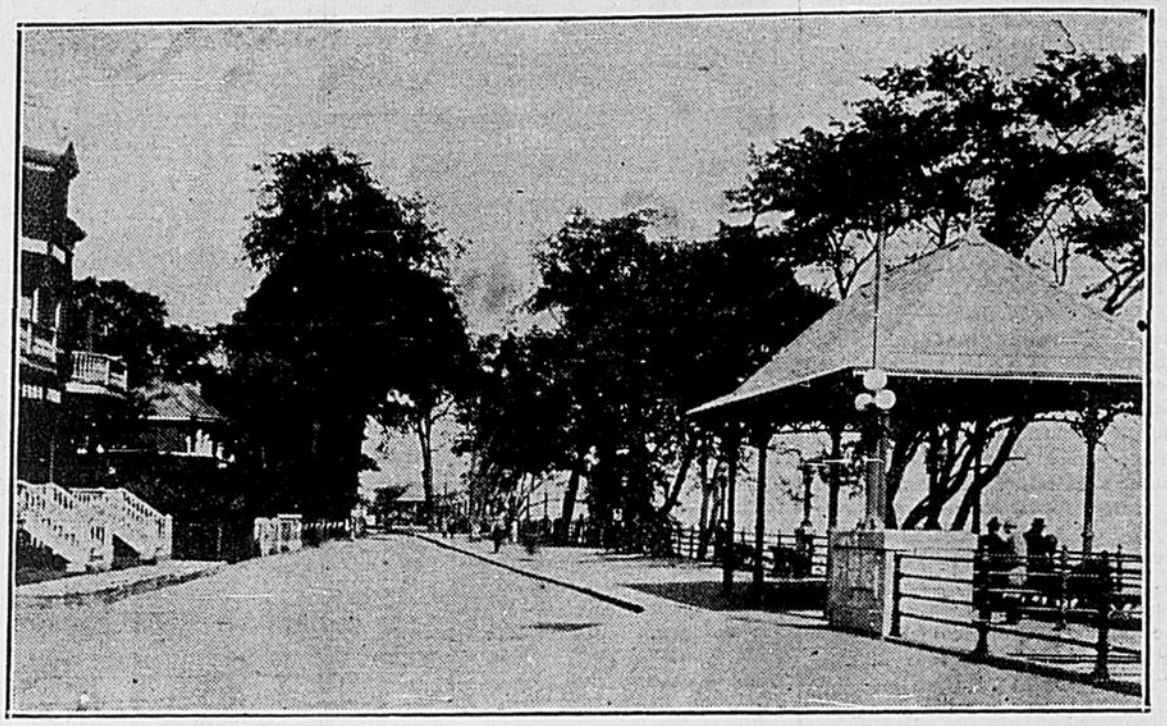
En 1872, on inaugura un petit chemin à lisses de bois du fourneau des Forges de l'Islet aux rives de la rivière Saint-Maurice. L'inauguration de ce chemin donna lieu à de grandes réjouissances. Les principaux citoyens des Trois-Rivières y avaient été invités. Des discours furent prononcés par M. William McDougall, député des Trois-Rivières, Elzéar Gérin-Lajoie et J. W. Bureau des Trois-Rivières. Le thème des discours fut l'éloge de l'ancêtre de la famille McDougall; John qui fut maire des Trois-Rivières de 1855 à 1857, après avoir été député du comté de Drummond de 1851 à 1854, sous l'Union. C'était également lui qui avait acheté les Forges Saint-Maurice et celles de l'Islet en 1862. A cette époque, il était décédé depuis quelques années et on fit l'éloge de ses huit garçons parmi lesquels on comptait les intéressés dans les Forges Saint-Maurice et de l'Islet (1).

Ces forges après avoir fonctionnées à plein rendement de 1862 à 1876, tout travail cessa en 1878.

Matthew Bell s'était fait construire une spacieuse maison en brique, sur une ferme qui lui appartenant, sur la rive gauche du St-Maurice. Cette maison se trouve près de La Gabelle et elle est aujourd'hui la propriété de M. Robert Grant des Trois-Rivières.

(1) Alexander McDougall après la fermeture des forges de l'Islet en 1878, alla demeurer à Vancouver, Colombie-Anglaise. C'est là que F. L. Désaulniers ancien député de Saint-Maurice, le rencontra, dans un voyage qu'il fit en cette année, en compagnie de Mgr E. Gravel de Nicolet.

Le Boulevard Turcotte



Le Boulevard Turcotte, l'endroit de promenade par excellence des Trifluviens, fut construit en 1859 par Joseph-Edouard Turcotte, lequel, dit Benjamin Sulte, "fit couper le Platon en ligne avec la rue du Fleuve et la promenade du terrain élevé qui passe au bout de la rue Saint-Louis et se rend à la rue Saint-François-Xavier. On y arrangea une monte sous laquelle furent construits des hangars, en un seul édifice. Ainsi fut créé le boulevard Turcotte. Dans cette fouille de terrain on rencontra un cimetière sauvages.

CANADIAN INTERNATIONAL PAPER COMPANY

Fabricants de papier à journal, sulphite blanchie pour la soie rayon et pour livres de premier ordre, Ten-Test pour panneaux d'insulation, cloisons, etc.

Tubes en papier caton

MOULINS A PAPIER

Trois-Rivières, Qué. Gatineau, Qué.

Dalhousie, N.-B. Cornerbrook, Nfld.

MOULINS DE SULPHITE BLANCHIE

Kipawa, Qué. Hawkesbury, Ont.

MOULINS DE TEN-TEST

Gatineau, Qué. Midland, Ont.

USINES DE TUBES EN PAPIER-CARTON

Les Trois-Rivières

Le moulin à papier des Trois-Rivières est le plus grand du monde entier.

Bref historique de la Maison J. A. Chevalier & Fils

Son président, M. J. A. Chevalier porte un vif intérêt au progrès de notre ville et de la région mauricienne.

La maison J. A. Chevalier, fondée en 1921, est une des plus prospères du genre dans toute la région. Elle fournit l'épicerie en gros à un grand nombre de vendeurs au détail. Elle s'est spécialisée dans l'approvisionnement des chantiers; et, sous le rapport du service dans ce domaine, elle est l'égale d'établissements similaires de la métropole. En treize ans elle s'est acquis une renommée qui ne peut être fondée que sur la satisfaction qu'elle s'applique à donner.

... qui dirige cette entreprise avec le concours précieux de ses fils est un vétéran du commerce de l'épicerie. Arrivant à Montréal à l'âge de dix-huit ans, il fut employé comme commis dans une épicerie de détail durant deux ans. Ensuite il débuta dans sa longue carrière de commis voyageur, vendant toujours des articles se rapportant à l'épicerie, lorsqu'en 1899 il entra toujours comme commis voyageur, au service de la maison Hudon, Hébert et Cie; c'est là qu'il reconnaît s'être spécialisé dans son commerce, en s'appliquant à étudier la mentalité et les besoins du marchand détaillant.

En 1911 il résigna sa position et se rendit à Joliette et forma une société avec M. L. Z. Magnan sous la raison sociale Magnan et Chevalier pour faire le commerce de l'épicerie et des liqueurs en gros. En 1916, la prohibition ayant été appliquée et cela ayant pour effet de désorganiser, il vendit alors ses intérêts à son associé et forma une autre société avec M. J. L. Marchesseault sous la raison sociale Chevalier et Marchesseault pour acquérir le commerce d'épicerie en gros de J. O. Montplaisir à Drummondville, commerce qu'il exploitèrent ensemble jusqu'en 1920.

M. Chevalier avait à cette époque deux de ses fils qui travaillaient avec lui, l'un depuis 1916 et l'autre depuis 1919 et un troisième qui poursuivait son cours commercial. Il décida alors de mettre à exécution un projet qu'il avait à coeur depuis longtemps, lequel était de fonder une maison de commerce avec ses fils afin de les établir et pour arriver à cette fin il vendit à son associé ses intérêts.

Pendant qu'il voyageait, M. Chevalier desservit le district des Trois-Rivières dont il surveillait le développement. Il considérait Trois-Rivières comme le meilleur centre de distribution pour les cantons industriels échelonnés le long du Saint-Maurice. Et la confiance qu'il accordait à notre ville et à la région avoisinante était motivée, comme on le sait aujourd'hui. C'est ainsi, pour ces raisons qu'il s'établit aux Trois-Rivières où sa maison n'a fait que prospérer.

Malgré ses 65 ans qu'il porte allègrement, M. Chevalier continue de s'occuper activement de son commerce dont ses fils ont pris la gérance active. Il s'intéresse vivement au progrès des Trois-Rivières. Il est un ancien directeur de la Chambre de Commerce et membre du Montréal Board of Trade ainsi que du Dominion Wholesale Grocers Guild.

Nous demandions à M. Chevalier le secret de son allègre maturité. Il nous répondit que seul le labeur de tous les jours constituait la formule d'une bonne vie. "Il faut travailler ferme, assidument, et ne jamais s'arrêter à regarder fuir le temps".

Pierre-Esprit Radisson, dont le père portait le même nom, est né à Paris en 1636. Son père venait s'établir aux Trois-Rivières en 1651, il débarquait à Québec le 24 mai de cette année.

MAISON FONDEE

EN 1921

J. A. Chevalier & Fils

INC.

EPICIERS EN GROS

TROIS-RIVIERES

RUE BONAVENTURE TELEPHONE 1400

CHS ED. PAGE, Président *LEON PAGE, Gér.-Gén.*

THE

PAGE EQUIPMENT & CONSTRUCTION COMPANY, LIMITED

Entrepreneurs - généraux

La Pagé Equipment vient de reconstruire l'église de Sainte-Geneviève de Batiscan qui compte parmi les plus admirables de la province.

Spécialités : — **Draguage et quais, routes, ponts, fabriques, édifices, Tunnels, etc.**

A LOUER : Remorqueurs, Monte-charges, Pelles et tout autre outillage pour les entrepreneurs.

Siège Social : Trois-Rivières

Comment se développa une grande maison trifluvienne

Une entrevue avec M. J.-L. Fortin

Depuis longtemps, je désirais connaître les souvenirs de jeunesse de M. Fortin et les principaux événements de sa carrière commerciale. La vie d'un homme dont les différentes étapes présentent une ascension continuelle est peut-être ce qu'il y a au monde de plus captivant. On s'imagine un peu ce qu'il faut pour réussir de ténacité, d'efforts soutenus, d'audace et de persévérance. Mais tant qu'on n'a pas connu l'homme d'affaires, qu'on n'a pu pénétrer dans son intimité, le secret de sa réussite nous échappe encore.

M. J.-L. Fortin est modeste et simple, comme tous ceux qui connaissent le prix de la vie et la valeur des hommes. Il est jovial, comme savent l'être ceux qui ont lutté et vaincu. Mais aussi on sent que ce n'est pas sans orgueil qu'il parle de la maison qu'il a fondée, et qu'il a fait prospérer.

C'est sur son invitation que, l'autre soir, je me rendis à son bureau.

"Venez ce soir, m'avait-il dit au téléphone. Je pourrai vous recevoir."

Je m'acheminai donc vers son bureau, un peu timide, car je savais que bien d'autres avant moi avaient sollicité des entrevues sur sa vie et son succès, et n'étant pas trop sûre si ces entretiens répétés ne l'importunaient pas.

Mais je m'aperçus bien vite que ma demande lui avait fait plaisir, et nous nous mîmes tout de suite à parler du sujet qui m'avait amené.

"Je ne suis ni un savant ni un conférencier, me dit-il d'abord, dans un large sourire."

Je répondis que je n'aurais jamais osé interviewer un savant ou un conférencier, dont j'aurais eu peine à retenir les savantes élucubrations. Et j'ajoutai qu'une simple causerie, familière et sans prétention, était bien plus intéressante.

Puis je questionnai M. Fortin sur ses débuts.

"J'ai débuté chez Lucien Lajoie, à 13 ans, c'était en juillet 1879, je faisais la livraison des marchandises au petit salaire de $2.50 par mois. Mais celui-ci augmenta peu à peu dès le mois suivant. A cette époque, le travail des commis de magasin différait passablement de celui que l'on exige aujourd'hui. Il fallait tous les matins laver le "set" de lampes à pétrole qui éclairaient le magasin; aux temps froids fendre et monter le bois de chauffage. Quand la température le permettait nous devions sortir une foule de marchandises (presque la moitié du stock) que nous exposions à la porte du magasin. Les heures de travail étaient aussi beaucoup plus longues. Mais parce que j'aimais mon travail et que je m'y appliquais, j'acquis vite la confiance de mon patron. Et quoique ayant été dix ans à son emploi et, étant de beaucoup mon aîné, M. Lajoie fut pour moi un de mes meilleurs amis."

"Je suis resté dix ans chez Lajoie. Après ce temps, j'ouvris mon premier magasin avec M. Teasdale qui était entré en même temps que moi chez Lajoie. Nous avons été ensemble 19 ans. Notre magasin était situé auprès du site où se trouve actuellement la Banque de Montréal. A cette époque aussi nous étions entourés de compétiteurs. M. Lajoie avait son magasin où se trouve aujourd'hui Lindsay .Il y avait aussi MM. Morrissette, Panneton, Sauvageau, M. Louis Badeaux, et une foule d'autres. Tous les magasins s'échelonnaient du coin de la rue Alexandre, et sur la rue Des Forges en partant de la rue Hart en descendant vers le fleuve. C'est là que se trouvaient les principaux magasins. Les marchands se seraient crus voués à une faillite certaine, s'ils avaient ouvert leurs échoppes ailleurs. Aussi les loyers n'étaient jamais vides dans ces parages. Aussitôt qu'un partait, il y en avait dix qui désiraient louer. Les loyers n'étaient pas élevés alors; pour $25.00 par mois nous pouvions avoir un très beau magasin."

—C'est à cette époque que vous aviez comme enseigne "La Boule d'Or"? Pourquoi l'aviez-vous choisie?

"Cette enseigne avait été celle de M. Beaudry, qui avait eu beaucoup de succès en affaires. Elle ne pouvait assurément m'être défavorable. Et puis la forme de l'enseigne était un peu celle d'une médaille, et au soleil, comme elle brillait..."

—Ne trouvez-vous pas déplorable qu'on ait remplacé par des pancartes insignifiantes nos enseignes pittoresques de jadis?

"Assurément, oui. Les vieilles enseignes donnaient un cachet particulier à notre ville. Mais il y a toujours des abus; les gens n'étaient plus raisonnables, quelques-uns affichaient des enseignes qui mesuraient jusqu'à dix à douze pieds. Ces enseignes obstruaient les rues, qui n'étaient pas très larges à cette époque. Après le feu on établit un règlement pour mettre fin à ces exagérations. Mais tout de même elles étaient bien jolies, nos enseignes!"

—Quelles sortes de marchandises aviez-vous alors en magasin?

"Dans ce temps-là tout se vendait à la verge, on faisait même les sous-vêtements. Les hommes achetaient le matériel à la verge et les tailleurs confectionnaient leurs complets. Les femmes avaient leur couturière, ou bien tout se cousait à la maison. C'était le temps où l'on ne craignait pas de rester avec un stock démodé de saison en saison, car la confection pour dames, est la sorte de marchandises le plus difficile à liquider. La mode étant si changeante."

—Est-ce que les fêtes du 250e anniversaire de la fondation des Trois-Rivières ont amélior beaucoup le commerce?

"Non, pas sensiblement, car ces fêtes-là ne furent que, comment dirais-je, oui comme une St-Jean-Baptiste en grand. Nous avons eu des discours, des processions et une plaquette fut aposée sur la vieille école des Frères, attenante à l'Académie de la Salle. Cette vieille école fut démolie il y a quelques années. Ces fêtes durèrent deux à trois jours."

"Puis vint 1908? Ca ce fut terrible! Et seuls ceux qui en furent témoins peuvent en dire toute l'horreur. Un enfant jouait avec une balle, celle-ci ayant roulé sous un hangar, l'enfant voulut voir et se servit d'une allumette. Il mit le feu involontairement à de la paille et en un instant ce ne fut plus qu'un énorme brasier. C'était en plein midi; par une étouffante journée de juin. J'étais à la porte de mon magasin et tout à coup je vis des flammes dans la direction de la rue Badeaux. Etant alors échevin et président du département des Incendies, je me rendis aux informations, pour pouvoir remédier au désastre si la chose était possible. Le vent aidant, toute intervention était devenue impossible. Je me souviens que j'étrennais un superbe chapeau panama, mais un tison en fit un paquet de cendres en un rien de temps. Nous avons demandé du secours de Montréal et de Québec. Mais là on avait d'autre chose à faire. C'était la célébration du Tricentenaire de Québec. Beaucoup de trifluviens y étaient entr'autres Mgr Cloutier. Les pertes causées par le feu peuvent être évaluées à environ un million de dollars pour notre ville. Pour notre part nous avons subi des pertes pour $46,000.00 dont $21,000.00 couvertes par les assurances.

Pour pouvoir nous approvisionner nous avions fait construire des magasins temporaires sur la place du marché et dans le parc Champlain. Le moral était bien abattu; mais la Wabasso venait de s'établir en ville, alors cela donna un peu d'espoir, après d'autres manufactures vinrent à leur tour, et peu à peu la vie reprit son cours."

"Pour ma part, après le feu, j'ouvris de nouveau un autre magasin, seul cette fois. Mon ancien associé ouvrit lui aussi un magasin en face, c'est ce que l'on peut appeler de la compétition directe. Mais il ne fut pas chanceux et il dut abandonner peu de temps après. C'est à cette époque que je décidai d'établir en ville le mode de vente à un seul prix. Façon plus satisfaisante pour le vendeur comme pour l'acheteur. Dans le temps le crédit était meilleur que de nos jours. Pourquoi? parce que les gens vivaient selon leurs moyens et ils se contentaient de peu, façon plus logique de vivre.

"Avant la période de 1914 où le prix des marchandises a subi une baisse extraordinaire, je pris une décision qui fut la chance de ma vie. J'ai un stock considérable, la marchandise à la verge ne perd ni de sa qualité ni de sa vogue, et toujours avec la même chance, je liquidai le tout durant la hausse formidable qui suivit. Et la baisse de 1921 n'affectait en rien des marchandises alors toutes vendues. J'avais réalisé des profits énormes. Vrai dans la vie, ce que l'on doit avoir on l'a, et ce que l'on ne doit pas avoir, eh bien! on ne l'a pas."

Enthousiasmé par tout ce rappel de souvenirs, M. Fortin me parla encore longtemps. Mais j'arrête ici les confidences. Pour le présent nous pouvons constater nous-mêmes l'ascension constante de cette vieille maison d'affaires trifluvienne dont nous pouvons nous ennorgueillir avec raison, car elle fut établie sur des bases solides: le travail, la persévérance et l'honnêteté. Soyons fiers des canadiens qui ont su prouver qu'ils possédaient autant que toutes les autres nationalités étrangères, qui sont nos concurrents dans notre propre pays, les qualités nécessaires pour réussir de vastes entreprises.

Bella BEAULAC.

La plus vieille maison des Trois-Rivières est actuellement habitée par les Filles de Jésus; elle se trouve en face de la place d'Armes. Cette maison fut probablement construite vers 1700.

GARAGE OSCAR LEVEILLE

1546, rue Ste-Marie

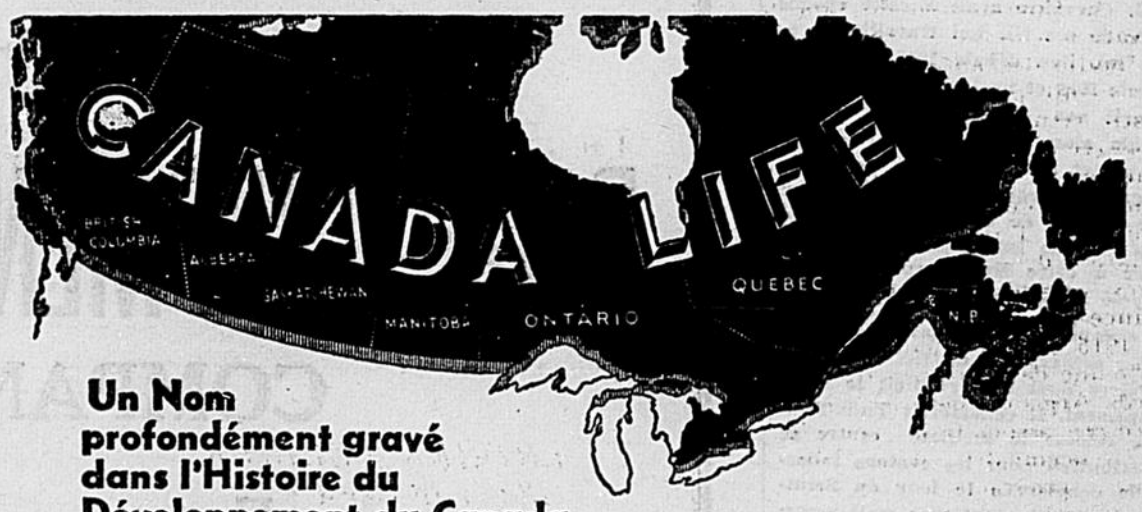
Réparations générales, graissage, lavage, huilage, chargement de batteries.

Nous nous spécialisons surtout dans les pièces de rechange. Nos prix sont modiques.

Tél. 3528

1934 LA GRANDE ANNEE TRIFLUVIENNE 1934

TROIS CENTS ANS D'EFFORT TENACE ET DE COURAGE DISCIPLINE ONT FAIT FRUCTIFIER LA SEMENCE DE PROGRES DEPOSEE DANS LE SOL TRIFLUVIEN PAR LAVIOLETTE EN 1634.



Un Nom profondément gravé dans l'Histoire du Développement du Canada

Les milliers de détenteurs de polices de la Canada Life—répartis parmi toutes les classes de la société—ont un intérêt considérable dans le Canada. Des millions de dollars de leurs capitaux, placés par cette Compagnie durant les 87 dernières années, ont contribué dans une grande mesure au développement du Dominion.

Les détenteurs de polices de la Canada Life se fient à la Compagnie pour sauvegarder leurs capitaux—fonds qui serviront à payer leurs polices à l'échéance. La Canada Life s'acquitte de cette responsabilité en plaçant son actif en obligations Gouvernementales et autres garanties par le Gouvernement, débentures municipales, obligations de services publics, hypothèques sur maisons et fermes, ainsi qu'en d'autres placements approuvés par le Gouvernement.

Cette Compagnie, avec des ressources plus fortes que jamais, se tient à l'appui de chaque visite faite par les représentants de la Canada Life.

Canada Life

Assurance Company

Fondée en 1847

Paul Emile Neveu, gérant de district.

Edifice Ameau **Téléphone 680.** **Trois-Rivières.**

Fermes à fourrures du Canada

Des premiers trappeurs aux éleveurs modernes d'animaux à fourrures

Depuis les premiers temps du commerce des fourrures, les trappeurs canadiens ont eu pour habitude de garder vivants les renards pris en été jusqu'à ce que leur pelage eut atteint son maximum de beauté, et c'est de cette pratique qu'a surgi l'industrie moderne de l'élevage des animaux à fourrure. La première mention officielle de l'élevage du renard en captivité se trouve dans les archives de l'Ile du Prince-Edouard et, en 1878, un certain nombre de renards étaient élevés sur une ferme du voisinage de Tignish. La beauté de la fourrure du renard argenté et le prix élevé que commandait sa peau ont fait diriger les efforts particulièrement sur cette espèce qui est une variante du renard rouge ordinaire et dont la permanence de pelage a pu être établie et maintenue après de longues expériences par les pionniers de cette industrie. Après 1890 vint une période de hausse dans les prix de la fourrure et l'élevage du renard se développa rapidement dans l'Ile du Prince-Edouard. Un dénombrement fait par le commissaire de l'Agriculture de cette province, en 1913, montre qu'elle comptait alors 277 renardières avec un total de 3,130 renards. Tandis que se poursuivaient ces expériences dans l'Ile du Prince-Edouard, il se faisait dans les autres provinces de nombreuses tentatives similaires; on sait, en effet, que des renards otn été élevés avec succès dans la province de Québec en 1898, dans l'Ontario, en 1905, et dans la Nouvelle-Ecosse, en 1906. En 1912 et 1913, la Commission de Conservation a fait une étude approfondie des antécédents et de l'avenir possible de la domestication des animaux à fourrure au Canada, et ses conclusions, publiées en 1913, donnèrent une nouvelle impulsion l'industrie. L'Association des Eleveurs de Renards Argentés de l'Ile du Prince-Edouard fut formée en 1915 et l'Association Canadienne des Eleveurs de Renards Argentés en 1920; cette dernière association possède des succursales dans plusieurs provinces. L'élevage du renard se pratique maintenant dans toutes les provinces et le nombre de fermes à fourrure augmente constamment. Les dernières statistiques, c'est-à-dire celles pour l'année 1932, indiquent 5,221 renardières au Canada, possédant au total 99,109 renards dont 92,703 sont de la variété dite argentée; on élève aussi sur les renardières canadiennes le renard croisé, le renard rouge et le renard bleu. Des tentatives d'élevage du renard bleu en captivité furent faites dans les Provinces Maritimes en 1912, un certain nombre de ces renards ayant été importés de l'Alaska, où cet élevage se pratiquait depuis quelques années. Ces premières tentatives échouèrent, mais vers 1921, les éleveurs de renards dans la Colombie-Britannique découvrirent qu'il était possible d'élever des renards bleus dans cette province, les conditions climatiques y convenant bien.

On compte maintenant dans les renardières canadiennes 858 renards bleus, dont 293 en Colombie-Britannique, les autres 565 étant répartis dans les provinces de Québec, d'Ontario et des Prairies.

En 1932, le nombre de fermes à fourrure, autres qu'à renards, s'élevait à 1,075 comparativement à 1,340 l'année précédente. Dans un certain nombre de renardières, on s'occupe aussi de l'élevage mixte, y élevant divers animaux à fourrure, en outre des renards.

Le dernier gouverneur des Trois-Rivières sous le régime français fut Paul-Joseph Le-Moyne de Longueuil. Il fut nommé en 1757, il dut faire place aux Anglais en 1761, alors qu'ils prenaient possession des Trois-Rivières.

La Pharmacie Normand

Ordonnances de MM. les Médecins remplies avec soin.

Produits pharmaceutiques de qualité.
Parfums et Articles de Toilette,
Kodaks — Films.

RUE NOTRE-DAME — Téléphone 18

RUE ST-MAURICE — Téléphone 2548

A nos pharmacies vous êtes asssurés d'une livraison rapide.

DEUX PHARMACIES POUR MIEUX VOUS SERVIR

Maison Fondée en 1882

J. N. GODIN, Ltée.

EPICIERS EN GROS

— ET —

Manufacturiers de biscuits et confiseries

Rue Notre-Dame, Trois-Rivières

LUDGER TELLIER
184, rue Ste-Cécile
Tel. 2280

Casier postal 335

LUDGER TELLIER

Entrepreneur général

Estimés fournis sur demande. Nous nous spécialisons dans tous les genres de construction, dans les travaux municipaux, aqueduc, égouts, drainage, etc.

Bureau : 184 rue Sainte-Cécile — Trois-Rivières

Téléphone 2280

Les grands anniversaires

(suite de la page 22)

1834—Fondation de la Société St-Jean Baptiste de Montréal par Ludger Duvernay. Naissance de Hector Fabre. Les Canadiens résument leurs griefs contre l'Angleterre dans les 92 résolutions. Naissance de Ernest Gagnon, littérateur, musicien. Incorporation de la ville de Cornwall.

184—Naissance de Joseph Marmette, littérateur. Naissance de Henri-Edouard Faucher de Saint-Maurice, homme de lettres, Erection de la province ecclésiastique de Québec. La capital est transférée de Kingston à Montréal.

1854— Incendie du Parlement de Québec. Traité de réciprocité avec les Etats-Unis. Abolition de la tenure seigneuriale. Inauguration de l'Université Laval.

1864— Conférence en vue de la confédération de l'Amérique Britannique du Nord, le 1er septembre, à Charlottetown. Les 10 au 29 octobre, à Québec. Mort de l'honorable Joseph-Edouard Turcotte. Mort de Sir Louis-Hippolyte Lafontaine.

1874— Mort de Etienne Parent. et 200ième anniversaire de l'érection de Québec.

1884—24 mai, Sir Charles Tupper, nommé Haut Commissaire à Londres.

1894—Mort de Jean-Charles Taché. Mort de Mgr Antoine Taché. Mort de Honoré Mercier. Mort de Sir John Thompson au château de Windsor.

1904— Grand incendie à Toronto. Erection du diocèse de Joliette. Incorporation d'Edmonton. Mort de M. l'abbé Henri-Raymond Casgrain et de Alfred Garneau.

1914— Déclaration de la guerre avec l'Allemagne. Mort de lord Strathcona. Le 16 octobre, le premier contingent canadien débarqué à Plymouth, Angleterre.

1924—Mort de l'honorable Louis-Philippe Brodeur. Mort de Albert Lozeau et de Laure Conan.

Lettre ouverte

Lettre ouverte ... B. P. No Sp p44
A Son Honneur le Maire,
Messieurs les Echevins,
de la Cité des Trois-Rivières.
Messieurs ;

Les Tertiaires de la Fraternité St-Bonaventure dont le Discrétoire s'est réuni hier soir en assemblée régulière, sont peinés d'avoir à relever une faute publique de l'administration municipale. Elle fut faite par la convention passée entre la Corporation des Trois-Rivières, et une compagnie à former représentée par MM. "Poitras et Al", et traitant de la location du terrain de l'Exposition pour l'organisation de jeux, attraction, etc.

D'après les termes de cette convention la loi du dimanche n'est pas respectée: On y permet double infraction; Premièrement : permisson à des étrangers de donner le dimanche, des attractions et autres jeux payant qui, dans le cas sont, pour ces gens, un véritable commerce.

Deuxièmement : On les laisse aussi travailler le dimanche. En plus le public a des raisons d'expérience de craindre que ces jeux, midway et autres, soient un danger pour la morale: par le fait de l'infraction publique à la loi dominicale, par la nature même des exhibitions.

Autant qu'il est en leur pouvoir, les Tertiaires protestent cotnre cette convention. Ils la réprouvent comme dommageable à la conscience de la population, à l'éducation de la jeunesse, et au sain patriotisme dont les fêtes du 3ème Centenaire auraient du être marquées.

Confiants que vous tiendrez compte de cette protestation et empêcherez ces violations des lois, Nous vous assurons notre dévouement.

Le Discrétoire du Tiers-Ordre,
Par F. X. Bergeron,
Assistant Ministre.

C'est le 12 avril 1877 que fut créé le corps de police de notre ville.

DOCTEUR

Auguste Panneton

Maladies des yeux, des oreilles, du nez et de la gorge

421 Laviolette Téléphone 526

Téléphone 401

Dr Benoit Jacob

Spécialiste pour les maladies des yeux, oreilles, nez et gorge

126 Alexandre Trois-Rivières

126 Alexandre Trois-Rivières

Dr Charlemagne Baribeau

Spécialité : Chirurgie générale, appareil urinaire

Téléphone 401

PRIX RÉDUITS
avec la qualité invariable qui se vend au Canada depuis 100 ans

1.00 la Bouteille de 10 onces PAS DE CHANGEMENT

2.30 la Bouteille de 26 onces PRIX ANTÉRIEUR 2.50

3.30 la Bouteille de 40 onces PRIX ANTÉRIEUR 3.50

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, DISTILLATEURS, Rotterdam, Hollande. — Maison fondée en 1695.

"Cette Réelle Saveur de Hollande"

Gin de KUYPER

Enrôlez-vous dans un mouvement humanitaire et sportif

Parmi les problèmes qui s'imposent à notre attention, celui de la protection et de la propagation de notre gibier et de notre poisson est un de ceux qui méritent la sincère considération de tous les citoyens soucieux de conserver le précieux héritage dont la nature nous a gratifiés.

Ayons un véritable esprit de respect à l'égard des lois qui régissent la chasse et la pêche.

Nos forêts et nos lacs foisonnants de gibiers et de poissons ont été surnommés le paradis des sportsmen. Ils attirent chaque année des milliers de touristes, qui ne nous visiteraient pas si nos lacs et forêts étaient dépeuplés.

Enrichissons nos domaines de chasse et de pêche en leur conservant le gibier et le poisson.

L'Association de la Province de Québec

Pour la

Protection du Gibier et du Poisson

Incorporée

Division Saint-Maurice, Trois-Rivières, Qué.

Secrétariat: 936 rue St-Pierre, Trois-Rivières.

LE TROISIEME CENTENAIRE TRIFLUVIEN REJAILLI SUR SHAWINIGAN DONT LE PROGRES EST ASSOCIE A CELUI DES TROIS-RIVIERES

PENDANT LA BELLE SAISON SOYEZ VETUS AVEC ELEGANCE

Chez R. P. Hébert le public de Shawinigan sera toujours accueilli avec empressement et courtoisie.

Nous offrons à notre clientèle les meilleurs produits de lingerie et de mercerie aux prix les plus populaires.

A l'ouverture de cette saison nous avons en magasin les dernières nouveautés dans toutes les lignes.

Une visite chez R. P. Hébert signifie économie et contentement.

Faites connaissance avec notre marchandise et avec nos prix.

R. P. HEBERT

Marchandise de qualité à prix raisonnable

5ième Rue — Tél. 912 — Shawinigan Falls

Venez voir Shawinigan Falls, Reine de l'Electricité, et ses chutes fameuses, joyau de la nature et levier de la prodigieuse ascention de la Mauricie vers le Progrès

CHEZ

JOS. DROLET, LIMITEE

VOUS VOUS MEUBLEREZ AVEC GOUT ET A BON MARCHE.

Radios Victor — Ameublements "Kroehler" et Snyder—Lits Simmons—Meubles Knechtel, Gibbard, Peppler — Poèles Findlay — Laveuses "Connor" — Rideaux — Tapis — Prélarts — Glacières — Vaisselle — Articles de cuisine.

JOS. DROLET, LTEE

Ne manquez pas de visiter le plus grand magasin de meubles de la Mauricie.

Spécialistes en ameublement et décorations

TELEPHONE 176

CINQUIEME RUE — **SHAWINIGAN FALLS**

SYLVAIN

"ECRIN"

DE

Jeanne L'Archevêque-Duguay

L'inspirateur des Pages Trifluviennes peut être fier de son oeuvre, qui s'enrichit aujourd'hui du charmant "Ecrin" de Jeanne Duguay.

Comme un sourcier avec sa baguette de coudrier, après avoir exploré les sources cachées de sa Mauricie, le voilà qui découvre en terre fertile de Nicolet, une eau limpide et fraîche qu'il fait bon goûter.

Signe des temps: Nicolet offre des fleurs à sa grande soeur trifluvienne.

Coquette brochure que l'"Ecrin". Rodolphe Duguay se devait à lui-même et à sa gentille épouse, d'en enrichir la couverture d'un bois gravé qui raconte sobrement et pieusement toute une époque. Comme on sent bien l'intime union de deux âmes d'artistes: l'image éclaire le texte, le texte prolonge et explique l'image. Le papier au ton chaud souffle les caractères qui se détachent nets et vivants. Vraiment, les "Pages Trifluviennes" se font de plus en plus coquettes.

"Ecrin", comme tout écrin qui se respecte, renferme des "pierres précieuses", mais ne dédaigne pas toutefois les "simples pierres".

Pierres précieuses ?

Oui, et doublement précieuses. C'est une suite de pastels à la Duguay qui, d'une touche sûre et émue, célèbrent les premiers pas de nos héroïques et modestes ancêtres trifluviens. Quatorze tableautins débordants d'idées et de substance où l'on sent battre un coeur intensément patriote. Le rythme des pulsations est grave toujours mais souvent s'accélère sous l'émotion profondément sincère.

Le souffle de la croix domine ces pages imprégnées de mystique comme l'âme des pionniers qu'elles chantent. Sous le signe divin, à l'ombre de "la Croix du vieux pin blanc", nous assistons, sur le Platon, à "la traite des âmes". Puis c'est le "Baptême solennel", simple comme un initoît. Suit une page délicieuse à Marie Le Neuf, la pionnière des épouses trifluviennes:

> J'aime à m'asseoir près de toi, ma soeur, qui file le lin de ton champ.

Et c'est un changement de cadence où la phrase chantonne comme un vieux rouet.

Tour ez lentement les pages, elles ne sont pas de celles qu'on ne fait qu'effleurer. Il faut lire avec son âme parce que c'est une âme qui s'épanche.

Le style est imagé à souhait et certaines images sont plus qu'heureuses. Le genre héroïque présente des difficultés et des écueils que bienn peu peuvent éviter. Jeaune Duguay a su adapter sa phrase à ce genre difficile. Ses couleurs sont originales sans excès, sans faux lyrisme.

C'est plus qu'un début qui promet. Jeanne Duguay chante notre terre trifluvienne, mais en la chantant on sent qu'elle chante toute notre terre canadienne.

Mais si l'auteur exalte sa foi patriotique, elle ne peut oublier qu'elle est aussi trois fois maman; elle a un grand et bon coeur de femme. Un coeur de maman qui ne se contente pas de battre, mais qui nous fait écouter et aimer ses doux battements.

Tout le long des simples, délicieuses et vivantes pages de la seconde partie du livre: "Simples pierres", c'est la femme canadienne, l'épouse et la mère, qui nous fait les honneurs du logis, d'un geste simple et naturel. Vous pénétrez le secret des "Ravalements", joli canadianisme qu'illustre avec tout son mystère et son charme désuet l'un des meilleurs bois de Rodolphe Duguay. Là-haut, sous le grand toit, "l'âme du vieux ber se plaint, dans les ravalements": c'est là aussi que dans l'ombre "l'âme des vieilles choses attend la résurrection". Et la résurrection leur viendra à ces chères vieilles choses de la main gracile d'une jeune patriote, "qui tisse, qui trame... et le vieux métier... se regaillardit."

Dans la vieille maison de pierre la gaieté fuse ses chansons... alors que là-bas l'école du rang prie tout haut par toutes ses fenêtres ouvertes:

> Et les petites filles aux voix grêles, et les petits gars aux voix graves, regardent, avec leurs yeux bleus, noirs ou bruns, la Madone sous sa mante embaumée.....
>
> L'école du rang, perdue au milieu des champs roux, est saturée du parfum des marguerites, du parfum des AVE.

Vous avez entendu les chansons, la prière des petits, mais vous connaîtrez aussi leur chagrin profond, insoupçonné, l'entrée dans leur vie nouvelle du grand "Mystère" de la souffrance dans une autre page profondément et toujours simplement sentie.

Puis vous pénètrez dans "Mon coin". "Ce coin il est "sans luxe, sans prétention, il est pauvre, mais je l'aime". C'est là que la future maman découvre son coeur de mère, car "le bon Dieu fait bien le coeur des mamans!"

Enfin cette page pieuse et sincère: "Après le Baptême", où le bonheur s'exhale en "une priere que ne murmurent pas les lèvres", en passant par "Mon cher petit gars", où est croqué sur le vif des lèvres de bébé son premier balbutiement.

Disons que Jeanne Duguay, trois fois maman, a su voir et nous dire avec la vérité la plus maternellement naïve, ce que toutes les mamans ont vu mais ne sauraient vous dire. Quand vous aurez lu "Ecrin" vous aimerez "Pierres précieuses", mais vous relierez "Simples pierres". On a rarement chez nous écrit avec plus de sincère vérité des tout petits.

Dans leur coin de Nicolet, Jeanne et Rodolphe Duguay vivent deux fois leur tranquille bonheur, parce que tous deux ont des yeux qui savent voir; mais en plus l'un a un pinceau qui sait peindre et l'autre une plume qui sait écrire: cela nous vaut le plaisir de goûter un peu de leur simple bonheur.

SYLVAIN.

Tél. 932
Consultations: 2 à 4 p.m.
7 à 8 p.m.
DR GEORGES DE BLOIS
Ex-interne de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal
Médecine générale
Sanatorium De Blois
Blvd Laviolette,
Trois-Rivières.
Mai 24-31 juin 7-14

J.-A. Trudel, J.-E. Guillet
Trudel & Guillet
Notaires
Argent à prêter, Règlements de faillites et de successions, Examens de titres, Difficultés commerciales. Collection, etc
Bureau, 36 Alexandre
Tél. 491 T.-Rivières

POUR VOS SUCCESSIONS, TESTAMENTS, CONTRATS, ETC.
CONSULTEZ
Alphonse Lamy
NOTAIRE
Dépositaire du greffe du notaire L. P. Mercier
159 rue Alexandre
Trois-Rivières
Bureau du soir, le vendredi de 7 à 8 heures.
Tél. Bureau 35

Nous invitons les cultivateurs à nous expédier leur crème. Nos retours sont faits régulièrement deux fois par mois. Satisfaction garantie sous le rapport des pesées et de l'épreuve.

A LA

LAITERIE DE SHAWINIGAN

Vous pourrez vous approvisionner des produits "DELICIA" qui jouissent déjà d'une bonne popularité et qui sont préparés sous la plus grande surveillance. Les troupeaux sont éprouvés et nos fermes régulièrement inspectées sont tenues en parfaites conditions au point de vue hygiénique.

LAIT, CREME, BEURRE, FROMAGE

OEUFS, CREME GLACEE

M. GEORGES TRUDEL, Gérant,

LA LAITERIE DE SHAWINIGAN

TELEPHONE 232

1934 LA GRANDE ANNEE TRIFLUVIENNE 1934

AVEC LES COMPLIMENTS

DE LA

Sun Life Assurance Company

OF CANADA

AUGUSTE COOKE, *Gérant du district*

EDIFICE AMEAU
TROIS-RIVIERES

J. B. A. GRENIER *Secrétaire*

Les Forges de Batiscan

Les mines de fer de Batiscan furent découvertes en 1660 (1). Il fut question à différentes époques de les exploiter notamment en 1730 et 1735. Toutefois la première compagnie qui se forma pour les exploiter fut organisée en 1793.

Le site choisi fut sur la rive est de la rivière Batiscan, à quatre milles de son embouchure, à l'endroit où se déverse la rivière à La Lime sur les bords de cette rivière, il y avait quantité de fer limoneux.

Les quatre associés étaient l'Honorable Thomas Dunn de Québec l'Honorable John Craigie, Joseph Frobisher (2) de Montréal et Thomas Coffin *député des Trois-Rivières.*

Cette fonderie était composée d'après Joseph Bouchette d'une fournaise ou d'un bâtiment pour fondre la mine, d'un autre pour couler le fer, de deux foges, de maisons d'habitations et de différents autres bâtiments.

On exporte du fer en gueuse et du fer en barre. Cet établissement eut pour effet de créer un centre d'activité.

La rivière à La Lime fournissait la force motrice nécessaire pour activer les souffleries.

La compagnie des Forges de Batiscan tenta de prendre le bail de celles de Saint-Maurice, en 1796, 1800 et 1806.

Ces forges furent les plus grandes rivales de celles de Saint-Maurice.

John Lambert (3) qui visita les forges de Batiscan, en 1808, dit qu'elles étaient sur le modèle de celles de St-Maurice, mais que les affaires sont en décadence et que deux associés se sont retirés récemment. En cette année, le sable pour mouler était importé d'Angleterre, en barils, au coût de neuf piastres chacun. C'était un sable particulier que l'on n'avait pas encore découvert.

Joseph Fribisher, à sa mort, en 1810, possédait un cinquième dans la société des Forges de Batiscan.

Charles Gaché père de J. C. Gaché fut commis aux Forges de Batiscan jusqu'en 1812.

Les fils de Thomas Dunn possèdaient des actions dans la compagnie des Forges de Batiscan et cela dès 1806.

Ces forges furent exploitées jusqu'en 1812. Elles se trouvaient sur le territoire actuel de la paroisse de Ste-Geneviève de Batiscan.

La production de fer était chargée sur des barges et descendue par la rivière Batiscan jusqu'au fleuve où on la dirigeait soit vers Québec ou Montréal.

---

(1) Les Forges St-Maurice, Sulte page 16.

(2) Joseph Frobisher fut élu député en 1792.

(3) Travels through Canuada, London, 1813.

En 1634, peu après l'établissement du fort des Trois-Rivières, Nicolet partait avec ses sept sauvages de la tribu des Hurons, mais il était le seul blanc du groupe; c'est dans cette expédition, alors qu'il fit plus de 1200 milles à pied et en canot, qu'il découvrit le lac Michigan et la baie Verte.

UN SOU DU MILLE

EXCURSIONS D'ALLER ET RETOUR EN WAGONS DE PREMIERE

A TOUS LES ENDROITS DE L'OUEST CANADIEN

Départs:
Tous les jours, du 10 au 30 juin
Limite du retour 45 jours.

USAGE FACULTATIF DU WAGON-LITS TOURISTE

Sur paiement d'un minime supplément en sus du prix de location ordinaire d'un lit.

Faculté d'arrêt à Port Arthur, Ont. et à tous les endroits de l'ouest.

Renseignements complets des agents du

Pacifique Canadien

(24-31 mai-7-14 juin)

LE TROISIEME CENTENAIRE DES TROIS-RIVIERES

EVOQUE LA MEMOIRE DES PREMIERS FILS DE FRANCE A FOULER NOTRE SOL

Maison fondée en 1900

Consommateurs, Epiciers, Restaurateurs, Tabaconistes, achetez vos produits d'une maison trifluvienne.

N. E. GODIN

GROS & DETAIL

126 Des Forges — Trois-Rivières

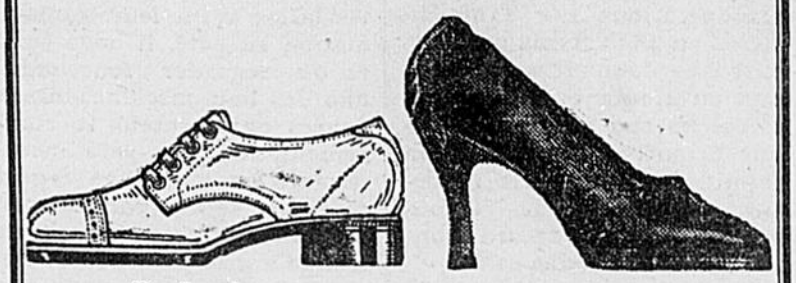
L'AJUSTEMENT

DE VOS CHAUSSURES PAR UN ORTHOPEDISTE EST LE MEILLEUR PLACEMENT POSSIBLE POUR LA PROTECTION DE VOS PIEDS.

Chaussez-vous chez

J. A. GOSSELIN

Agent exclusif aux Trois-Rivières pour les fameuses chaussures



**Dr Lockes pour dames et messieurs,
Wilkies Glove Phit pour dames,
Hartt pour hommes et garçons,
Slater pour hommes et garçons.**

Ces chaussures de haute qualité sont dans les largeurs AAAA à EE pour dames et A à EEE pour hommes.

Tous les styles nouveaux sont maintenant arrivés et nous vous les offrons à des prix modérés.

Aussi notre département du sous-sol vous offre toujours de nombreuses occasions.

J. A. GOSSELIN

Orthopédiste gradué des écoles de Chicago.

1392, rue Hart, — Trois-Rivières.

Médaille d'or à l'exposition universelle de Paris en 1900

Nos produits se vendent de Halifax à Vancouver depuis 1854

UNE DES PLUS ANCIENNES INDUSTRIES TRIFLUVIENNES

BALCER GLOVE MFG. CO.

LIMITED

TROIS-RIVIERES

Manufacturiers de gants de peau.— Gants chics pour la rue.— Gants solides pour le travailleur.— Daim, Agneau, Cheval.

Salle d'échantillons dans les principaux centres.

La Mauricie, royaume du papier

(Suite de la page 5.)

Notre région ne réclame pas seulement le record de la production globale du papier. Elle se vante de posséder aux Trois-Rivières le moulin le plus considérable et le mieux aménagé de l'univers! A ce titre il mérite une place spéciale à la fin de cette étude d'ensemble.

La Canadian International Pulp & Paper Co., commença ses opérations aux Trois-Rivières en 1922. Trois ans plus tard elle doublait sa production en ajoutant 4 machines modernes aux quatre de l'usine primitive. Cette addition permit d'atteindre le rendement formidable de 750 tonnes par jour, un record mondial pour une seule usine.

La Compagnie détient 3,600 milles carrés de forêt dans le territoire du St-Maurice. Son bois lui arrive directement par la rivière. Après leur descente, les billes sont retenues par des barrières flottantes jusqu'au moment où une chaîne roulante munie de crocs les hissera automatiquement vers les machines qui les écorceront, les broieront, les transformeront en pâte visqueuse, pour les amener à leur stage final.

Le grand trust américain de l'International Pulp & Paper y est allé largement avec son usine des Trois-Rivières. Il semble avoir voulu en faire une usine-type. Une trentaine de millions de dollars ont été consacrés à sa construction et à son aménagement. Un quai de 1200 pieds accommode des transatlantiques de trente pieds d'eau et facilite un important service d'exportation vers tous les points du globe.

Outre le transport des arbres coupés, le St-Maurice fournit à la compagnie un service d'eau de 60,000 gallons à la minute et la force électrique nécessaire au fonctionnement complet de toute l'usine. Nous croyons que le moulin des Trois-Rivières est le seul qui soit mû uniquement par l'électricité.

Une brève visite à l'usine nous édifierait sur ce que peut réaliser le génie humain. Sans nous arrêter aux diverses opérations que subissent les billes avant leur transformation en pâte, il nous suffira de regarder fonctionner une des huit machines-mastodontes qui assurent le changement de cette pâte inconsistante en une large feuille de papier solide, poli, luisant.

Chacune de ces machines occupe sur le plancher de l'usine une longueur d'environ 300 pieds. A un bout, un mélange pâteux, ressemblant à du gruau liquide, achève de s'épurer avant de s'engager dans l'engrenage savant de tambours, de tamis, de cylindres, qui transformeront par une succession ininterrompue de mouvements, en une large feuille blanche qui va s'enrouler sur une bobine à raison de 1200 pieds à la minute!!

Cete métamorphose s'exécute totalement par le jeu automatique de l'immense machine dont un seul employé peut assurer la surveillance. La bande de papier qui s'enroule ainsi à la vitesse de 1200 pieds à la minute a généralement 14 pieds de largeur. Les 8 machines de la Canadian International P. & P. Co. peuvent produire chaque jour une bande d'environ 2,800 milles de longueur. Le beau pont immaculé que l'on pourrait jeter chaque jour d'une extrémité à l'autre du Canada!

Cette ceinture de papier blanc réussirait peut-être mieux à éclairer et à unir les esprits que les millions de petites feuilles barbouillées et coloriées qu'elle est appelée à devenir dans une dernière transformation, la moins édifiante de toutes celles qui marquent l'évolution du bois-papier!

Albert TESSIER, ptre.

Bons résultats

"J'ai obtenu de bons résultats du Novoro du Dr. Pierre" écrit Mme Z. de Champlain de Bay City, Mich.,— "Mon estomac fonctionne beaucoup mieux, je puis manger tout ce que je désire sans ressentir de douleurs, et je dors beaucoup mieux. Je ne voudrais pas être sans Novoro dans la maison". —A cause de ses effets excellents sur les procédés de la digestion et de l'élimination cette médecine herbeuse recommandable est devenue le remède de famille le plus populaire. Si vous ne pouvez pas l'obtenir dans votre voisinage, écrivez au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Livré exempt de douane au Canada.

Le premier incendie du monastère des Ursulines éclata le 22 mai 1752; en quelques heures il consuma l'intérieur de la bâtisse actuellement blanchie à la chaux et qui longe la rue Notre-Dame; seuls les quatre murs sont restés intacts. On prétend que cet incendie fut allumé par des soldats de la garnison.

MON PAYS

Nous recevons d'un ami de notre journal un poème populaire en vers mesurés que nous publions avec plaisir malgré qu'il ne soit pas toujours conforme aux lois du rythme et de la couleur.

Je te salue, pays de mes jeunes années,
Tes bois et tes côteaux, tes riantes vallées
Dont mes pas si souvent ont suivi les sentiers;
Je te salue hameau dont les verts peupliers
Versent sur la maison de ma jeunesse claire
Leur ombre tachetée de rayons de lumière.

Rien ne cache à mes yeux les traits de ton visage,
O pays, ni l'appel des loins, ni le mirage
Des lointaines cités de hargne et d'âpreté.
Car j'évoque toujours la sereine clarté
Du ciel natal. Je ne sais pas jouir d'autres cieux.

Je me souviens des anciens jours et de tous ceux
Dont je tiens l'âpre goût de mon pays. Je sais
Dans mon automne, hélas, ressaisir le reflet
De ce passé joyeux. Je sais me retourner
Vers les lueurs mourantes du foyer. . . .

Que d'images mon coeur se plait à retracer
Pour me dire souvent que je dois les aimer.

Où est la grande allée et ses pins séculaires
Son kiosque mousseux qu'environnent les lierres
L'ombrage parfumé des magnolias en fleurs
La fontaine limpide au murmure charmeur
Et le jardin chargé de fruits et la charmille
Et le chêne touffu d'où s'envolent les trilles?

Je vous revois soudain, ô choses surrannées,
Vous qui fûtes témoins de mes jeunes années.
Le temps, ce destructeur de ce qui nous est cher,
Avec ses lourds marteaux et ses burins de fer,
Ne saurait effacer cette vivante image
Que j'ai de toi, pays couronné de feuillages.

Peut-on bien oublier ce qu'on a tant aimé
Avec un jeune coeur qui ne s'est pas fané.

Joseph A. GAUTHIER.

Les Trois-Rivières, mai 1934.

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les TERRES et HERITAGES sous mentionnés ont été saisis et seront vendus aux temps et lieux respectifs, tel que mentionné plus bas.

FIERI FACIAS DE BONIS ET DE TERRIS
Cour Supérieure

Canada,
Province de Québec.
District des Trois-Rivières.
No 2757.

GEORGES BOISVERT commerçant de la paroisse de Saint-Sévère, demandeur; vs HORMISDAS GELINAS de la paroisse de Saint-Barnabé, défendeur.

1—Un terrain situé en la paroisse de Saint-Barnabé, en la concession Saint-Joseph, côté sud-ouest, connu et désigné comme faisant partie du lot de terre numéro dix aux plan et livre de renvoi officiels du cadastre d'enregistrement fait pour la dite paroisse de Saint-Barnabé, contenant environ cent-trente-cinq arpents en superficie, plus ou moins, borné au nord par Arthur Gélinas (Adrien), au sud par Louis Lapointe, en profondeur par Joseph Ferron et en front par le chemin public de la concession Saint-Joseph — avec maisons et autres dépendances dessus érigées.

2—Un terrain situé en la paroisse de Saint-Barnabé, en la concession Saint-Joseph, côté sud-ouest, connu et désigné comme étant le lot numéro quarante-quatre (44) aux plan et livre de renvoi officiels du cadastre d'enregistrement pour la dite paroisse de Saint-Barnabé, contenant environ 131 arpents en superficie, plus ou moins — avec la maison et dépendances dessus érigées.

3—Un terrain situé en la paroisse de Saint-Barnabé, en la concession Saint-Joseph, côté sud-ouest, connu et désigné sous le numéro quarante-cinq (45) aux plan et livre de renvoi officiels du cadastre d'enregistrement pour la dire paroisse de St-Barnabé, contenant un arpent et cinq perches de front sur deux arpents et neuf perches de profondeur, borné vers le nord-ouest par le lot No 44, en front vers le nord-est et d'un côté en profondeur vers le sud-ouest par la ligne limitative de la paroisse, et de l'autre côté vers le sud-est par le lot No 43.

Pour être vendus à la porte de l'église de la paroisse de Saint-Barnabé, le VINGTIEME jour de JUIN, mil neuf cent trente-quatre, à DIX heures de l'avant-midi.

Le shérif,
L. P. MERCIER

Bureau du shérif,
Trois-Rivières, le 16 mai 1934.

Faites remplir vos ordonnances à

La Pharmacie Williams

Fondée en 1868

1360, rue Hart Téléphone No 1

Seul agent pour les remèdes REXALL.

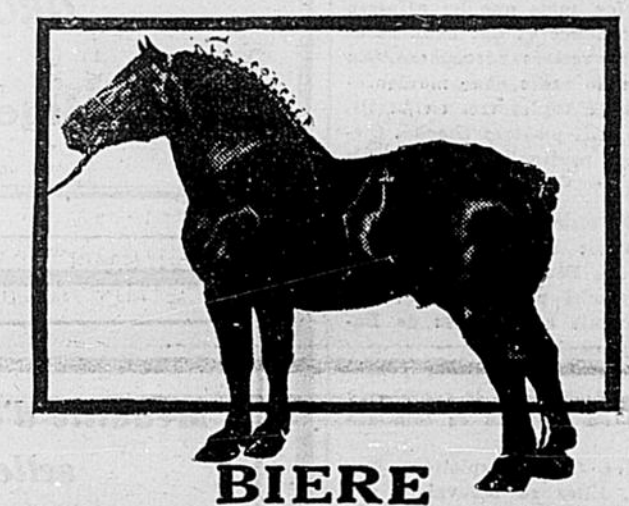
C'est un Plaisir...

de faire la cuisine sur un poêle brillant. Donnez à votre poêle le poli qui dure en vous servant de SULTANA. Elle est faite expressément pour donner un beau poli.

MINE À POÊLE SULTANA STOVE POLISH

MINE À POÊLE SULTANA

SULTANA LIMITED, MONTRÉAL



BIERE BLACK HORSE DAWES

LES RADIOS

VICTOR

GLOBE-TROTTEUR

Vous transporteront dans n'importe quel pays du monde entier, et vous serez charmés des programmes musicaux.

Modèle 122

Ondes courtes et longues.

$86.50

Termes de paiement faciles.

$9.00 comptant

$6.00 par mois

Modèle 221 — $114.50

Permettez à notre représentant de vous donner une démonstration. Vous serez émerveillés de la réception des programmes étrangers.

LINDSAY'S

C. W. LINDSAY & CO. LIMITED

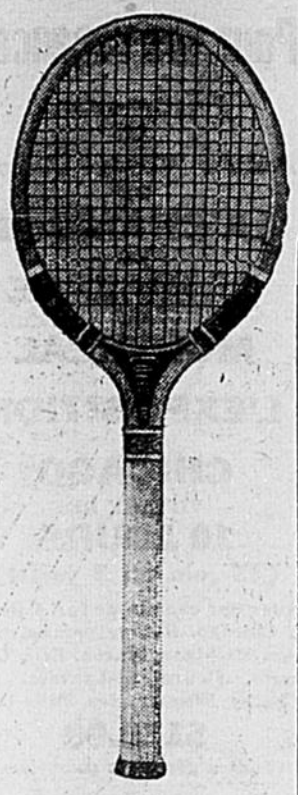
PIANOS RADIOS ORGANS

J. E. GREGOIRE, Gérant

1310, rue Notre-Dame Trois-Rivières

LES PLUS GRANDS FOURNISSEURS EN VILLE DE

Matériaux de Construction et d'Articles de Sport



RAQUETTES DE TENNIS

Un assortiment des plus variés avec des prix défiant toute compétition. Faites avec les meilleurs matériaux et garanties par la maison.

Nulle part ailleurs, l'entrepreneur en construction ne trouvera à acheter à meilleur compte les matériaux dont il a besoin.

Tous les sportsmen trouveront également à notre magasin tous les articles de sport qu'ils désirent. Les meilleures marques aux prix les plus bas.

REPONDEZ

Pourquoi acheter une toiture faite de feutres, de chiffons, lorsque vous pouvez en obtenir une ayant

une base d'amiante

Sans payer plus cher pour cela

Bardeaux à surface d'ardoise
Toitures en rouleaux

En toutes formes et couleurs.

Ayez une toiture qui résistera aux intempéries.

VOUS TROUVEREZ A NOTRE MAGASIN

Articles de plomberie de toutes sortes.

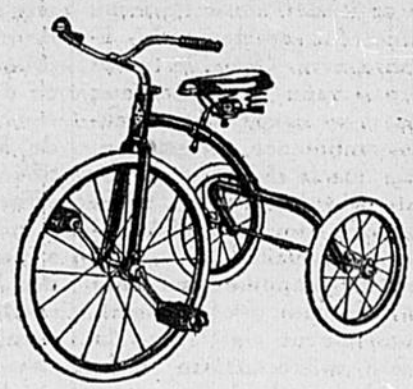
"Balle molle" et accessoires

Articles de pêche et de chasse

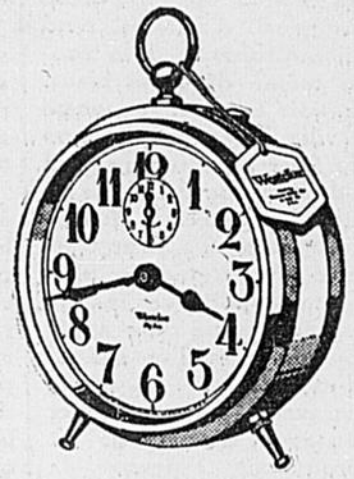
Tôle galvanisée et ondulée.

Les fameux articles de sport "Draper-Maynard".

Cyproc et Bestwall



C. C. M. Joycycle
Confortable, durable, économique.



J. B. LORANGER

FERRONNERIES ET QUINCAILLERIES

Téléphones
93 94 95

300, rue Des Forges, Trois-Rivières
Sucursale: Cap de la Madeleine
Téléphone 883-w

PENDANT LES FETES DU TRICENTENAIRE
RETENEZ VOS APPAR TEMENTS AU CHATEAU DE BLOIS

Alors que vous séjournerez aux Trois-Rivières pendant les fêtes du troisième centenaire, invitez vos amis au Château de Blois.

Service irréprochable, attention courtoise, cuisine renommée.

Trois salle à manger: Restaurant français, Café et Grill-Jardin, Orchestre.

Service à la carte de 6 a.m. à minuit. — Plat du jour 0.50c. — Avec vin ou bière (un verre) 0.60c.

LE CHATEAU DE BLOIS

225 BOULEVARD LAVIOLETTE — TROIS-RIVIERES

Téléphone 3420

LES AGENTS D'ASSURANCES

"Assurance", ce petit journal bien rédigé et si au point sur tout ce qui touche la carrière bien connue, que publie notre ami M. Gérard Parizeau de Montréal, se demande, livraison d'avril (1) si le temps n'est pas venu d'imposer aux agents d'assurance une épreuve de compétence, un examen, et pour que la chose soit praticable, d'instituer des cours d'assurance avec la collaboration des universités.

L'auteur s'appuie sur des raisons d'ordre professionnel. Et logiquement c'est bien la première préoccupation d'un organe du monde de l'assurance. Mais il y va d'un intérêt plus élevé, de l'intérêt public lui-même.

Il est vrai que la facilité inconcevable avec laquelle on devient mandataire du public, de nos gens d'affaires, rend ceux-ci indifférents à la protection même de leurs biens. Il faut voir comme en notre bonne ville il n'est pas toujours aisé de faire comprendre qu'il en est de l'assurance comme du droit, de la médecine, du génie civil; qu'on ne peut s'attendre à une protection pleinement en rapport avec ses besoins si ,au lieu de faire appel aux connaissances d'un spécialiste d'expérience, on confie ses assurances à un sans métier ou à un agent d'occasion. Et cela prouverait l'urgence de réformes vers le relèvement de la profession d'assureur.

Mais, nous le répétons, — c'est ici la question primordiale, c'est l'assuré, le public qui est le premier intéressé, c'est lui qui souffre davantage de cette indifférence si dommageable aux agents sérieux et compétents. Si l'on est injuste, sans le vouloir précisément, à l'égard du courtier consciencieux et capable, en distribuant son patronage, "ses faveurs" à l'ami, au parent, au débutant pour l'aider, c'est encore à soi-même que l'on cause le plus grand tort en suivant dans le placement de ses assurances plus qu'en toute autre affaire, une règle de conduite qui généralisée conduirait inévitablement à la faillite à brèvre échéance.

On perd des sommes incalculables par cette attitude qui tient plus de la sentimentalité que du sens des affaires; tel ce marchand bien connu dont la bâtisse fut assurée durant vingt ans comme construite en blocs de ciment tandis qu'elle fut édifiée en 1909 à la connaissance de tous, en béton massif; résultat net: une perte de plus de $1000. en surcharge injustifiée; tel ce quartier important affecté par une cour à bois limitrophe, mais qu'une enquête a révélée être à plus de 40 pds des habitations, avec comme résultat: une diminution d'une demie aux deux tiers des taux chargés jusque-là, et depuis combien d'années! Nous pourrions apporter des centaines d'autres exemples d'assurés qui durant des années ont payé beaucoup trop cher pour avoir placé leurs assurances sans discernement.

On perd encore, et ceci est plus grave, lorsque survient un sinistre. Un grand nombre de polices sont incorrectes, protègent plus ou moins, ou sont tout simplement sans valeur. Les exemples sont ici difficiles à citer. D'autant plus qu'un homme d'affaires ne se vante pas de ses pertes d'ordinaire, son crédit en souffrirait et sa réputation d'homme prudent aussi. Mais le chiffre de ces pertes est certainement considérable; et ce qui est particulièrement lamentable, c'est qu'au moment même où l'argent est le plus nécessaire, quand on perd déjà bien soufent, par insuffisance d'assurance, c'est alors que la perte se fait sentir, ruinant à jamais un commerce jusque-là prospère.

Non, on a été trop indulgent jusqu'ici, ou trop indifférent. De crainte d'être taxe d'égoïsme, les personnes au courant ont trop longtemps jeté le voile sur la véritable situation. Si l'opinion publique savait l'étendue des dommages causés par cette politique de porte ouverte à tous venants c'est notre classe commerciale et industrielle toute entière qui exigerait un redressement immédiat, dans son propre intérêt; sous la pression des corps publics notre législature serait forcée d'imposer aux agents d'assurance des études, un stage de probation et des preuves de compétence.

En attendant, c'est travailler dans l'intérêt général que de démontrer comme l'a fait "Assurance" la nécessité d'une réforme de la carrière des assureurs.

Maurice GELINAS,
Assureur-conseil.

(1) Reproduit dans le "Bien Public, 17 mai 1934.

Le vieux moulin à vent qui se trouve dans la banlieue de notre ville fut construit il y a plus de cent cinquante ans, en 1781, par Nathaniel Day. En 1864, le 24 janvier, un incendie en détruisit l'intérieur; le feu consuma aussi ses ailes et lui fit perdre son beau cachet pittoresque.

Téléphone 456.

ARTHUR SPENARD

COURTIER

Assurances générales

944, RUE ST-PIERRE
Trois-Rivières.

EDIFICE SPENARD

J. H. René de Cotret, C.G.A. Henri Ferron, C.A.

René de Cotret, Ferron & Cie

Comptables Licenciés,
Auditeurs et Syndics.

137, rue Alexandre Trois-Rivières

Conférencier

M. Paul Baby, gérant provincial-adjoint de la Compagnie d'assurance Dominion Life, qui a prononcé une conférence hier soir, au dîner-causerie du Jeune Commerce et devant les membres locaux de l'Association des Assureurs-vie.

Marie Le Neuf, femme de Jean Godefroy premier concessionnaire trifluvien, est la première femme de colon qui habita Trois-Rivières; les autres colons qui détenaient des fiefs n'étaient pas encore mariés lorsqu'ils vinrent s'établir ici; Godefroy était marié depuis le 15 décembre 1631.

Voyage à forfait à Chicago en juin

La Chambre de Commerce de Montréal l'organise à l'occasion de l'exposition.

La Chambre de Commerce de Montréal organise pour la fin du mois prochain un grand voyage à forfait à l'exposition de Chicago.

M. Philéas Paré, président de la Chambre de Commrece qui annonce le voyage explique qu'il a pour but de faciliter aux membres et à leurs amis une visite de l'exposition universelle à Chcago, dans les meilleures conditions de confort et d'intérêt, ainsi qu'à la meilleure date — "Ce voyage, ajoute-t-il, aura un caractère à la fois éducateur et touristique. Les membres auront tous les renseignements désirés à Chicago, même et un programme d'excursion a ét ẽarrêté pour chaque arrêt".

Tous les Chambres de Commerce de la province de Québec et de l'extérieur ont été invités officiellement de participer à cette excursion qui s'effectuera dans des conditions très avantageuses par le Canadien National et la Canada Steamship Lines de concert avec la Chicago Duluth and Georgian Bay Transit Company.

Afin de combiner les avantages du voyage à Chicago avec les plaisirs du tourisme l'excursion se fera du 23 juin au 2 juillet. Elle comportera un séjour de quatre jours à Chicago et le retour par bateau sur les Grands Lacs et à travers les Mille Iles. Il y aura aussi un arrêt aux Chutes Niagara. Les dames sont spécialement invitées à faire le voyage.

Pour vos vacances

Joignez-vous...
AU
Premier Voyage Annuel
DE
LA CHAMBRE
DE
COMMERCE
DE
MONTREAL
A
L'EXPOSITION
DE
CHICAGO
VOYAGE DE
10 JOURS
(23 juin au 2 juillet)

Aller par chemin de fer, 4 jours à Chicago. Retour par bateau: lacs Michigan, Huron, Erié, Ontario. fleuve St-Laurent. les Chutes Niagare, les Mille-Iles.

$120.00
(Toutes dépenses comprises)

Pour places de wagons-lits, cabines, brochures et renseignements, s'adresser à O. A. Trudeau. Chef du Service des Voyageurs, Canadien National Gare Bonaventure, Montréal.

LES *Saines Pratiques Bancaires* PROTÈGENT *la Collectivité*

La Banque de Montréal travaille de façon sage et pratique à protéger ses déposants et la collectivité dans son ensemble.

Parce que, depuis plus d'un siècle, elle s'y est constamment efforcée, on en est venu à la considérer d'un bout à l'autre du Dominion comme une institution solide, sûre et amie.

Ayez vos quartiers-généraux de banque à la succursale la plus rapprochée, allez-y régulièrement traiter vos affaires de banque, chercher des renseignements et discuter avec le gérant vos projets et vos problèmes.

SERVICE DE BANQUE MODERNE ET EFFICIENT
. . . . fruit de 116 années de fructueuses opérations . . . .

BANQUE DE MONTRÉAL

Fondée en 1817

L'ACTIF DÉPASSE $750,000,000

Succursale des Trois-Rivières: J. A. BOISJOLI, Gérant
Succursale de Grand'Mère: F. W. H. RUSSELL, Gérant.

L'actualité sportive

par Gérard Duval

Le Sport s'est développé aux Trois-Rivières depuis un demi-siècle d'une façon qui tient du prodige.

Nombreux sont les pionniers du mouvement de régénérescence physique en notre ville qui peuvent encore en parler en connaissance de cause. Ils nous disent, à nous les moins de trente ans, ce que fut l'époque héroïque où leur courage, leur initiative et leur généreux désintéressement eurent à lutter contre la primitive ignorance de leurs concitoyens afin d'implanter chez nous la pratique des amusements populaires si goûtés de nos jours.

Ils nous tracent, par exemple, un tableau bien vivant de la sensation qui s'empara de la foule de badauds venus assister au premier match de hockey. Ils nous raconteront avec saveur l'étonnement des spectateurs à la vue de ces fous, vêtus de costumes bizarres, courant après une rondelle, avec des bâtons, jusqu'à en perdre haleine.

D'autres nous décrivent les temps moins lointains mais tout aussi célèbres de la génération qui nous a précédés et nous chantent surtout les exploits des Malone, des Baptists, des Bellefeuille, des Guy, des Lambert et des Lacombe. Ils nous reproduisent les clameurs des spectateurs enthousiasmés entassés dans le vieil aréna de la rue St-François-Xavier.

Et petit à petit, la pratique des sports est entrée dans nos moeurs et la jeunesse s'y adonne quasi-régulièrement de nos jours. En même temps que le mouvement physique accomplissait des progrès, l'intérêt public se manifestait par un acheminement de plus en plus conséquent de spectateurs vers les terrains de sport.

Il convient donc de payer un généreux tribu d'hommage aux pionniers de l'éducation sportive en notre ville et si malheureusement il reste beaucoup de travail à faire, il n'est pas moins vrai que l'exemple donné par ces jeunes d'autrefois aura été d'une valeur et d'une conséquence inestimables.

Canada,
Province de Québec,
District des Trois-Rivières
COUR SUPERIEURE
No 2706
LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA
Demanderesse
ANNE DEREN & VIR
vs
Défenderesse

AVIS PUBLIC

Par encan et par suite de saisie, je procèderai le neuvième jour de juin 1934, à dix heures de l'après-midi au domicile du défendeur en cette cause en la cité des Trois-Rivières, No 479 rue Ste-Julie à la vente des meubles et effets mobiliers, par moi saisie en cette cause le vingt-cinquième jour d'avril 1934. consistant en automobile et meubles de ménage.

Le tout sera vendu suivant la loi pour argent comptant.

FAIDA ROY,,
H. C. S.
District des Trois-Rivières

COURS AUX PROSPECTEURS

Le Service des Mines de la Province de Québec offre une série de conférences gratuites, au public des Trois-Rivières et des environs désireux d'apprendre à identifier les minéraux et les roches.

Il y aura trois conférences chaque jour les 6, 7, 8 et 9 juin inclusivement. Ces conférences seront données dans l'une des salles de l'Ecole Technique et de Papeterie aux Trois-Rivières à dix heure et quart de l'avant-midi, à deux heures et demie de l'après-midi et à huit heures du soir, chaque soir.

Le directeur du Service des Mines,
A. O. DUFRESNE

La semaine de l'Assurance-vie

L'Association des assureurs-vie des Trois-Rivières a tenu du 27 mai au 2 juin les assises d'une grande semaine de l'assurance-vie. On a pu voir dans les édifices publics et dans les bureaux de magnifiques placards-réclame, dont la légende symbolise l'utilité pour l'homme de s'abonner à l'assurance-vie.

La maison J. L. Fortin, par courtoisie, a généreusement mis sa vitrine principale à la disposition de cette association afin de lui permettre d'offrir aux passants une exposition se rattachant à l'assurance-vie. Les compagnies représentées dans cette vitrine sont: La Manufacturers Life, la Sun Life, la Sauvegarde, la Prudential, la Mutual Relief, la Dominion Life, la Montreal Life, la Canada Life, la Sovereing Life, la Great West Life, la Métropolitain Life.

L'Association des assureurs-vie fut l'invitée du Jeune-Commerce à un dîner-causerie, mercredi le 30 mai. Le conférencier était M. Paul Baby, gérant provincial-adjoint de la Dominion Life.

Le Chef Vachon n'est pas mort...

Malgré les rumeurs qui circulent de par la ville, le chef Jules Vachon, blessé au cours de la nuit dans une chasse à l'homme, sur la route de Montréal, est toujours vivant. C'est ce que nous apprenons au moment d'aller sous presse. Tout à l'heure, il a pu boire quelques gouttes d'eau.

Son compagnon d'infortune, le constable Désaulniers a une fracture à la jambe avec déplacement du fémur. Dans son cas l'intervention chirurgicale sera obligatoire.

Quant à M. Martin, la radiographie a révélé qu'il ne portait pas de fracture.

A ces trois membres de la force consatbulaire frappés au devoir, nous souhaitons prompt rétablissement.

Sportscope

Un millier de personnes se sont bousculées l'autre midi pour voir le Grand Lester conduire une automobile les yeux bandés.

x x x

Et il y a pourtant beaucoup de nos concitoyens qui conduisent leur char les yeux fermés et personne n'y porte attention.

x x x

Définition d'un jeu de golf.... la rue Laviolette et ses trous.

x x x

Et voilà maintenant l'hebdomadaire anglais de la rue Du Platon qui conteste l'authenticité d'une nouvelle parue dans la page sportive de son frère cadet...

x x x

Drôle de condescendance fraternelle, tout de même...

x x x

Ross Somerville a récemment classifié les golfeurs en quatre catégories d'hommes; ceux qui trouvent à redire contre tout, les plaignards, les parieurs et les humoristes....

x x x

Qui nous dira maintenant à quelle catégorie appartiennent MM. Jos. A. Gouin, Hudon Normand, Sats Malone, Bob Clark, Henri Henault etc., etc.

x x x

Et quelqu'un pourrait peut-être trouver différentes classifications pour les amateurs de pêche.

G. DUVAL.

Le programme officiel des fêtes du tricentenaire

Le comité actif des fêtes du troisième centenaire sous la direction conjointe de MM. Ls D. Durand et Léon Trépanier, fournit un labeur tenace pour arriver à mettre sur pieds le programme détaillé de nos fêtes. Tous ses membres donnent un bel exemple de dévouement et de civisme agissant. Il faut absolument que les derniers critiqueurs trifluviens, si toutefois il en reste, s'inclinent devant cette générosité.

Nous avons sous les yeux le programme en gros des fêtes religieuses et civiles. Ces fêtes couvrent pratiquement deux mois: juillet et août. Il comporte un grand nombre de manifestations de toutes sortes toujours ordonnées vers un but unitaire qui vise à donner une synthèse de l'histoire trifluvienne depuis trois siècles. Les journaux quotidiens publient aujourd'hui même ce programme. Pour nous, nous le commenterons dans notre prochaine édition.

C. M.

Inauguration officielle du club Bellevue

Dimanche dernier, devant un groupe d'amateurs de la ville et de Shawinigan, a eu lieu l'inauguration de la ligue de tennis de l'est, qui mettait aux prises des équipes trifluviennes et de Shawinigan. La victoire, chèrement disputée, échut finalement au Bellevue.

La journée était particulièrement favorable aux joueurs. Ils furent applaudis par les spectateurs et leur agilité, au début de la saison, laisse prévoir un vif succès pour l'été.

Après les rencontres le thé fut servi aux membres du club Bellevue et aux invités. Une joyeuse jeunesse fêtait les vainqueurs.

Le club Bellevue compte déjà plus d'une centaine de membres recueillis parmi les rangs de la meilleure société.

CANADA,
Province de Québec
District des Trois-Rivières
No. 4244

COUR DE MAGISTRAT

Dame Cécile Dumond,
demanderesse,
vs
Ernest Pinel,
Défendeur

AVIS PUBLIC

Par encan et par suite de saisie, je procèderai le neuvième jour de juin 1934 à dix heures de l'avant-midi, au domicile du dit défendeur en cette cause en la Cité des Trois-Rivières, au No. 1038 rue Bédard à la vente des meubles et effets mobiliers, par moi saisie en cette cause, et en vertu d'un bref de venditioni exponas, consistant en meubles de ménage.

Le tout sera vendu suivant la loi, pour argent comptant.

FAIDA ROY,
H.C.S.,
District des Trois-Rivières

BUVEZ
LA BIÈRE
Dow
OLD STOCK
PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITÉ
577

CORPORATION DE LA CITE DES TROIS-RIVIERES

AVIS PUBLIC

Est par le présent donné que le conseil de la cité des Trois-Rivières, à sa séance du 21 mai 1934 a passé un règlement intitulé: "No 16-L, Règlement amendant le règlement des marchés quant à ce qui concerne le dépeçage et la vente de la viande et des volailles" lequel règlement deviendra en vigueur quinze jours après sa publication suivant la loi,

Le dit règlement est actuellement déposé dans les archives du conseil, au bureau du greffier, à l'Hôtel-de-Ville, où tout intéressé pourra en prendre communication.

Hôtel-de-Ville, Trois-Rivières,
30 mai 1934.

(Signé) G. H. ROBICHON, Maire.

(Signé) ARTHUR BELIVEAU, Greffier.

LA CITE DES
TROIS-RIVIERES

CE SONT LES EAUX QUI ONT BAPTISE LA VILLE...

Les explorateurs remontaient le fleuve bleu qui prolonge l'océan et contient tout le ciel entre ses rives. Ils jetaient leur semence de croix et de baptêmes. Au détour d'un cap le triple courant se révéla, scintillant, imprévu. D'enthousiasme ils lancèrent, de la barque à nos bords, le gai vocable qui coule sur nos lèvres comme une fraicheur : Trois-Rivières. Texte emprunté à M. Olier.

TROIS SIECLES 1634 - 1934

LA VOIX QUI MONTE VERS NOUS DU PASSE TRIFLUVIEN

LE SIGNE DE LA CROIX

Au croisement de deux routes fluviales. Un jour tiède d'octobre.. A l'extrémité d'une des îles qui sectionnent l'entrée de la rivière, il dresse une grand croix écussonnée aux fleurs de lys royales.

Le malouin peut maintenant poursuivre sa route. La terre trifluvienne est consacrée à Dieu: elle porte au front le signe de l'immortalité.

NOS PERES

Ils furent laboureurs et coureurs de bois, ceux qui nous léguèrent une tradition d'honner et de gaîté, ceux qui nous transmirent des muscles de courage; et c'est à coups d'efforts et de fierté que leurs bras héroïques élevèrent les murs de la cité.

NOTRE DETTE ENVERS EUX

Nous devons vénérer la mémoire de ces hommes, dont les labeurs et les privations ont édifié pièce à pièce le patrimoine matériel et moral dont nous sommes aujourd'hui les bénéficiaires.

Nous devons à nos ancêtres cette reconnaissance sommaire de conserver le souvenir de leur beauté d'âme et d'essayer de comprendre l'idéal qui inspirait leur vie, et leur donnait la générosité de souffrir, et de mourir même pour la cause à laquelle ils avaient voué leu rvie. (Texte emprunté à M. l'abbé Albert Tessier.)

Reine des villes papetières, Trois-Rivières avec ses pulperies géantes et ses filatures est le petit royaume de l'effort moderne

1934
MARQUE L'APOTHEOSE DE LA CITE DE LAVIOLETTE

MAIRE G.-H. ROBICHON

ECHEVINS

Quartier Saint-Louis: Ernest Fleury et Nap. Lamy.
Quartier St-Philippe: Willie Poisson et Art. Guimont.

ECHEVINS

Quartier Notre-Dame: Dr H. Lacroix et Willie Dick.
Quartier Ste-Ursule: Robert Ryan et Fandy Mailhot.